

DANS LA MÊME COLLECTION

Le Rôdeur de minuit, par Pierre Ménard

Meurtres sur le lagon, par Daniel Zie-Me

Paris-Parjure, par Pierre Bitoun

Feu le marron, par Robert Mermet

DU MÊME AUTEUR

- Les Hommes d'Uriage*, La Découverte, 1988
Les Champs du départ, en collaboration avec Pierre Alphanéry et Yves Dupont, La Découverte, 1989
L'Équivoque écologique, en collaboration avec Pierre Alphanéry et Yves Dupont, La Découverte, 1991
La Facture, Albin Michel, 1993
Voyage au pays de la démocratie moribonde, Albin Michel, 1995
Les Cumulards, Stock, 1998
Éloge des fonctionnaires, Calmann-Lévy, 2001
Campagnes d'enfance, Éditions Cénomane, 2005
Le Rire au village, INRA/MONA, 2006

PIERRE BITOUN

PARIS-PARJURE

ROMAN

1

Léo venait tout juste d'avoir vingt ans lorsqu'ils décidèrent de rétablir la peine de mort. Par une drôle de coïncidence, il apprit la nouvelle le lendemain même de son mariage avec Violette, alors qu'il était plus enclin à se remémorer les charmes nocturnes de sa jeune épouse qu'à s'inquiéter des derniers soubresauts de l'actualité. Il ne prêta donc à la nouvelle qu'une vague attention, lut en diagonale l'article qui lui était consacré et continua comme si de rien n'était de feuilleter son quotidien du matin. Puis, après avoir avalé d'un trait son café, il sortit du bistro et prit son scooter pour se rendre au siège de la société Rapido. Depuis un mois, il y avait trouvé un emploi de coursier. Non sans mal, vu l'époque, mais avec la satisfaction, aussi, qu'il allait enfin pouvoir réaliser son rêve : payer ses études à l'École du cinéma avancé, section fiction/réalisation.

Quoique fort connue sur la place de Paris, Rapido était une entreprise d'un genre spécial. Située à deux pas de la Bastille, elle était officiellement dirigée par un certain Michel Antelme et employait une cinquantaine

de coursiers, chargés d'assurer la liaison entre les principaux organes de la presse parisienne. Créée il y a près d'un demi-siècle, elle avait acquis d'année en année une telle réputation de vélocité et de sérieux que tout ce qui, d'un journal à l'autre, ne pouvait passer par informatique ou télécopie, transitait désormais par elle. Mais en fait, il ne s'agissait là que d'une activité de façade. En réalité, Rapido avait surtout la haute main sur un autre marché parisien, beaucoup plus lucratif et auquel l'entreprise devait son étonnante longévité : celui de la transmission des documents administratifs « top-secret », échangés entre les différents services, civils ou militaires, de l'État.

Ces courses occultes, réglées à la société sur des fonds publics spéciaux, des caisses noires, toujours en liquide, étaient organisées par le véritable patron de Rapido, un homme qui se faisait appeler Richard. Connu seulement de Michel Antelme, il ne mettait jamais les pieds dans les locaux de la Bastille et n'avait avec les coursiers que de brèves conversations téléphoniques au cours desquelles il leur précisait les détails de leur mission : les lieux et heures de la récupération et de la remise des documents, la taille et le poids de la lettre ou du colis, l'itinéraire à emprunter, etc. Ils ne devaient réclamer aucune signature ni à la réception ni à la livraison, ne poser aucune question aux fonctionnaires qu'ils rencontraient, ne s'arrêter en chemin sous aucun prétexte et se garder bien sûr de toute curiosité quant au contenu de ce qu'ils transportaient. À leur retour chez eux, le soir même, ils trouvaient dans leur boîte aux lettres, sous enveloppe, le salaire de la course. Qui comportait celui, conséquent, de leur perte de mémoire qui se devait d'être absolue.

Quelques jours après son entrée chez Rapido, Léo avait été mis au courant par l'un des coursiers que la société offrait à ses employés de fréquentes occasions d'arrondir leurs fins de mois. Le coursier ne lui en avait pas dit plus et l'avait prévenu que, de toute manière, il lui serait nécessaire de gagner la confiance de Michel Antelme pour faire partie des heureux élus. Surpris par l'air énigmatique de son collègue, Léo n'avait pas osé en demander plus.

Or, ce matin-là, le seuil de Rapido à peine franchi, Léo fut appelé par Annie, la secrétaire personnelle de Michel Antelme. Le patron voulait le voir dans son bureau, immédiatement.

– Alors, Léo ! s'exclama-t-il, je dois te faire toutes mes félicitations. On s'est marié et, en plus, en cachette. Pourquoi tu ne m'as rien dit ? C'est ton chef d'équipe qui vient de me l'apprendre. Violette, c'est un joli nom. Vraiment tu aurais dû. Tu sais, ici, on a l'habitude de fêter ça ensemble.

Léo, un peu honteux, murmura quelques mots de remerciements qui restèrent inaudibles.

– Écoute, reprit le directeur de Rapido, pour un événement pareil, je vais faire une exception. Je vais te confier une course que je ne donne normalement qu'aux gars qui sont depuis longtemps dans la maison. C'est une mission délicate mais beaucoup mieux payée que les autres et, vu les circonstances, tu dois certainement avoir besoin d'argent. Ce matin, donc, tu restes ici et tu attends le coup de téléphone du client, monsieur Richard. Il appellera vers onze heures et t'expliquera.

2

Arrêté au premier feu rouge de la rue Saint-Antoine, Léo, plus consciencieux qu'à l'accoutumée, se répéta à mi-voix les ordres de son mystérieux correspondant. Il devait aller au 28 de la rue Desaix, dans le quinzième arrondissement, à l'Office central de l'immigration qui occupait depuis une quinzaine de jours l'immeuble contigu à celui des *Journaux officiels*. Dans le hall d'entrée, à l'accueil, on lui remettrait un paquet, de forme oblongue, guère plus volumineux qu'un carton à chaussures et aisément logeable dans le mini-coffre fixé à l'arrière de son scooter. Il était destiné au Bureau des affaires écologiques, qui se trouvait 19 avenue Carnot, dans le dix-septième arrondissement, à moins d'une centaine de mètres de l'Arc de Triomphe. Monsieur Richard avait été tout ce qu'il y a de plus catégorique sur la route à suivre. En sortant de l'Office de l'immigration, Léo devait rejoindre l'avenue de Suffren, prendre à gauche vers les quais et longer ensuite la Seine jusqu'au pont d'Iéna. Là, il passerait sur la rive droite, emprunterait les avenues des Nations-Unies et d'Iéna jusqu'à

l'Étoile, ferait le tour de la place et attraperait l'avenue Carnot, de loin la plus courte et la plus pentue des douze qui mènent à l'Arc. « Une course de vingt, vingt-cinq minutes au maximum », pensa Léo, ravi à l'idée d'échanger ses virées quotidiennes dans les rues embouteillées du centre contre une promenade dans les beaux quartiers. Même si, comme tout bon Français qui se respecte, Léo n'aimait guère l'administration.

À l'Office central de l'immigration régnait l'effervescence des lendemains de déménagement dans la fonction publique. Dans le hall, encombré d'armoires métalliques, de meubles de rangement et d'une avalanche de cartons dont la majorité n'avait pas résisté au transport, l'excitation était à son comble. Un peu partout, des fonctionnaires s'affairaient, s'indignaient, le teint hâve et l'air anxieux. Certains ne connaissaient pas le numéro de leur nouveau bureau et pestaient contre le Comité d'organisation du déménagement. D'autres, déjà au travail, fouillaient fébrilement les tas de cartons éventrés à la recherche d'un dossier capital qu'il leur fallait traiter dans la minute suivante. D'autres encore informaient bruyamment leurs collègues que des envieux leur avaient chipé leur téléphone, leur lampe ou leur caisson à dossiers suspendus. Au pied de l'escalier principal, un groupe en discussion sur la propriété d'une imprimante à laser, était sur le point d'en venir aux mains. À l'opposé, près de la porte d'entrée, un débat houleux s'était engagé sur l'emplacement du panneau d'affichage syndical et avait atteint la limite au-delà de laquelle la scission devient inévitable. Enfin, un agent, plus méthodique et désespéré que les autres, arpentait le hall à grandes enjambées et posait sempiternellement la même question à tous ceux qu'il croisait :

« Vous n'avez pas vu mon meuble à clapets ? Vous n'avez pas vu mon meuble à clapets ? »

Le premier moment de stupeur passé, Léo se fraya un chemin jusqu'au service d'accueil, situé en plein centre du hall.

– Bonjour, je viens chercher le paquet pour le Bureau des affaires écologiques.

– Quel paquet ? Pour où ?

– Pour le Bureau des affaires écologiques, répéta Léo qui, suivant les recommandations de monsieur Richard, ne voulait pas en dire plus. Ni sur son client, ni sur la société Rapido.

L'hôtesse se retourna vers sa collègue, assise juste derrière elle, qui trônait devant un bureau clinquant neuf.

– On a quelque chose pour le Bureau des affaires écologiques ?

– Oui... euh... enfin... non. Il est encore là-haut, à la direction. Accompagne-le et demande à la secrétaire de Mouland. Je m'occuperai des arrivées.

De la rue Desaix à l'Étoile, Léo mit encore moins de temps qu'il ne l'avait prévu. Un quart d'heure tout au plus. Sur la place, la circulation était exceptionnellement fluide et, en un clin d'œil, il se retrouva avenue Carnot, arrêté au feu rouge qui précède la descente. Tandis que la file des voitures débouchant de la rue de Tilsitt s'engageait dans le carrefour, une Mercedes noire vint stopper à ses côtés. Deux hommes cagoulés en descendirent. Le plus grand attrapa Léo par la nuque et le força à se pencher jusqu'à ce que son visage vienne heurter le tableau de bord du scooter. Tout en le maintenant fermement d'une main dans cette position, il

coupa de l'autre le moteur et conseilla à Léo de ne pas bouger s'il ne voulait pas qu'il lui arrive des bricoles. L'autre homme fit, lui, un tour rapide de la moto, donna un coup de couteau dans chacune des roues, ouvrit le coffre et en sortit le paquet qu'il jeta, par la fenêtre ouverte, sur la banquette arrière de la Mercedes. Puis les deux hommes remontèrent dans la voiture qui redémarra aussitôt.

Lorsque Léo, à moitié groggy, releva le nez de son compteur de vitesse, il n'eut que le temps d'apercevoir, au loin, la Mercedes qui tournait à gauche dans la rue des Acacias. Il n'y avait plus rien à faire. Le coup avait été parfaitement organisé, admirablement exécuté, sans aucun doute par des professionnels.

Après avoir traîné son scooter sur le trottoir, Léo eut l'idée de se rendre quand même au Bureau des affaires écologiques pour les prévenir de ce qui venait de se passer et prendre conseil sur ce qu'il convenait de faire. Mais, arrivé à quelques mètres à peine de l'immeuble, il se ravisa. À sa connaissance, seuls Michel Antelme, monsieur Richard, l'Office central de l'immigration et le Bureau des affaires écologiques étaient au courant de sa mission. En toute logique, eux seuls pouvaient donc être à l'origine du vol. Fallait-il les avertir ? N'était-ce pas se jeter dans la gueule du loup ? N'était-il pas préférable, en dépit de l'atmosphère de secret qui avait entouré la course, d'aller immédiatement raconter toute l'histoire à la police ? Mais le croirait-on ? Assailli de questions auxquelles il ne parvenait pas à donner ne serait-ce qu'un début de réponse, Léo prit finalement la seule décision qui s'accordait avec son état d'extrême confusion : se laisser quelques heures de réflexion. Il remonta l'avenue et s'engouffra dans le métro.

3

Léo ne rentra pas tout de suite chez lui.

Assis dans le wagon du RER, sur l'une des rares banquettes qui avaient échappé aux hiéroglyphes des taggers, une seule idée, pourtant, l'obnubilait : rejoindre Violette. Au plus vite. La prendre dans ses bras et la serrer fort, très fort. Puis se couler dans les siens et attendre là, la tête enfouie dans son épaule, pareil à un enfant fatigué, que le temps veuille bien lui donner le courage d'affronter l'étrange réalité à laquelle il allait devoir faire face. Dès qu'il se serait remis de ses émotions, il ferait à Violette un récit complet des événements depuis son entrée chez Rapido, vers neuf heures, jusqu'au vol à l'Étoile en fin de matinée. Il s'efforcerait de n'omettre aucun détail, de tout lui rapporter, y compris les éléments les plus anodins qui, à la réflexion, se révéleraient peut-être d'une importance capitale. S'il ne comprenait rien à cette satanée course dans laquelle il s'était laissé embarquer, il était convaincu que Violette saurait, elle, y voir clair et lui donner le moyen de sortir du guêpier où l'avaient fourré les prétendues gentillesse de Michel

Antelme. Si sa propre naïveté dans cette affaire l'affligeait, il ne se faisait, en revanche, aucune inquiétude quant à la perspicacité de Violette et la justesse de ses conseils. Il est vrai qu'hormis lui, Léo, elle n'avait qu'une seule autre passion : les romans policiers. De quatre ans plus âgée que lui, elle terminait cette année son diplôme de l'Institut supérieur de criminologie.

Léo en était là de ses pensées lorsqu'il arriva à destination. En débouchant de l'escalier roulant directement sur la place de la Nation, il consulta sa montre et constata qu'il n'était pas loin de deux heures de l'après-midi. Deux heures moins dix pour être exact. Le temps avait filé plus vite qu'il ne l'aurait imaginé. Mais surtout, envahi d'une soudaine déception, il se rappela à cet instant que Violette ne serait pas à la maison. Elle l'avait prévenu le matin même qu'elle avait un rendez-vous à quatorze heures précises, pour un emploi en banlieue, et qu'elle ne pourrait être de retour qu'en milieu d'après-midi vers quatre, ou cinq heures plus probablement. L'idée de se retrouver seul dans le petit deux-pièces qu'ils venaient d'emménager boulevard Voltaire lui étant insupportable, Léo erra un moment sur la place puis s'engagea dans le boulevard Diderot, tout en se demandant comment il allait bien réussir à perdre les deux ou trois heures qui le séparaient du retour de Violette. La réponse vint d'elle-même alors qu'il passait devant les cinémas Les Nation tout proches de la place. On y jouait l'un de ses films préférés : *Orange mécanique* de Stanley Kubrick. En apercevant l'affiche, Léo se sentit subitement soulagé, presque serein. C'était le lieu idéal où, en toute sécurité, il allait pouvoir continuer à faire le vide et attendre patiemment le retour de Violette.

D'un pas à nouveau décidé, il pénétra dans le hall, s'empressa d'acheter son billet et de descendre l'escalier qui menait à la salle de projection. Les lumières étaient déjà éteintes et, munie de sa lampe-torche, l'ouvreuse le conduisit jusqu'à son fauteuil. Tout en s'asseyant, il leva les yeux vers l'écran. Le film venait juste de commencer : au Korova Milkbar, Alex et ses drougs sirotaient un moloko-plus, leur breuvage favori d'avant les jeux de la nuit. Léo se cala dans son fauteuil et posa ses avant-bras sur les accoudoirs. Quoi qu'il advienne, il était résolu à goûter aux charmes indéfinissables, à la magie sonore et visuelle de Stanley Kubrick.

Contre toute attente, le film n'exerça pas sur Léo l'effet de séduction auquel il était habitué. Il avait déjà vu *Orange mécanique* à six ou sept reprises, à chaque fois avec le même ravissement. Mais là, rien ne venait. Alex, alias Malcom Mac Dowell, pouvait esquisser son mystérieux sourire, chanter, pleurer, violer, torturer sa mère, nourrir son serpent, punir ses drougs ou s'exalter aux accords de la *Neuvième symphonie* de Beethoven, Léo demeurait indifférent. Comme fermé, à double tour, à la tempête. Insensible à l'envoûtement auquel le film le faisait ordinairement succomber.

Et curieusement, ce qui le rendait si froid, si désespérément imperméable au spectacle qu'il aimait tant, ce n'était pas les événements de la matinée. C'était un souvenir, remonté il ne savait à quelle image, à quel son et dont aucune scène du film, aussi forte fût-elle, ne parvenait à le distraire. Inlassablement, il se remémorait les circonstances de sa première rencontre avec Violette, dans un café de la rue Monge. Il se revoyait l'aborder rue des Écoles, au niveau de la place Paul-Painlevé, un jour d'intense désœuvrement. Elle devait, elle aussi,

s'ennuyer ferme car elle avait accepté sa compagnie presque immédiatement et sans lui opposer, en tout cas, les obstacles auxquels les femmes, jeunes ou âgées, ont en général recours dans ce type de situation. Tout en discutant, ils avaient suivi la rue des Écoles, puis la rue Monge et marché jusqu'à Censier-Daubenton. Là, ils s'étaient attablés pour prendre un café et poursuivre une conversation que chacun sentait déjà très animée et prometteuse. Tandis qu'Alex se prêtait, cynique, aux méthodes de conditionnement de l'individu communes à l'Est et à l'Ouest, Léo retrouvait, lui, les images libres et innocentes de son amour naissant pour Violette. La scène lui revenait, étonnamment précise. Elle était assise en face de lui. Au mur, juste au-dessus de son visage, était fixé un miroir dans lequel Léo voyait se réfléchir le cadran d'une horloge, accrochée au mur auquel il se trouvait, lui, adossé. Plutôt volubile de nature, Violette s'était mise à lui parler et à l'écouter, à la dévisager, il sentait s'éveiller en lui un sentiment de tendresse inconnu qu'il n'osait encore nommer. Elle parlait, parlait et la seule chose dont il était certain, c'est qu'il aurait voulu qu'elle ne s'arrête jamais, que cela dure indéfiniment. Et lorsque, trop ému ou soucieux de ne rien lui laisser paraître de son trouble, il la quittait du regard et levait les yeux, il apercevait la montre, l'écoulement du temps que le miroir lui renvoyait miraculeusement inversé. Pour la première fois de sa vie, et sans doute la seule, le temps avait accepté de se mettre au diapason de ses sentiments. Plus il souhaitait ne jamais quitter Violette, plus l'heure, soumise, reculait. Aussi inexorablement qu'il aurait aimé aujourd'hui qu'elle avance, vite, très vite. Le souvenir ne le laissa tranquille qu'au moment où il prit une claire

conscience qu'aucun miroir ne permettrait jamais pareil miracle.

En sortant du cinéma, Léo se précipita boulevard Voltaire. Violette devait être rentrée. Alors qu'il s'apprêtait à monter les escaliers, la concierge entrouvrit la porte de sa loge et l'appela :

– Monsieur Léo, monsieur Léo, attendez, s'il vous plaît ! J'ai quelque chose pour vous. Un paquet. On me l'a amené tout à l'heure. C'était un collègue de chez vous, je crois. Il m'a dit qu'il fallait vous le remettre en mains propres. À vous uniquement. Même pas à madame à ce qu'il m'a dit...

Plus méfiant que surpris, Léo revint sur ses pas et prit réception du paquet de l'air le plus normal qu'il pût. Il le mit sous son bras, remercia la gardienne et, pour couper court à la conversation, se dépêcha de rejoindre la cage d'escalier. Arrivé au premier étage, il s'arrêta et entreprit d'examiner ce nouveau colis. Il ressemblait comme un frère à celui dont les hommes à la Mercedes s'étaient emparés quelques heures auparavant. Même taille, même couleur, même poids à peu de chose près. La ressemblance était si frappante qu'il crut un instant avoir affaire au même. « Après tout, pensa-t-il, pas vraiment convaincu, ils m'ont peut-être fait une blague. Ça serait bien le genre de chez Rapido... »

Afin d'en avoir le cœur net, il décida d'ouvrir le paquet. Il savait qu'il enfreignait les ordres de monsieur Richard mais, compte tenu des circonstances, il ne voyait plus aucune raison valable de demeurer prudent. Il déchira la bande auto-collante qui entourait le couvercle et souleva celui-ci. Ébahi, il eut un mouvement de recul : au lieu des documents qu'il s'attendait à trou-

ver, le paquet contenait, soigneusement rangées, des liasses de billets de banque, tout neufs et de cinquante écoros exclusivement. Au dos du couvercle, sur une feuille de papier scotchée aux quatre coins, figurait à l'encre noire une adresse : « Au pays vert », café-tabac, 115, rue Saint-Maur, 75011 Paris.

Léo referma précipitamment le couvercle et, le souffle coupé par l'émotion, monta les escaliers jusqu'au cinquième étage.

Violette, qui l'avait entendu venir, avait ouvert la porte. Sans prononcer un mot, il entra dans l'appartement et vint s'affaler sur le fauteuil de la chambre près du lit. Il semblait épuisé et tenait, serré entre ses deux mains, le paquet posé sur ses genoux.

– Eh bien, qu'est-ce qu'il t'arrive ? Qu'est-ce qu'il y a ? Tu en fais une drôle de tête, lui dit Violette, interloquée. C'est quoi ce paquet ?

– Je ne sais pas. Je n'y comprends rien, répondit Léo dont l'état de confusion augmentait de minute en minute. Regarde !

Et il jeta le paquet sur le lit, d'où s'échappèrent quelques liasses de billets.

Aux demandes d'explication de Violette, Léo répondit presque comme il l'avait prévu. Il lui fit un récit circonstancié de sa journée, depuis le surprenant cadeau de noces de Michel Antelme jusqu'à la réception du second paquet, tout aussi imprévu, à son retour boulevard Voltaire. Par pudeur, il omit seulement de lui raconter la manière dont le souvenir de leurs premiers échanges dans le bistro de la rue Monge l'avaient empêché de savourer les exploits de son héros favori, Alex. Lorsqu'il eut fini, Violette lui parut perplexe, plus songeuse encore que d'habitude. Un long moment, elle

demeura silencieuse, absorbée dans le décompte des billets : il y en avait pour 50 000 écoros et, à première vue, ce n'était pas de la fausse monnaie.

Puis, elle dut comprendre ce qu'il ressentait et s'approcha du fauteuil :

– Écoute, Léo, je sais bien que tu attends de moi des idées, des conseils, n'importe quoi qui pourrait te rassurer. Mais là, je t'avoue franchement, cette histoire dépasse de loin mes compétences. Ce n'est pas du tout le genre d'affaires que j'ai étudié à l'Institut. Je ne me sens pas plus avancée que toi. On se sert de toi, c'est évident, mais pourquoi, pour quel mobile, je n'en sais rien. Je suis aussi inquiète que toi. La seule idée que j'ai, c'est de téléphoner demain à mon patron de l'Institut qui a potassé les derniers scandales écologiques. On verra bien ce qu'il dira.

Sur ces paroles dont elle savait la déception qu'elles causaient à Léo, Violette se tut, culpabilisée, honteuse presque, de ne pouvoir aider comme il l'aurait fallu celui qu'elle venait de choisir pour époux. Après avoir débarrassé le lit du paquet et des billets qui l'encombraient, elle s'y allongea et tendit la main vers Léo. Il se leva, la rejoignit et ils se lancèrent alors dans l'amour comme deux enfants paniqués. Ils s'endormirent aussitôt après, éreintés.

Cette nuit-là, Léo eut un sommeil agité. Il se réveilla à plusieurs reprises, hanté par le même cauchemar. Il était au volant d'une voiture, sur une route toute droite qui traversait une forêt de sapins, épaisse et sombre. À ses côtés, à la place du mort, était posée une boîte métallique. Soudain, alors qu'il roulait à pleine vitesse, une moto, conduite par un homme en combinaison de cuir noir, traversa la chaussée, l'obligeant à freiner brus-

quement. La voiture fit une embardée et Léo ne parvint à l'arrêter que plusieurs dizaines de mètres plus loin, sur le bas-côté. Il se retourna. Privée de conducteur, la moto s'enfonçait dans la forêt. Sous le choc, la boîte avait roulé à terre, devant le siège, et s'était ouverte. Léo se pencha pour voir : à l'intérieur, se déployait une main artificielle ; ses doigts articulés vinrent saisir le bord du couvercle et, tirant d'un coup sec, refermèrent la boîte.

La réunion avait été fixée à vingt-deux heures précises, dans l'une de ces imposantes villas qui entourent le lac d'Enghien-les-Bains. Dans le salon, situé au premier étage et d'où l'on pouvait apercevoir en face, de l'autre côté du lac, les lumières du casino municipal, quatre hommes se tenaient assis, l'air grave et mécontent. L'un d'entre eux était François Lakroa, le directeur du Bureau des affaires écologiques. En tant qu'organisateur de la réunion, c'est à lui que revenait le soin de rompre le silence.

– Messieurs, dit-il, vous connaissez tous le motif de cette rencontre aussi exceptionnelle qu'inopportune. Je devais recevoir aujourd'hui, par porteur, un rapport confidentiel préparé par monsieur Mouland, de l'Office central de l'immigration, et transmis par l'intermédiaire de monsieur Richard, conseiller auprès de la société Rapido, tous deux ici présents. Or je n'ai rien reçu et j'ai donc jugé nécessaire de vous réunir au plus vite afin qu'ensemble nous tirions au clair cette affaire et que nous envisagions les mesures d'urgence à pren-

dre. Compte tenu de l'importance des documents disparus, j'ai demandé à monsieur, des services de l'Organisation de la planification civile et militaire, de bien vouloir se joindre à nous. Vous comprendrez aisément, je pense, que ses responsabilités particulières l'amènent à conserver l'anonymat.

Pierre Mouland, qui paraissait de loin le plus nerveux de tous, s'empressa de prendre la parole. Il se tourna vers monsieur Richard, avec la mine de celui qui a longuement ruminé son propos :

– Je sais, monsieur Richard, que c'est votre seule erreur en plus de vingt ans de service. C'est la première fois que nous nous rencontrons mais nous avons souvent travaillé ensemble et je n'ai jamais eu, je dois le dire, à m'en plaindre. Mais là, pour une bourde, je vous prie de croire que ç'en est une. Et une belle. Vous n'avez pas à connaître, vous le savez comme moi, le contenu des documents dont vous êtes chargés d'assurer le transport. Mais je puis vous dire que ceux-là, précisément, étaient d'une importance capitale pour notre pays. Cela nous vaut d'ailleurs, vous avez pu le noter, la présence, ce soir, d'un agent de l'OPCM, l'Organisation de la planification civile et militaire. Vous nous avez fichus, monsieur Richard, dans un sacré pétrin. Et il va falloir que vous nous en sortiez. Et vite !

Monsieur Richard, qui n'était pas homme à s'en laisser compter, répliqua sèchement :

– Le moins que l'on puisse dire, c'est, passez-moi l'expression, que vous ne manquez pas d'air ! Vous n'êtes pas vous-même sans connaître, je le suppose du moins, le contenu de nos accords. Lorsque vous me contactez pour une mission, il est de règle que vous me

précisiez le caractère plus ou moins confidentiel du document à acheminer. Nous disposons, pour cela, d'un code chiffré que vous devez utiliser dès votre premier appel. Or là, rien. Vous ne m'avez transmis aucun chiffre, aucune précision sur le statut de votre rapport. Je m'en suis quand même chargé parce que nous avons, vous le dites vous-même, une longue habitude de travail ensemble. Et maintenant que cela tourne mal, vous vous dépêchez de quitter le navire et de tout me mettre sur le dos ! Le minimum aurait été de prendre les précautions d'usage...

– Messieurs, je vous en prie ! interrompit François Lakroa qui, visiblement, n'avait pas prévu pareille altercation et souhaitait que l'on revienne à plus de courtoisie.

– Permettez, monsieur Lakroa, je voudrais poursuivre. Cela étant, je dois le reconnaître, c'est vrai, les documents n'ont pas été transmis. C'est une faute de ma part et je suis naturellement prêt à la réparer. Pour l'instant, je ne vois qu'une seule explication plausible : ils ont dû être volés par le coursier. Après votre appel, monsieur Lakroa, j'ai en effet téléphoné sur-le-champ à Michel Antelme, le directeur de Rapido. Il a fini par m'avouer qu'il avait eu une petite faiblesse pour l'un de ses coursiers, un tout jeune, embauché il y a à peine un mois et qui vient de se marier. Antelme a voulu lui faire une faveur et lui a confié le transport des documents. Je n'ai, bien entendu, rien voulu entreprendre en direction du coursier avant notre réunion. En attendant nos décisions, j'ai seulement demandé à Antelme de suspendre le règlement habituel de la course. Et d'éviter, à l'avenir, d'utiliser des coursiers dont il n'est pas parfaitement sûr.

– Je ne sais pas qui ne manque pas d'air, monsieur Richard, mais vous, en tout cas, cela ne fait aucun doute ! s'exclama Pierre Mouland qui voulait à tout prix avoir le dernier mot. Nous n'avons pas, nous, à entrer dans ce type de considérations. Ce sont vos affaires. La manière dont vous contrôlez, ou plutôt ne contrôlez pas, monsieur Antelme ne nous concerne aucunement. Pas plus que le règlement du coursier. L'État vous rémunère, grassement ne l'oublions pas, pour accomplir une mission dont il ne veut pas, pour différentes raisons, charger ses propres services. L'intendance, c'est votre problème. Et si comme vous nous l'avouez avec une certaine candeur, l'intendance, dans le cas qui nous occupe, n'a pas suivi, nous devons en tirer les conséquences...

– Lesquelles ? lança monsieur Richard, passablement exaspéré par le ton de son interlocuteur.

– Dès lors qu'une difficulté se présente, un rapport, vous le savez, doit être établi par les autorités émettrices du document. C'est-à-dire, en l'occurrence, par moi-même. Et il se pourrait bien qu'après transmission, l'État décide de réviser à la baisse le nombre de contrats qu'il passe avec vous.

– Ah, je vois, vous en venez aux menaces ! s'écria monsieur Richard. Je crois, monsieur, que vous ignorez à quel point nous sommes tous ici sur le même bateau. Vous m'employez, vous me payez bien, d'accord. Mais pour une seule raison : vous préférez que vos drôles de rapports restent secrets. Pas de publicité, pas de presse, pas d'opinion publique, pas d'ennui. Voilà votre logique. Je vous préviens que si vous vous décidiez à me charger, je serais, moi, obligé dans ce cas de lever le voile sur vos activités occultes.

– Messieurs, je vous demande une nouvelle fois de conserver votre calme, déclara avec plus de fermeté François Lakroa. Nous ne sommes pas ici pour nous chamailler mais pour résoudre ensemble un problème qui met en cause, par-delà les fonctions que nous occupons, la sécurité de l'État. Vos querelles inutiles nous font perdre un temps précieux !

– Tout à fait, renchérit le représentant de l'OPCM qui avait l'air de celui qui en a vu d'autres. Votre comportement, monsieur Mouland, nous fait perdre de vue l'objet même de notre réunion. Si monsieur Richard a commis une erreur, il s'est toujours parfaitement acquitté des missions qui lui ont été confiées. Malgré les propos qu'il vient de tenir – propos qui, j'en suis certain, ont dépassé sa pensée – nous n'avons aucune raison valable, pour l'instant du moins, de lui retirer notre confiance. Je propose donc que nous lui donnions quarante-huit heures pour récupérer lui-même les documents. Il serait imprudent, en l'état actuel de nos informations, de nous lancer nous-mêmes à la poursuite de ce coursier. Si, bien sûr, passé ce délai, les documents n'étaient pas retrouvés, nous devons envisager une autre solution.

– Je suis d'accord, répondit simplement monsieur Richard.

– Et vous, monsieur Mouland ? demanda François Lakroa.

– Quarante-huit heures ? Oui, d'accord. Mais pas plus. Au-delà, je serai de toute façon obligé d'en référer à mes propres supérieurs hiérarchiques.

– Cela va de soi, conclut François Lakroa.

En se réveillant le lendemain matin, Violette recouvra rapidement ses esprits et, lorgnant sur le cadran à cristaux liquides du réveil qui affichait 6 heures 02, se dit qu'il n'y avait pas un instant à perdre. Il fallait, au plus vite, quitter l'appartement et se mettre en quête d'informations précises sur ce drôle de pétrin dans lequel Léo s'était fourré. « Une piste, il nous faut au moins une piste », pensa-t-elle, tout en regardant Léo qui dormait encore profondément. Elle se leva donc et, sans même prendre le temps d'enfiler, comme à l'accoutumée, son peignoir de bain, se précipita dans le salon où se trouvait le téléphone. Certaine que Bernard, le responsable des affaires écologiques à l'Institut de criminologie, serait malgré l'heure matinale déjà debout, elle décrocha le combiné et composa son numéro.

– Allô, j'écoute, fit ce dernier, dont c'était la formule consacrée.

– Allô, Bernard, c'est Violette. Excuse-moi de t'appeler aussi tôt mais j'ai quelques ennuis et j'aurai besoin de tes lumières. Est-ce qu'on pourrait se voir, ce matin,

à l'Institut ? Je ne peux pas t'en dire plus maintenant, mais c'est très urgent, je t'expliquerai.

– Veux-tu à huit heures ? Ou même un peu avant, si tu veux, à sept heures et demie... proposa Bernard qui savait, par expérience, comment réagir en de telles circonstances.

– Sept heures et demie, c'est parfait. Je te retrouve à ton bureau. À tout de suite... répondit la jeune femme, tout en reposant le combiné.

En pénétrant dans le parc qui entourait l'hôtel particulier où, depuis un peu plus de quatre ans, l'Institut de criminologie avait élu domicile, Bernard avait bien pris soin, en prévision de l'arrivée de Violette, de laisser la grille très légèrement entrebâillée. C'était là une habitude de la « maison », fort commode et sans grand danger. De l'extérieur en effet, l'ouverture n'était guère visible et permettait au contraire aux initiés de savoir immédiatement, sans avoir à traverser les jardins, s'il y avait ou non quelqu'un dans les bureaux. Aussi quand, à l'heure dite, le jeune couple se présenta devant l'entrée de l'Institut, 14 rue du Faubourg Saint-Jacques, Violette n'eut pas à rechercher, dans le fouillis permanent qui lui tenait lieu de sac à main, le trousseau de clefs que Bernard lui avait récemment confié afin qu'elle puisse accéder, aussi librement qu'elle le souhaitait, aux locaux de l'Institut. Esquissant un sourire entendu, elle se contenta de pousser la grille et d'entraîner Léo sur un étroit chemin gravillonneux qui, bordé de part et d'autre d'un parterre de fleurs vivaces, les conduisit directement au pied de l'imposante bâtisse, de style Renaissance, dont l'Institut venait à peine d'achever le ravalement de façade.

Après avoir traversé le hall encore désert et gravi l'escalier jusqu'au troisième et dernier étage, Léo et Violette empruntèrent un long couloir au bout duquel ils tombèrent nez-à-nez avec Bernard. Celui-ci les avait entendu venir et était ressorti de son bureau.

– Ah ! te... vous voilà, dit-il, laissant transparaître sa surprise de voir Violette accompagnée.

– Je te présente Léo, mon mari. C'est à propos de ce qui lui arrive que je t'ai appelé ce matin. Il fallait absolument que je te voie, s'empressa de répondre Violette.

– Mais bien sûr. Entrez... fit simplement Bernard, en se tournant à moitié pour céder le passage aux deux jeunes gens.

Dès qu'ils furent installés, Violette prit tout de suite la parole et s'engagea, sur un ton quasi professionnel, dans un bref récit des mésaventures de la veille. Son résumé parut à Léo à ce point conforme à ce qu'il avait vécu qu'il ne sentit le besoin de l'interrompre qu'à une ou deux reprises, afin de rappeler tel ou tel point de détail dont elle ne pouvait avoir connaissance. Puis, sans rien perdre de son calme et dans l'évidente intention d'avancer vite en besogne, elle entreprit de recenser les nombreuses questions qui la tarabustaient et auxquelles son collègue Bernard, plus expérimenté qu'elle, pourrait peut-être apporter un commencement de réponse. Connaisait-il l'existence de la société Rapido et avait-il déjà eu vent de courses occultes, commanditées par l'État ? Pourquoi avait-on utilisé Léo et pas un autre coursier ? S'agissait-il seulement d'un hasard ? Ou bien Michel Antelme, le patron de Rapido, avait-il menti et saisi le prétexte de leur mariage pour se servir de lui, tout spécialement ? Le fait que personne, de chez Rapido, n'ait cherché à prendre contact avec

Léo pour savoir ce qu'était devenu le colis, ne militait-il pas plutôt en faveur de la seconde hypothèse, d'une manipulation ? Quel pouvait bien être le contenu du document transporté par Léo et qui pouvait avoir eu intérêt à le voler ? L'un des services de l'État concernés, l'un des membres officiels ou officieux de Rapido ou bien encore une autre organisation, antigouvernementale ou tout bonnement concurrente ? Et pourquoi, enfin, ces 50 000 écoros déposés, à en croire la concierge, par deux hommes de chez Rapido, avec cette mystérieuse adresse du tabac de la rue Saint-Maur ?

Quand elle eut terminé, Bernard fit pivoter son fauteuil dans la direction de Léo et lui demanda :

– Êtes-vous bien sûr, dit-il, du nom que vous a donné Michel Antelme ? Ce prétendu client, êtes-vous certain qu'il s'appelait bien monsieur Richard ?

– Prétendu ? Pourquoi dis-tu cela ? interrogea Violette.

– Attends. Laisse Léo répondre. Ça peut être très important pour la suite...

– Oui, là-dessus, je n'ai aucun doute, déclara Léo. C'est bien le nom qu'a prononcé Antelme, en me demandant de rester au bureau, hier matin.

– Dans ce cas, poursuivit Bernard, je ne veux pas vous inquiéter outre mesure, mais il faut prendre très au sérieux toute cette histoire. Il se trouve en effet qu'ici, à l'Institut, nous avons déjà utilisé les services de ce Richard. Pas moi personnellement mais d'autres membres de la maison, qui travaillent sur des sujets différents des miens et ont déjà évoqué son nom en ma présence. Comme tu le sais, Violette, nous sommes un organisme para-public et, à ce titre, il nous arrive de temps à autre d'être sollicité par la police quand celle-

ci se trouve confrontée à des affaires criminelles particulièrement complexes ou délicates. Des meurtres en série, par exemple, ou des menaces d'attentats terroristes ou d'assassinats politiques sur lesquels ils veulent avoir notre avis. Et dans certains cas, les plus épineux ou les plus en vue, les rapports d'expertise que nous leur transmettons transitent par l'intermédiaire de ce monsieur Richard. Et donc j'imagine, bien que je n'aie jamais entendu quiconque ici en parler, de la société Rapido. Tout ce que je peux vous dire en tout cas, c'est qu'il s'agit de documents auxquels la police tient comme à la prunelle de ses yeux et avec lesquels elle se refuse à prendre le moindre risque. C'est d'ailleurs bien ça qui m'inquiète, dans votre histoire, car je ne vois pas pourquoi il en irait différemment pour les autres services de l'État. Et quoi que les responsables de l'Office de l'immigration et du Bureau des affaires écologiques pensent en ce moment à votre sujet, je suis prêt à parier qu'ils ne vous lâcheront pas de si tôt...

– Oui, ça, je m'en doute... constata amèrement Léo, que les propos de Bernard inquiétaient sans vraiment l'éclairer. Ce que je ne comprends pas, par contre, ce sont ces 50 000 écoros. Pourquoi m'envoyer une telle somme alors qu'ils n'ont rien reçu, aucun document ?

– Ça, c'est vous qui le dites ! répliqua Bernard. Et d'abord, qui vous prouve que ce sont eux qui vous les ont envoyés ? Ou peut-être leur a-t-on fait parvenir un autre document qu'ils ont pris pour l'original ? Après tout, il peut s'agir d'une simple substitution dont les voleurs à la Mercedes auraient été chargés. À moins que ce ne soit encore autre chose et qu'ils aient eux-mêmes commis une erreur, régler le montant de la course avant d'obtenir le document, par exemple. C'est peu proba-

ble mais il ne faut tout de même pas l'écarter. L'administration, même à ce niveau, est coutumière de ce genre de bourdes !

– Ça se complique... observa Violette, avec une pointe d'amusement dans la voix qui visait à détendre Léo.

– Oui, et ce d'autant plus que je ne vois pas bien quel document secret peut transiter entre l'Immigration et les Affaires écologiques. Un moment, en vous écoutant tout à l'heure, j'ai pensé à un trafic international de déchets mais j'ai immédiatement éliminé cette solution car il y en a tellement, de ces trafics, que leurs auteurs, privés ou publics, n'ont même plus besoin de se cacher ! Dans le même ordre, si j'ose dire, de « banalités », j'ai pensé à une filière clandestine spécialisée dans la vente d'animaux contaminés ou d'organes humains à greffer, prélevés dans je ne sais trop quel pays pauvre. Mais, là encore, ce n'est guère plausible car, normalement, ce ne sont pas les Affaires écologiques qui s'occupent de ça mais des services *ad hoc* de la Santé. Il y aurait bien une troisième hypothèse, plus crédible mais...

– Laquelle ? questionnèrent ensemble Violette et Léo.

– Un chantage à un acte de terrorisme écologique venu de l'étranger, du Sud probablement. Malgré votre jeune âge, vous n'êtes pas sans savoir qu'il y a quelques années, au moment du bouleversement à l'Est, on avait assisté à la recrudescence de ce genre de menaces dont l'immense majorité demeurait heureusement sans suite. Mais pourquoi le phénomène ne ressurgirait-il pas, maintenant que tout se met à bouger à l'Ouest ? Et que le Sud en paie de plus en plus fort le prix...

– Si tu as raison, ça ne va pas arranger notre situation, remarqua Violette.

– Oui, c’est certain. Mais je me trompe peut-être, sûrement d’ailleurs, et sans doute n’est-ce pas là la bonne solution. Un peu trop simple et trop politique, si l’on y réfléchit. Il faut que vous me laissiez deux ou trois jours pour que je me renseigne, que j’essaie d’y voir plus clair. En attendant, il est hors de question, en tout cas, que vous rentriez chez vous. Allez vous installer à l’hôtel et changez-en tous les soirs, ce sera plus prudent. Et rappelez-moi ici après-demain matin, vers huit heures. J’en saurai déjà plus. Vous avez de l’argent, je veux dire, en dehors des 50 000 écoros ?

– Oui, ne t’inquiète pas. Et les billets, nous les avons mis en lieu sûr, ce matin, très tôt, avant de venir te voir, répondit la jeune femme.

Sur ces paroles, Bernard se leva et proposa à Léo et Violette de les raccompagner jusqu’à la porte de l’Institut. Quand ils parvinrent au pied de l’escalier et s’engagèrent dans le hall, Léo ralentit le pas et demanda à Bernard où se trouvaient les toilettes. Celui-ci les lui indiqua d’un geste de la main et, tout en regardant le jeune homme s’éloigner, entraîna Violette dans la direction opposée, vers une machine à café dont l’Institut venait de faire l’acquisition.

Il n’avait pas ouvert la bouche depuis leur départ du bureau et semblait gêné, comme s’il n’avait pas tout dit de ce qu’il pensait et attendait de Violette un signe d’encouragement.

– Qu’est-ce qu’il y a, Bernard ? lui dit-elle. Il y a quelque chose que tu préfères nous cacher ?

– Non, pas vraiment, mais je me demande seulement si...

– Si quoi ? interrompit Violette.

– Eh bien, écoute, voilà, c'est un peu difficile à dire mais... es-tu sûre de Léo ? Je veux dire, es-tu certaine qu'il ne t'a pas menti ?

La question surprit à ce point Violette qu'elle perdit les quelques secondes qui lui restaient pour y répondre. Quand elle se décida, Léo était déjà là, prêt à partir.

6

Le délai laissé à monsieur Richard par Pierre Mouland, le directeur de l'Office central de l'immigration, avait expiré depuis seulement quelques minutes que le premier prit, contraint et forcé, contact téléphonique avec le second afin de lui annoncer l'échec, total, des opérations de recherche qu'il avait menées dans les dernières quarante-huit heures.

Il n'avait pourtant pas chômé ! Dès sept heures du matin, le lendemain même de leur réunion à Enghien, deux hommes, des professionnels engagés dans la nuit par monsieur Richard, s'étaient présentés au domicile du coursier, avec pour ordre de récupérer coûte que coûte le document et de ramener le voleur dans des locaux attenants à ceux de Rapido, dont il était seul à posséder la clef. Comme ils avaient trouvé porte close, ils avaient discrètement crocheté la serrure et s'étaient introduits dans l'appartement. Ils n'avaient rien pu dénicher : pas le moindre paquet qui ressemblât à celui décrit par monsieur Mouland, pas le plus petit indice qui puisse les mettre sur la trace des occupants qui

avaient, semble-t-il, déserté les lieux très peu de temps avant leur arrivée. C'est en tout cas ce que donnaient à penser les draps encore tièdes et les tasses de café sur la table de nuit. La seule information qu'ils avaient pu recueillir, en se renseignant auprès de la concierge de l'immeuble, concernait le dépôt, la veille, d'un colis au nom du coursier. Elle le lui avait remis en mains propres et lui avait précisé qu'il provenait de la société où il était employé. C'était tout ce qu'elle savait. En fait, la bonne dame avait dû faire erreur car, après vérification auprès de Michel Antelme, aucun coursier n'avait porté, cet après-midi-là, de colis au domicile de Léo.

Les recherches ultérieures, entreprises le jour même et dans la journée suivante, n'avaient pas été plus fructueuses. À l'Institut de criminologie où l'épouse du coursier faisait ses études et où monsieur Richard s'était rendu en personne, on n'avait pas de nouvelles de la jeune femme depuis deux ou trois jours et on ne lui connaissait qu'une seule adresse, celle du boulevard Voltaire. L'homme de main, laissé en faction devant l'Institut pendant plus de trente-six heures, avait fait chou blanc. Tout comme d'ailleurs son « confrère » qui avait, lui, fait le pied de grue devant l'immeuble de la Nation. En bref, tout tendait à confirmer la pire des hypothèses, déjà formulée au cours de la réunion à Enghien-les-Bains : le coursier s'était bel et bien emparé du document et avait disparu dans la nature. Sans laisser la moindre trace ni réclamer, jusqu'à présent du moins, une quelconque rançon.

En reposant le combiné du téléphone, Pierre Mouland ne put s'empêcher de se prendre la tête dans les mains et de pousser un râle si puissant qu'il attira la venue immédiate de sa secrétaire particulière, installée

dans la pièce voisine, et à laquelle les sautes d'humeur coutumières de son patron avaient toujours fait craindre l'imminence d'un infarctus. Maugréant, il la rassura d'un « ça va, ça va » peu amène et, après l'avoir prestement raccompagnée jusqu'à la porte, se rassit à son bureau afin de se reprendre. « Quel con, quel con ! », murmura-t-il, en songeant à monsieur Richard qu'il n'avait même pas pris soin d'engueuler comme il l'aurait fallu.

Puis, retrouvant progressivement son sang-froid, il tendit à nouveau la main vers le téléphone et appela François Lakroa, son homologue des Affaires écologiques, avec lequel il convint de lancer sans plus attendre la procédure prévue dans ce genre de situations.

Compte tenu de la nature particulière du document dérobé, ils décidèrent d'un commun accord de sauter les échelons intermédiaires de la hiérarchie publique, notamment leurs ministres respectifs et Matignon, et de restreindre la diffusion de leur rapport à l'Élysée et à l'Organisation de la planification civile et militaire. Rédigé à la hâte par Pierre Mouland, revêtu du tampon « ultra-confidentiel » et composé d'une dizaine de pages où se trouvait rappelé le contenu du document volé, dressé l'inventaire des rares informations en la possession des deux responsables et envisagées enfin les mesures et les sanctions à prendre, le rapport, intitulé *Note sur les difficultés actuelles rencontrées par l'Office central de l'immigration (OCI) et le Bureau des affaires écologiques (BAE)*, vint ainsi, le soir même, s'imprimer sur les télécopieurs personnels et codés de Ferdinand de la Renaudière et d'Albert Palak, respectivement chef de cabinet du président de la République et directeur de l'OPCM.

Tous deux, pourtant sur le point de quitter leur bureau, s'en saisirent sur-le-champ et se plongèrent, fébriles, dans la lecture. Ils relevèrent le nez peu après, la mine défaite et en proie à une colère comme ils n'en avaient pas piqué depuis très, très longtemps. Contre Léo, monsieur Richard, Mouland, Lakroa et tout ce que le monde pouvait compter de subordonnés malhonnêtes ou imbéciles...

Fort logiquement, c'est de l'Élysée que parvint, un peu moins de deux heures plus tard, la consigne.

En raison des dangers que faisait courir aux plus hautes autorités de l'État le vol du document, il ne pouvait être question de laisser les choses en suspens et on avait donc, en petit comité et dans le bureau même du président, mis au point une riposte dont la paternité revenait, expérience oblige, au directeur de l'OPCM. Elle consistait à prendre les devants et à diffuser, avec tout le tintouin habituel, l'information selon laquelle un réseau terroriste, employant des ressortissants étrangers résidant en France, venait de s'emparer d'un rapport ultra-secret, portant sur un projet d'arme biologique et touchant donc à la sécurité même de la nation.

Cette présentation n'avait, à y réfléchir, que des avantages. *Primo*, elle permettait de justifier le fait que le document ait dû transiter entre l'Office central de l'immigration et le Bureau des affaires écologiques. *Secundo*, elle couvrait l'action future de l'OPCM, légalement chargé de ce type d'enquêtes. *Tertio*, tout en limitant les informations complémentaires à fournir aux médias puisqu'il serait toujours possible d'invoquer la règle du secret dans ce domaine, elle aiguillait la presse sur une fausse piste et donnait donc à l'OPCM le temps nécessaire pour récupérer le document et tirer

au clair toute cette affaire. Enfin, elle prenait de vitesse le coursier, ou plus probablement son organisation, et ne pouvait que les encourager à rendre dare-dare le document. Depuis la nouvelle loi, les délits de cette nature étaient en effet redevenus passibles de la peine capitale.

À l'hôtel de La République, à Clichy, où Léo et Violette avaient trouvé refuge cette nuit-là, Léo fit pour la troisième fois consécutive le même cauchemar. Le même ou presque...

Au lieu d'être au volant de la voiture, il se tenait assis sur la banquette arrière, juste derrière le fauteuil du mort, et c'était Bernard qui avait pris sa place et conduisait. Pour le reste, le cours du rêve était en tous points identique aux précédents. À côté de Bernard était posée une boîte métallique, la voiture suivait à vive allure une route presque parfaitement rectiligne bordée d'une épaisse forêt de conifères, et il régnait dans le véhicule la même atmosphère inquiète, où la sensation physique d'être protégé par la vitesse et la chaleur de l'habitacle ne parvenait pas complètement à dissiper le sentiment d'angoisse qui s'emparait de Léo dès lors qu'il tournait son regard vers l'extérieur. Et comme dans le cauchemar de la veille aussi, une moto faisait irruption en travers de la chaussée, contraignant Bernard à une embardée et à un arrêt en catastrophe,

tandis que la boîte, projetée à terre et ouverte sous le choc, laissait entrevoir une main artificielle aux doigts articulés et nickelés.

Mais, à la différence des deux autres nuits, la main ne se contenta pas, cette fois, de se déployer afin de refermer le couvercle. Elle s'échappa de son étui et commença à progresser, lentement, centimètre après centimètre, doigt après doigt, sur le fauteuil. Parvenue au sommet du dossier dans un temps qui parut à Léo une éternité, elle donna l'impression d'hésiter. Comme si, tout à coup, elle était devenue vivante et souhaitait observer l'arrière de la voiture, scruter le visage du ou des passagers qui s'y trouvaient. À Léo, qui ne pouvait s'empêcher de la fixer, le temps sembla, à nouveau, démesurément long. Mais, soudain, elle opéra un brusque demi-tour sur elle-même et, s'élançant vers Bernard, l'agrippa à la gorge et l'étrangla.

C'est tout trempé de sueur et au comble de l'anxiété que le jeune homme se réveilla. Un moment, il demeura allongé, les yeux grands ouverts dans l'obscurité, paralysé par la crainte que l'objet meurtrier ne soit encore là, présent, tapi dans un recoin de la chambre. Puis, refermant les yeux, il se demanda jusqu'à quand allaient durer ces horribles cauchemars qu'il n'avait jamais faits auparavant. Et que pouvaient-ils donc bien signifier ? Décidément il n'y comprenait rien, pas plus qu'à cette histoire qui lui était tombée dessus, comme ça, sans qu'il sache pourquoi, et les avait forcés, lui et Violette, à quitter leur appartement du boulevard Voltaire pour des chambres d'hôtels sans âme, inconfortables et anonymes, qu'après trois jours à peine, il ne supportait déjà plus. Ne valait-il pas mieux, au fond, aller à la police, malgré ou peut-être

même à cause de ce que leur avait dit Bernard ? Si l'affaire était aussi sérieuse que celui-ci le pressentait, n'était-il pas préférable de tout leur raconter, d'expliquer qu'on lui avait volé le colis et de rendre les 50 000 écoros ? Pour quelle raison ne les laisserait-on pas tranquilles, après... ?

Léo sentit qu'il avait faim. Une grosse faim comme on peut en avoir après avoir vécu quelque chose d'éprouvant. Il jeta un coup d'œil sur sa montre : il était sept heures. Il se tourna alors vers Violette, qui dormait encore, et se glissant contre elle, la secoua gentiment et lui murmura à l'oreille :

– Je vais descendre, à la salle en bas, boire un café. Je reviens tout à l'heure, ne t'inquiète pas. Je vais demander qu'on t'apporte un plateau.

En remontant un peu moins d'une demi-heure plus tard, Léo découvrit Violette assise à la table, près de la fenêtre, en train de prendre son petit déjeuner. Elle leva les yeux vers lui et sourit. L'image lui parut étonnamment paisible, contrastant si fort avec ce qu'il venait d'apprendre à la lecture des journaux trouvés dans la salle de restaurant. Une fraction de seconde, il eut envie de ne rien lui dire, de peur de troubler cette scène calme et trompeuse du jeune couple en voyage à laquelle il aurait aimé croire. Mais il savait que ce n'était ni sage ni possible.

– Écoute ça, Violette, ce qu'ils disent dans *Paris-Matin*, c'est incroyable ! « Nous apprenons ce matin même, de sources officielles émanant d'un des services de la Défense, qu'aurait eu lieu avant-hier, en début d'après-midi et en plein Paris, le vol d'un document ultra-secret concernant la mise au point

d'une arme nouvelle, probablement de type biologique. Le forfait serait l'œuvre d'un groupe terroriste étranger, disposant d'importants relais nationaux, et aurait été perpétré par un homme jeune, d'environ vingt, vingt-cinq ans, qui aurait profité du transport du dit document entre deux services de l'État pour s'en emparer. Le ministère s'est refusé à toute autre déclaration, se contentant de préciser que l'affaire était suivie en haut lieu et que les coupables, qui risquent la peine capitale, seraient très prochainement capturés et châtiés. »

Violette se leva d'un bond et, s'approchant de Léo, lui prit le journal des mains. La nouvelle lui paraissait tellement invraisemblable qu'elle avait besoin de la lire elle-même pour s'en convaincre. Elle parcourut rapidement la dépêche et dit :

– Il faut absolument que nous appelions Bernard et qu'ensuite, nous déguerpissions d'ici. De toute façon, il est presque huit heures et il nous a demandé de le contacter aujourd'hui.

Et alliant les actes à la parole, elle retraversa la chambre et se saisit du téléphone posé sur la table de chevet, à la droite du lit. Fébrile, elle dut s'y reprendre à deux fois pour composer le numéro de l'Institut qu'elle connaissait pourtant par cœur.

– Allô, ici l'Institut national de criminologie.

– Bonjour, je voudrais Bernard, le poste 31-27, s'il vous plaît.

– ... 31-27, je vous le passe, répondit d'une voix monocorde la standardiste qui, nouvellement arrivée, n'avait pu reconnaître Violette.

La sonnerie retentit plusieurs fois de suite sans réponse.

– Il n’y a personne pour le moment, reprit, imperturbable, la standardiste. Vous voulez laisser un message ?

– Non... non merci, je rappellerai plus tard, lâcha Violette en reposant le téléphone.

8

En sortant de l'hôtel, Léo et Violette agirent comme les parias, les hors-la-loi qu'ils étaient soudain devenus : ils se précipitèrent chez le premier marchand de journaux et firent une véritable razzia sur les éditions du matin. Puis, ils se mirent en quête d'un endroit tranquille et marchèrent ainsi jusqu'au square Roger Salengro, situé à quelques centaines de mètres de là, de l'autre côté de la place de la République et dont l'une des entrées faisait face aux allées Gambetta, l'avenue Foch des Clichois. Il était un peu plus de huit heures et demie et le jardin était presque désert, fréquenté seulement par quelques employés venus savourer, en cette journée du début de l'été, les derniers instants de liberté avant l'entrée au bureau. Ils n'eurent donc aucun mal à trouver un banc isolé et s'y assirent, plaçant délicatement la pile de journaux entre eux, à égale distance l'un de l'autre, afin que chacun puisse aisément y piocher. Vu de loin, personne n'aurait pu deviner ce qui les avait amenés là, quelles étaient leurs intentions et il est vrai qu'ils ressemblaient plus à de sages étudiants en charge

d'un mémoire sur la presse qu'à de dangereux terroristes pourchassés par l'OPCM !

– Satanés médias ! s'exclama Violette, après avoir feuilleté les deux ou trois premiers journaux. Toujours la même langue de bois ! Tu trouves quelque chose, toi ?

– Non, rien, rien de spécial. Ils reprennent tous, à quelques mots près, la dépêche d'agence sans ajouter le moindre commentaire.

Dix minutes plus tard, alors que la pile avait presque complètement fondu, Violette sentit Léo tressaillir et, sans même lever le nez de son journal, lui demanda :

– Qu'est-ce qu'il y a, Léo ? Ils sont plus bavards, dans celui-là ?

– Non, c'est autre chose. Écoute, ça n'a rien à voir mais il faut que je te le lise quand même, tellement c'est à peine croyable. Apparemment, c'est une lettre d'un lecteur. Elle est signée André Ledig Ottrott et intitulée *Oublier nos utopies* : « La semaine dernière, avec quelques amis, nous nous promenions en forêt. Au détour d'un sentier, nous sommes tombés sur un couple de pique-niqueurs qui se faisaient agresser par quelques voyous. Nous étions plus nombreux et plus forts qu'eux, mais vous savez ce que c'est, un mauvais coup est si vite arrivé. Et de quel droit serions-nous intervenus ? Nous sommes néanmoins restés sur place, pour éviter que les choses aillent trop loin, garantir en quelque sorte une agression humaine. Nous nous sommes immédiatement emparés des couteaux du pique-nique que le mari agressé aurait pu saisir pour se défendre et envenimer ainsi les choses. Nous avons fermement prévenu les voyous que, s'ils faisaient du mal à la femme, nous serions obligés d'intervenir. Quand ils ont eu fini

de la violer, nous leur avons dit que cela suffisait comme ça, qu'ils feraient mieux de continuer leur chemin. Pendant que nous discutons de ce qu'il convenait de faire, ils ont tué le mari. Nous avons alors montré ostensiblement notre indignation, rappelé quelques règles morales qui les ont fait rire. Je pense que c'est grâce à nous qu'ils ont épargné la femme et sont repartis. »

Le jeune homme, qui avait eu du mal à retenir son émotion, laissa retomber le journal sur ses genoux, visiblement épouvanté par ce qu'il venait de lire. Toute parole semblait vaine et les deux amants échangèrent simplement un regard complice, partageant jusqu'au silence la même conviction, la même sensation : avec ou sans paquet volé, ce monde, décidément, n'était pas fait pour eux...

Abandonnant les derniers journaux dont ils connaissaient par avance le contenu, ils quittèrent alors le square et se dirigèrent vers une cabine téléphonique. Violette voulait rappeler Bernard qui serait peut-être arrivé à l'Institut. Mais comme la fois précédente, la standardiste fit sonner le téléphone dans le vide et la jeune femme, prudente, choisit de ne laisser aucun message. Ensuite, ils marchèrent un moment sur les allées Gambetta, en direction de la rue Martre, dont Léo se souvenait vaguement, pour être déjà venu à Clichy une ou deux fois auparavant, que s'y trouvait la station de métro la plus proche. Il ne leur restait en effet maintenant qu'une seule solution : se rendre dans le onzième arrondissement, au café-tabac de la rue Saint-Maur dont de curieux autant que généreux livreurs leur avaient donné l'adresse. Ils ne disposaient que de cette piste et, quels qu'en soient l'issue ou les

dangers, la suivre leur semblait à tous deux préférable à l'inaction.

Parmi leurs nombreuses ressemblances, Léo et Violette en avaient une qui les prit à la gorge, sitôt parvenus sur le quai de la station Mairie de Clichy : ils détestaient, haïssaient, jusqu'à en éprouver souvent physiquement la nausée, le métro parisien.

C'était pour cette raison que, bien avant de trouver son travail de coursier, Léo avait acheté un scooter, jugeant que les gaz d'échappement des voitures étaient, tout bien considéré, moins nocifs que l'atmosphère de plus en plus calamiteuse du métro ou du RER. Il faut dire que, dans les dernières années, tout s'y était mis. Des étés toujours très chauds et étouffants, une entreprise publique, la SNTPF, la Société nationale des transports parisiens et franciliens, dont l'État ne voulait plus combler le déficit et qui économisait donc sur le nombre de rames et leur entretien, des banlieues dont la croissance démographique dépassait allégrement celle des emplois, et bien sûr quelques attentats, agressions ou suicides en prime !

Aussi, en se frayant un passage au travers de la foule qui, malgré l'heure avancée, demeurait encore très compacte, Léo et Violette songèrent avec envie à leur deux-roues. Depuis le vol, et à cause des événements qui se précipitaient, ils l'avaient presque oublié. Mais, là, à la vue de ce quai triste et bondé, où se mêlaient l'odeur des corps déjà moites et les effluves de parfums bon marché, ils ne purent s'empêcher d'y repenser avec nostalgie. « Où peut-il bien être ? L'ont-ils déjà ramassé ou est-il encore en haut de l'avenue Carnot ? », se demanda Léo, sans vraiment savoir si la réponse lui

importait ou si le seul fait de se souvenir de son scooter le rassérénait, lui prouvant qu'il recouvrait peu à peu son sang-froid puisque commençaient à lui venir des pensées si prosaïques.

À Saint-Lazare, où comme à l'accoutumée le métro dégorgea son flot de voyageurs tout à la fois irrités, pressés et soulagés de pouvoir enfin s'extraire des wagons, Léo et Violette s'aperçurent qu'ils n'étaient pas montés du bon côté du train et qu'il leur fallait donc remonter tout le quai jusqu'au couloir qui menait à leur correspondance. À mi-chemin, alors que résonnait déjà pour la deuxième ou la troisième fois l'annonce de la présence de pickpockets dans la station, ils durent quasiment jouer des coudes pour ne pas être emportés vers la sortie Gare Saint-Lazare, ce qui leur valut plus d'un regard assassin qu'ils n'eurent en fait même pas le temps de remarquer. Puis, hâtant le pas et usant de ce sens avéré du zig-zag que possèdent tous les Parisiens, ils se frayèrent tant bien que mal un passage vers ce qui, l'espace de quelques instants, s'était imposé comme leur unique obsession : l'escalier que surplombait la pancarte lumineuse « Gallieni ».

Parvenus en haut des marches, ils s'engagèrent dans l'un de ces couloirs, interminables et sordides, qui font de Saint-Lazare l'une des stations les plus détestées du métro parisien. Celle, du même acabit que Châtelet ou Barbès, qu'on cherche à tout prix à éviter, ou qui fait infailliblement dévier la conversation sur les pires endroits de la capitale et, non moins régulièrement, citer la place d'Italie ou de la Nation. Comme ils étaient maintenant loin de la foule, Léo et Violette ralentirent spontanément l'allure et, tout en suivant les indications qui les conduisaient vers le

quai de la ligne 3, se mirent à observer les affiches publicitaires.

Il y en avait de toutes sortes. Des traditionnelles qu'on regarde sans vraiment les voir, des franchement mensongères qu'on voudrait sur-le-champ déchirer ou oublier, des astucieuses, des comiques qui vous tirent un sourire, des incroyablement idiotes ou des résolument absurdes qui font qu'on se demande quelle mouche a bien pu piquer leur créatif ou leur concepteur, comme l'on dit élégamment dans le métier. L'une d'entre elles attira plus particulièrement l'attention de Violette au point qu'elle s'arrêta et la désigna du doigt à Léo. Vantant des meubles de rangement à bas prix, elle apostrophait le chaland d'une question qui sonna curieusement à leurs oreilles : « La nature a horreur du désordre. Et vous ? », interrogeait, au moyen d'énormes lettres noires sur fond blanc, la publicité.

Quand le jeune couple pénétra dans le wagon, il était presque dix heures du matin et le temps était donc venu, avec la moindre affluence, des musiciens, des chanteurs et des mendiants du métro parisien. Durant le trajet jusqu'à la station Saint-Maur, qui ne comptait pourtant que neuf arrêts en tout, il en monta ainsi pas moins de cinq. Ce fut d'abord un accordéoniste, accompagné de son épouse, qui recueillit un certain succès en jouant sur la corde sensible et nostalgique de l'air de *L'homme à la moto* d'Édith Piaf. Ensuite, montèrent successivement deux chômeurs dont l'un passa inaperçu car sa voix, trop faible, fut couverte par le bruit des rails, tandis que l'autre, pourtant beaucoup plus assuré et volubile, ne réussit à convaincre qu'un seul des voyageurs. Juste après, arriva un vendeur de journaux qui reçut, lui, un bien meilleur accueil.

Naturellement avantagé par un visage plutôt jovial et avenant, assez grand et correctement habillé, il se lança, dès son entrée, dans un jeu de mots sur le nom de la station à laquelle il était monté, Bonne-Nouvelle. Facile mais efficace, sans doute mille fois testé et répété, le procédé eut pour effet immédiat de dérider l'assistance et de provoquer, son bref laïus achevé, l'achat d'une bonne demi-douzaine de journaux. Toutefois, c'est deux stations plus tard, à partir de République, que se produisit un authentique événement, digne de figurer dans les annales du spectacle métropolitain : la contribution, volontaire et substantielle, d'un wagon entier !

L'enfant devait avoir dix ou onze ans, tout au plus. Mais ce qui importait, ce n'était pas tant son jeune âge que sa tignasse de cheveux blonds ébouriffés, ses grands yeux d'un bleu acéré et pétillant, son habit large et blousant, d'une pièce, dont le métro n'avait encore en rien maculé la blancheur, et cet air qu'il avait d'être là sans y être, d'attendre autre chose que de l'argent. Il ressemblait à tout, sauf à un mendiant ! On aurait dit un prince égaré, sorti d'on ne sait quel conte des Mille et une nuits, un garçon perdu, frêle et beau, qu'on a tout de suite envie d'adopter, de consoler. Il émanait de lui quelque chose d'intrinséquement poétique, qui détonnait à ce point de la grisaille et de la fadeur du métro qu'on en venait très vite à oublier où l'on se trouvait. Et puis, il y avait cet harmonica dont il jouait à merveille, cette aisance et cette légèreté avec lesquelles il se déplaçait d'un bout à l'autre du wagon, au rythme de la musique, afin qu'aucun des voyageurs n'échappe à l'envoûtement. Tout devait être arrangé, calculé au détail, au millimètre près, mais rien pourtant ne le laissait transparaître, si bien que lorsqu'il s'arrêta de jouer et

déclara, d'une petite voix perçante et moqueuse, qu'il acceptait non seulement les pièces de monnaie, les tickets-restaurants mais aussi les billets de banque, les chèques ou les cartes de crédit, il n'y eut dans l'ensemble du wagon qu'éclats de rire et applaudissements. En dépit des précédentes sollicitations, la générosité fut à l'avenant et c'est ainsi tout le temps du trajet entre Parmentier et Saint-Maur que dura la quête de l'enfant-prodige.

Avant d'entrer dans le café-tabac, Léo et Violette demeurèrent un long moment, sur le trottoir d'en face, à observer la devanture et à vérifier les allées et venues. Le bistro, en apparence, n'avait rien de spécial. C'était un de ces anciens bougnats, comme on en trouve encore beaucoup dans le centre et l'est de la capitale, qui fleure bon le Paris populaire et fait irrésistiblement penser à la célèbre réplique d'Arletty dans *Hôtel du Nord*. Ignorant la décoration clinquante et standardisée des cafés modernes, la façade, d'un bel ocre passé, semblait tout droit venue des années trente : une porte à double battant, encore munie de sa vieille poignée de bois sombre et dont les vitres, ornées de lettres blanches, en relief, indiquaient le nom du café et les sandwiches et les repas à prix modérés que l'on y proposait ; de part et d'autre de la porte, deux grandes baies vitrées au travers desquelles on distinguait, derrière les voilages, à droite le comptoir et à gauche la salle. Le coin tabac, que l'on ne pouvait apercevoir de l'extérieur, devait se trouver près du zinc et se résumer à quelques étagères et aux marques les plus courantes. Quant à la clientèle, assez peu fournie à cette heure creuse de la matinée, elle n'avait rien non plus qui puisse alarmer.

Elle se composait de gens du quartier, des commerçants voisins, des employés de bureau venus prendre un verre en vitesse, des ouvriers, étrangers et français mêlés.

Aussi est-ce plutôt sereins que Violette et Léo franchirent le seuil du Pays vert, pensant que ce nom désignait plus les paysages de l'Auvergne natale du patron qu'il ne prévenait, par antiphrase, de l'imminence d'un désastre écologique ! À l'exception d'un flipper qui se trouvait tout au fond du café, coincé entre le comptoir et une porte, fermée, qui devait donner dans la cuisine, l'endroit était exactement comme ils l'avaient imaginé. Spacieux, un peu décati mais propre, et avec cet air que rien, ici, ne pourra changer jamais. La majorité des tables étant libre, ils en choisirent une non loin de la porte d'entrée et commandèrent deux cafés. Ils étaient décidés à attendre. Quoi, qui et pour combien de temps, ils n'en avaient pas la moindre idée.

Une demi-heure bien tassée devait s'être écoulée lorsque Annie, la secrétaire de Rapido, pénétra dans le bistro. Elle avait été prévenue par le patron, mais avec suffisamment de discrétion pour que Léo et Violette, pourtant aux aguets, ne le remarquent pas. Elle vint vers eux et prit place aux côtés de la jeune femme, face à Léo.

– Bonjour. Je suis contente de vous voir. Comment ça va, vous deux ? dit-elle simplement, avec un petit accent protecteur dans la voix destiné à les mettre en confiance.

– Bien... enfin... autant que c'est possible... C'est Annie, tu sais, la secrétaire de Michel Antelme dont je t'ai déjà parlé, répondit Léo qui, surpris par l'arrivée de son ancienne collègue, venait seulement de la reconnaître et se sentait obligé, malgré tout, de faire les présentations.

– Dès que j’ai su que vous étiez ici – c’est le patron du bar qui m’a appelé – je suis venue au plus vite. Je... nous vous devons des explications car, j’imagine, vous ne comprenez pas grand-chose à ce qui vous arrive.

– Pas grand-chose, oui, c’est le moins qu’on puisse dire... reprirent en cœur Léo et Violette.

– Je suis là pour ça, pour vous expliquer et vous aider. C’est une histoire un peu compliquée mais... Voilà, je fais partie d’un réseau de résistance qui s’est formé depuis le changement et dont l’objectif est d’empêcher les agissements des éléments les plus extrémistes qui se trouvent maintenant aux sommets de l’État. Il faut à tout prix les arrêter. Nous ne sommes pas encore très nombreux mais je sais, sans les connaître bien sûr, pour des raisons de sécurité, que nous avons déjà des noyaux de fidèles dans certaines administrations, des mairies, quelques grosses entreprises qui travaillent pour l’État. Et moi, on...

Annie s’interrompt pour jeter un coup d’œil sur trois clients qui venaient juste de s’asseoir à une table derrière eux. Elle baissa alors encore d’un ton et continua :

– Et moi, donc, j’ai été chargée, il y a environ six mois, de pénétrer la société Rapido dont nous connaissons depuis longtemps la double activité. L’idée était de se rapprocher au plus près de Michel Antelme, de surveiller tous ses contacts, et d’obtenir par ce biais le maximum de renseignements sur les courses de ce mystérieux monsieur Richard auquel tu as parlé, Léo. Et c’est là, justement, que nos destins se sont croisés. Il se trouve que cette conversation que tu as eue avec lui, j’ai pu l’intercepter depuis mon bureau car j’avais tout entendu de ce que t’avait dit Michel, au sujet de ton mariage, de la fleur qu’il te faisait... J’en ai immédiate-

ment référé à mes supérieurs qui, sentant qu'il devait y avoir quelque chose d'important là-dessous, ont décidé de s'emparer du colis. Ce sont donc des hommes à nous qui t'ont agressé à l'Étoile, comme c'est l'organisation aussi qui t'a envoyé l'argent et cette adresse. Nous ne voulions pas vous laisser seuls, comme ça, dans la nature, sans filet de sécurité.

– Si je comprends bien, vous l'avez embarqué, et moi avec, dans votre histoire, votre réseau, sans même nous demander notre avis, s'irrita Violette.

– Oui. Et je vous jure que je le regrette. Sincèrement. Mais nous ne pouvions pas faire autrement. Et d'ailleurs, la suite l'a prouvé, nous ne nous étions pas trompés. Pour qu'ils fassent le ramdam qu'ils ont fait, c'est que ces documents, ils y tiennent comme à la prune de leurs yeux. Ils doivent contenir des informations...

– Doivent ? interrogea Léo, surpris. Tu ne sais donc pas ce qu'il y a dedans ?

– Non, pas pour l'instant. Ils sont en langage codé. Ils ont dû passer par le Service du chiffre ou un truc du genre et, jusqu'à présent, nous n'avons pas réussi à trouver le système de codage qu'ils ont utilisé. Tout ce que nous avons pu faire, c'est copier les documents tels quels, sur des disquettes, que nous avons envoyées à des spécialistes qui font partie de l'organisation afin qu'ils les décryptent. Je vous ai d'ailleurs apporté une de ces copies. Car, on ne sait jamais, cela pourrait vous servir...

Léo et Violette restèrent un moment immobiles, les yeux fixés sur la disquette qu'Annie avait déposée, avec l'assurance d'une professionnelle, au milieu de la table. Fallait-il la prendre ? Le piège n'était-il pas en train de se refermer sur eux, posséder les documents devenant la

meilleure preuve d'un vol... qu'ils n'avaient pas commis ? Annie cherchait-elle à les manipuler ou devaient-ils au contraire lui faire confiance ? Finalement, ce fut Léo qui se décida le premier. Il ramassa la disquette et la glissa dans la poche intérieure de son blouson.

Annie, qui avait bien perçu l'hésitation de ses interlocuteurs, allait engager la conversation sur le soutien que pouvait leur apporter l'organisation lorsque, soudain, elle sentit une main se poser sur son épaule. Instinctivement, elle sut qu'il s'agissait d'un homme, d'un bon poids, et qu'à l'évidence, pour la tenir aussi fermement, il ne lui voulait pas du bien. Elle ravala sa phrase et, tout en songeant à l'erreur qu'elle avait pu commettre, elle vit que deux autres individus entouraient la table, postés l'un derrière Violette, l'autre près de Léo.

– Eh bien, mes petits amis, il va falloir maintenant vous lever et nous suivre, dans le calme... fit l'homme qui se tenait debout dans le dos d'Annie, dans un mélange de douceur et d'autorité on ne peut plus horripilant.

– Qui êtes-vous ? répondit Annie du tac au tac, dans l'espoir de gagner quelques précieuses secondes.

– Ça, tu n'as pas besoin de le savoir ! Vous vous levez et nous sortons d'ici tranquillement... répéta l'homme.

Et pour mieux se faire comprendre encore, il étreignit l'épaule de la jeune femme jusqu'à lui tirer un petit cri de douleur.

– D'accord, on y va, on y va... lâcha-t-elle tout en regardant Léo droit dans les yeux, comme pour lui transmettre ce qu'elle avait derrière la tête. Le risque qu'elle allait prendre, le quitte ou double auquel elle se trouvait acculée.

9

Il était presque minuit lorsque le garçon d'étage, un blondinet portant la casquette et l'uniforme de rigueur chez les grooms des grands hôtels, sortit de l'ascenseur et conduisit son client à travers les couloirs jusqu'à la suite du sixième étage. Il ouvrit la porte et, s'excusant de passer en premier, s'engagea dans la petite pièce qui faisait office d'entrée. Malgré l'heure tardive, il ne voulut rien omettre de ce que sa fonction lui commandait. Il fit visiter le salon et la chambre et, tout en tirant les rideaux et en découvrant le lit, se lança dans les explications d'usage sur le contenu du mini-bar, l'utilisation du téléphone et de la télévision, le fonctionnement de la salle de bains qui possédait, comble du raffinement, un jacuzzi. Puis, indifférent à la mine fatiguée et aux acquiescements convenus de son client, il énuméra les différents services qu'offrait l'hôtel, de restauration, de blanchisserie, d'agence de voyages, de location de billets de concerts ou de théâtre, et n'acheva son assommante mélopée qu'une fois revenu dans l'entrée, où il fit observer à « monsieur qu'il pouvait l'appeler pour

quoi que ce soit ». Redevenu subitement silencieux, il resta là encore un moment, droit comme un piquet, attendant un pourboire qu'à n'en pas douter, il jugeait amplement mérité. Quand il le reçut, il démontra qu'il n'avait vraiment rien oublié des enseignements de l'école hôtelière : il toucha du doigt sa casquette, souhaita par deux fois « une bonne nuit à monsieur », l'avertit que les clefs de la suite se trouvaient sur la commode du petit salon et disparut enfin, dans un sourire mêlé d'obséquiosité et de contentement de soi.

Après avoir fermé la porte à double tour, Léo retransversa le salon et vint s'écrouler, tout habillé, sur le lit. Il était à bout de forces et n'aspirait qu'à une chose : dormir, faire le vide. Mais sentant bien qu'il n'arriverait pas à trouver le sommeil, il se releva presque aussitôt, avec l'intention de prendre une douche.

Lorsqu'il sortit de la salle de bains, son premier geste fut de ranger dans un placard les quelques vêtements neufs qu'il avait achetés en fin d'après-midi et de mettre les autres, ceux qu'il portait depuis déjà plusieurs jours, dans un sac en plastique destiné à la blanchisserie de l'hôtel. Une seconde, il pensa à convoquer sur-le-champ le garçon d'étage pour le lui remettre et se dit que ce serait un bon tour à lui jouer, une bonne manière de le punir de ses excès de zèle. Mais il se ravisa et, laissant le sac dans un coin de la chambre, revint vers le lit. La serviette de bains nouée autour de la taille, il se glissa sous les draps et éteignit les lumières.

À peine se trouva-t-il dans le noir que les images tant redoutées affluèrent, encore plus nombreuses, précises et obsédantes que dans la réalité. Il revit le visage d'Annie se durcir, ses mains raidies par l'effort et la nervosité agripper le rebord de la table, puis tout son corps

comme projeté au travers de la salle, atterrissant dans un fracas de chaises et de vitres brisées. Et l'instant d'après, il se souvint d'elle, à demi relevée et tentant d'extraire de l'une de ses bottes un revolver, avant que d'être atteinte de deux balles, tirées presque à bout portant par l'homme chargé de surveiller Violette. Deux coups de feu si puissants qu'il en tressaillait encore, qu'il lui semblait les entendre claquer, ici, au beau milieu de la chambre.

Léo, le cœur battant, sentit qu'il lui fallait à tout prix interrompre le film, suspendre ne serait-ce qu'un moment ce déroulement inexorable d'images et de sons que sa mémoire traumatisée lui imposait. Repoussant légèrement la couverture, il tendit le bras vers la table de chevet, glissa la main le long du fil électrique et appuya sur le bouton de la lampe. La lumière jaillit, faible mais rassurante. Et durant deux ou trois minutes, il put ainsi reprendre souffle, laisser son imagination s'accrocher aux détails de ce qui l'entourait, voguer du miroir au chiffonnier, du tableau de maître au fauteuil Voltaire. Il était là, couché et vivant, dans le calme ordonnancement d'un palace parisien. Seul, sans Violette, mais sain et sauf.

Le répit, malheureusement, ne fut que de courte durée. Et très vite, à songer à celle qu'il aimait, Léo se retrouva de nouveau happé, emporté par le flot des souvenirs. Adossé au montant du lit, les yeux ouverts et agrandis par l'effroi, il se remémora le moment, les quelques secondes où, profitant de la bagarre qui s'était engagée entre le patron du bar et son propre garde-chiourme, il avait réussi à attraper Violette par la manche et à courir avec elle vers la porte du fond avant qu'il ne sente qu'elle lui échappait, que leurs mains un ins-

tant jointes se desserraient, s'écartaient irrésistiblement l'une de l'autre, alors même qu'il franchissait le seuil de la cuisine et apercevait devant lui, à l'autre bout, une nouvelle porte. Il s'était retourné et, tout en la voyant se débattre, il l'avait entendue lui crier : « Va-t'en, Léo, va-t'en ! » Il n'avait pas eu le temps de réfléchir et, bien qu'il s'en voulût maintenant de n'avoir rien fait pour la libérer, il savait bien qu'il avait alors choisi la seule issue possible. Prendre la fuite, traverser la cuisine du plus vite qu'il le pouvait en renversant tout ce qui lui tombait sous la main, ouvrir la porte qui débouchait directement sur l'arrière-cour de l'immeuble. Et de là, déta-ler vers le porche, vers la rue, où il avait couru, couru, à une telle allure qu'aucun des deux hommes lancés à sa poursuite n'était parvenu à le rattraper.

Épuisé, Léo ferma les yeux et sombra dans un profond sommeil dont il n'émergea que le surlendemain matin.

Ce jour-là, Léo ne mit pas le nez dehors. Il se sentait en sécurité dans l'hôtel et se disait qu'il avait bien fait de choisir un palace car c'était sans doute le dernier endroit où on irait le chercher. De plus, il éprouvait un besoin impérieux de se reposer, de se refaire, un peu à la manière d'un joueur de poker qui aurait trop misé, trop perdu, et réclamerait de ses adversaires l'autorisation de quitter un instant la table afin d'oublier, de trouver dans la solitude les ressources psychiques indispensables à la reprise de la partie. Enfin, l'idée de profiter des lieux n'était pas sans exercer sur lui une certaine séduction. Certes les circonstances ne s'y prêtaient pas et, dès son réveil, il avait repensé à Violette, à sa capture, à son absence et s'était demandé s'il la reverrait

jamais. Mais en même temps, était-ce son extraction sociale modeste ou la promesse qu'ils s'étaient faite, lui et Violette, de se payer un jour ensemble un palace, il ne pouvait s'empêcher de voir d'un bon œil le fait de goûter au luxe qui l'entourait. Même si c'était illusoire et éphémère. Il y avait là, en quelque sorte, comme une conjuration du destin, comme une prise de revanche sur l'enfance qu'il avait dû subir, une façon aussi de redonner présence à Violette, en exauçant, même seul, leur vœu commun.

Ainsi, une fois passé l'étonnement que lui causa le fait d'avoir dormi durant presque trente-six heures d'affilée, Léo ne mit pas longtemps avant d'imaginer ce que serait sa journée. Il allait tout faire pour ne pas se morfondre, ne pas se laisser envahir par la douleur ou la panique, et continuer à récupérer. Et surtout, il allait réfléchir, réfléchir, réfléchir encore afin d'exploiter au mieux les rares atouts qu'il avait entre les mains. De sa capacité à conserver son sang-froid, à élaborer quelque chose qui ressemblerait à un plan, une riposte, dépendaient sa vie et celle de Violette. Et sans doute celles de beaucoup d'autres, à en juger par ce que leur avait raconté Annie.

Ragaillardi par le sommeil et les résolutions qu'il venait de prendre, Léo se leva et prit d'abord une bonne douche. Puis, il se rase et, pendant qu'il s'habillait, appela la réception pour qu'on lui monte son petit déjeuner, ainsi que quelques quotidiens. Suivant les recommandations du garçon d'étage, il en profita pour demander également que quelqu'un de la blanchisserie de l'hôtel vienne chercher son paquet de linge et précisa qu'il en avait besoin le plus rapidement possible, en milieu ou en fin d'après-midi. Cela ne parut pas cho-

quer son interlocutrice, qui lui répondit que ses vêtements pourraient même être prêts un peu plus tôt, vers quatorze heures, quatorze heures trente, et qu'on les lui livrerait dans sa chambre.

Après avoir pris son petit déjeuner, copieux et succulent, Léo alla s'installer dans le petit salon pour lire les journaux. Il n'y trouva aucune mention des événements survenus dans le café de la rue Saint-Maur et rien non plus qui fit suite à la fausse dépêche sur le vol de l'Étoile. Guère surpris, il se releva de son fauteuil et marcha pendant quelques instants dans la pièce, avant de saisir un livre qui se trouvait sur la commode.

C'était la réédition d'un guide de Paris, qui datait de 1828. Il l'ouvrit et, le feuilletant, tomba en arrêt sur les dernières pages. Elles étaient consacrées aux environs de la capitale et la description qui en était faite, fit sourire Léo. Asnières était alors un village de 310 « âmes », Saint-Ouen de 680, tandis que La Chapelle en comptait 1570 et n'avait déjà « rien de remarquable ». À l'inverse, Vaugirard et ses 4000 âmes, Charenton et ses 1255 disposaient de plusieurs « curiosités » : de jolies guinguettes, des fabriques d'alun, le château de Gabrielle d'Estrées et « un hôpital des fous ». Quant à la notice de Clichy sur laquelle Léo logiquement s'attarda, elle précisait que l'on pouvait s'y rendre en voiture à chevaux depuis la rue Montmartre pour la modique somme de 50 centimes. Il fallait s'adresser au café Eugène, au 76 de la rue, et les départs étaient à 9 heures et 11 heures du matin. Il était conseillé de déjeuner sur place, au restaurant du père Latuile, ce qui lui arracha un deuxième sourire, mi-figue mi-raisin.

Tout en songeant à ce qu'était devenue aujourd'hui, un peu plus de deux siècles plus tard, la banlieue pari-

sienne, Léo referma le livre et vint s'allonger sur le divan. Une foule de questions l'assaillait. Devait-il tenter de joindre Bernard ? Malgré la confiance que lui avait témoigné Violette, il ne savait pas pourquoi mais il n'en avait pas envie. Était-ce le rêve, le dernier cauchemar qu'il avait fait, ou la manière un peu trop professionnelle dont il les avait reçus, lui et Violette, dans les locaux de l'Institut ? Ou bien encore son absence au rendez-vous téléphonique ? Léo savait bien qu'aucune de ces raisons n'était en soi probante et qu'en toute logique, il devrait chercher à contacter Bernard. Mais en même temps, rien n'y faisait, il se méfiait. L'autre solution, c'était bien sûr le réseau. Pourquoi ne pas essayer de rallier l'organisation d'Annie, maintenant qu'il était seul, sans le moindre soutien ? Ils sauraient mieux que lui ce qu'il fallait faire et peut-être même auraient-ils des informations sur ce qu'était devenue Violette. C'était tentant mais, là encore, Léo ne pouvait s'empêcher d'éprouver de la réticence. D'abord, ils s'étaient servis de lui, sans même lui demander son avis, s'il approuvait ou non leurs opinions, leur action contre le nouveau gouvernement. Ensuite, rien ne prouvait qu'ils n'étaient pas infiltrés, ou même démantelés, vu ce qui s'était passé dans le café de la rue Saint-Maur. Il importait donc de demeurer prudent, d'éviter de se jeter dans la gueule du loup. Et puis, comment entrer en contact avec eux ? Léo ne possédait aucune adresse, pas de nom, rien. À moins que sur la disquette, Annie n'ait pris soin de faire figurer quelque chose. Un téléphone, un lieu, peut-être ? Mais non, c'était peu probable, trop dangereux. Un moment, Léo songea de nouveau à se rendre. N'était-ce pas, au bout du compte, la seule, la meilleure solution ? Il leur remettrait la dis-

quette, codée, ce qui prouverait qu'il n'était au courant de rien, et il leur réexpliquerait tout depuis le début. Comment il s'était fait manipuler, qui lui avait remis les 50 000 écoros, pourquoi ils voulaient rester en dehors de cette histoire, Violette et lui, vivre en paix.

Vivre en paix... Cette dernière idée fit frémir Léo. Était-il sûr, au moins, que Violette soit encore en vie ? Et si tel n'était pas le cas, quel sens pouvait-il bien y avoir à se rendre ?

Léo sentit une infinie tristesse l'envahir. Non seulement il lui venait des idées noires mais, en plus, il n'en sortait rien de concret, de tangible. Il quitta le salon et, traversant la chambre, s'engouffra dans la salle de bains. De toutes les pièces de la suite, c'était celle, finalement, qu'il appréciait le plus. Il en aimait la lumière, l'aménagement, la décoration qui, jouant sur un camaïeu de bleu, procurait une sensation de calme et de sécurité. On s'y trouvait naturellement porté à la nonchalance. Un peu par ennui, un peu par désir de se changer les idées, il se fit couler un bain et, une fois dans la baignoire, mit en marche le système à remous. La tête penchée en arrière, reposant sur le rebord, il se laissa bercer par les vagues, un gant mouillé sur le visage.

Quand Léo rouvrit les yeux, il était transi de froid et sut, dans un éclair, ce qui lui était arrivé : il s'était endormi. Il jeta un coup d'œil à sa montre et vit, non sans une certaine épouvante, qu'elle indiquait un peu plus de dix-huit heures ! « C'est pas possible, se dit-il, d'être crevé à ce point. Il faut absolument que je me reprenne ! » Et, attrapant une serviette, il sortit de la baignoire, arrêta le système à remous et repassa dans la chambre où il se dépêcha de se rhabiller.

Tandis qu'il laçait ses chaussures, il entendit frapper à la porte. Il hésita avant de répondre, craignant une mauvaise surprise, puis se décida quand même à aller ouvrir. C'était le garçon d'étage, le même qu'à son arrivée, qui devait avoir repris son service pour la nuit. Il était toujours aussi propre mais paraissait cette fois gêné, mal à l'aise, avec cet air constipé que prennent souvent les gens qui ont une faute à se faire pardonner.

– Bonsoir, monsieur, dit-il, sur le même ton ampoulé que l'avant-veille. Ce sont vos habits. La teinturerie m'a prié de vous transmettre ses excuses. Ils n'ont pas pu vous les renvoyer plus tôt. Ils ont été débordés, aujourd'hui, avec tous ces touristes. J'espère que vous ne...

Léo, qui voulait couper court, répondit que cela n'avait aucune importance et, empoignant le paquet et les cintres des mains du garçon, le remercia et referma la porte. Ce petit blond, décidément, l'exaspérait, au point de lui faire presque regretter d'avoir choisi un grand hôtel pour refuge.

Une heure plus tard, après avoir regardé les premiers journaux télévisés de la soirée, Léo descendit au restaurant pour dîner. Il n'avait rien avalé depuis le matin et sa sieste forcée lui avait ouvert l'appétit. Il éprouvait aussi le besoin de voir du monde et se disait qu'après tout, des présences étrangères lui permettraient peut-être de réfléchir plus efficacement, sans céder au doute ou à la mélancolie. Arrivé dans le hall, il s'aperçut que l'hôtel possédait en fait deux restaurants, l'un Les Ducs de Bourgogne au rez-de-chaussée, l'autre, Le Panoramik, sur la terrasse de l'immeuble. Comme le premier était presque vide et parut à Léo un peu trop guindé à son goût, il reprit l'ascenseur et monta au dernier étage.

Le Panoramik était l'un de ces lieux, foisonnant de plantes vertes et de gens modernes, qui s'étaient répandus comme une traînée de poudre, à la fin du XX^e siècle. En regardant les noms des plats, sur la carte, à l'entrée, Léo vit qu'on y servait de la « melting cook », cette cuisine tout à la fois cosmopolite et nationale qui consistait à préparer les mets les plus exotiques en fonction des recettes d'une vieille tradition culinaire française, la nouvelle cuisine. Cette découverte le confirma dans son choix : il n'avait jamais goûté à la « melting cook » et, malgré tout le mal que certains en disaient, pensa que c'était l'occasion. Il pénétra donc dans la salle et se laissa conduire jusqu'à une table dont le maître d'hôtel, tout en lui tendant le menu, lui vanta la situation réellement panoramique. Elle était en effet fort bien placée et, de quelque côté qu'il se tournât, Léo pouvait effectivement profiter de la vue plongeante sur la capitale.

Après avoir commandé, le jeune homme s'adonna à l'exercice auquel se livrent, presque inmanquablement, les personnes qui se rendent, seules, au restaurant. Il observa, écouta : les autres clients, le ballet des serveurs et des assiettes, la décoration, les mimiques et les ronds-de-jambe, les conversations sérieuses ou anodines, les tablées de groupes et les solitaires. Et naturellement, son regard se porta aussi, à plusieurs reprises, vers Paris dont le soleil couchant faisait rosir les monuments, confondre le gris des toits de zinc et celui du ciel assombri. C'était indéniable, l'endroit était agréable, douillet, et la vue d'une rare beauté, surtout à cette heure. On se sentait là comme sur une autre planète, artificielle et feutrée, comme dans une bulle protégée des bruits, des peurs de la ville, et de ses asphyxies. Et c'était cela, pré-

cisément, qui, le premier moment de ravissement passé, finissait par être gênant : ce charme équivoque, ce mensonge trop bien organisé. Comme si l'on avait voulu fabriquer l'oubli de la vraie ville, l'amnésie de ses injustices, de ses désordres, de ses étouffements, sans même s'apercevoir de la vanité d'une telle entreprise.

De retour dans sa chambre, Léo se fit toutefois la remarque que la « melting cook » était bien meilleure que ce qu'on lui en avait dit et pensa aussi qu'il avait un peu trop bu. Quant au reste, c'est-à-dire l'essentiel, il ne put que constater l'évidence. Ses espoirs de réflexion plus positive s'étaient envolés dans le ciel rouge-gris de la capitale et l'atmosphère ouatée du Panoramik. Il était bel et bien en panne et n'avait pas le plus petit début de plan.

Il se coucha avec cette idée et ne dénicha le sommeil qu'après s'être fait jouir deux fois.

Durant la semaine suivante, Léo eut un comportement en tous points inverse à celui des jours précédents. Il se transforma en errant, dormant peu, couchant chaque soir dans un hôtel différent et marchant inlassablement, la journée, dans les rues de Paris.

Ce revirement ne lui fut pas seulement dicté par l'obligation dans laquelle il se trouvait de changer sans cesse de lieu afin d'échapper aux recherches des hommes de l'OPCM. Il lui vint aussi d'un besoin, intime et impérieux, paradoxal en cela qu'il était profondément contraire à sa nature, de tout bouleverser, de tout chambouler. En se réfugiant dans le palace, Léo avait certes agi comme il le pouvait, sûrement même à bon escient, mais il avait également fait fausse route. Seul, épouvanté par ce qu'il venait de vivre, il avait succombé à l'un de ses plus graves défauts, celui qui, résultant d'une détestable propension à l'hésitation, consistait, à l'inverse, à tout vouloir organiser, contrôler, et il s'était ainsi calfeutré, cuirassé, cultivant l'illusion que c'est de la maîtrise de ses émotions et du caractère ordonné,

méthodique de sa réflexion que sortirait un plan digne de ce nom.

Or, on n'arrête pas le destin quand il est en marche. On fait corps, on fusionne avec lui pour s'en délivrer. On s'y perd afin de s'en libérer. Délivrer. Libérer. Au fil des jours, ces mots se mirent à résonner étrangement aux oreilles du jeune homme qui comprit peu à peu que, pour délivrer Violette, il lui faudrait aussi se libérer de lui-même. Accepter, pour une fois, de s'ouvrir au hasard. Ne plus résister à sa nouvelle condition de hors-la-loi et laisser les choses aller à vau-l'eau puisque, de toute façon, il devait en être ainsi.

L'errance, qui n'est pas la flânerie, a ceci d'extraordinaire qu'elle permet d'éprouver la solitude de deux façons : on se sent seul au monde et l'on ressent, avec une acuité sans pareille, la solitude du monde.

La première fois que Léo fit cette expérience, ce devait être le cinquième ou le sixième jour après les événements de la rue Saint-Maur. Si on lui avait posé la question, il n'aurait d'ailleurs pas su y répondre avec précision et cette incertitude était déjà, en elle-même, un indice de ce que le temps, et les interminables pérégrinations parisiennes du jeune homme, avaient fait leur œuvre et l'avaient amené dans cet état de suspension, de fatigue et de vague à l'âme mêlés, propice aux illuminations, à la découverte d'un autre sens de soi et des choses.

Le matin même, Léo s'était levé très tôt, vers six heures, et avait quitté Le Palmier, un café-hôtel miteux, situé près de la porte de Pantin, qui possédait quelques chambres et où il avait échoué la veille parce qu'il avait faim et ne trouvait rien d'autre d'ouvert dans le quar-

tier. À la radio, en se réveillant, il avait entendu que la journée ne serait pas de saison. On prévoyait de la pluie et de la grisaille et, un moment, Léo avait pensé qu'il ferait peut-être mieux de rester au lit, au moins jusqu'à midi, l'heure à laquelle il devait impérativement rendre la chambre. Mais, avec ses murs aux peintures écaillées et son lavabo jauni par le tartre, elle lui avait paru à ce point repoussante et lugubre qu'il avait rapidement changé d'avis, en se disant qu'il pourrait toujours se réfugier dans un bar au cas où il pleuvrait trop.

Finalement, jusqu'au déjeuner, la pluie n'avait pas été au rendez-vous et Léo avait marché, absorbé par ses pensées et sans même se donner, à la différence des autres jours, de but, de lieu à atteindre. Depuis ses interrogations du grand hôtel, il avait un peu progressé et était maintenant convaincu que prendre contact avec Bernard ou chercher à retrouver l'organisation d'Annie n'était pas une bonne solution. Quant à se rendre, il n'en était pas question ! Il devait agir seul, en se servant de l'unique élément tangible dont il disposait : la disquette. Elle constituait une preuve et, *a posteriori*, il ne pouvait que se féliciter de l'avoir récupérée, juste avant l'arrivée des meurtriers d'Annie. Mais comment la décrypter, puis l'utiliser, c'était là le hic car il n'avait ni connaissances approfondies en informatique, ni ami dans le domaine auquel il aurait pu s'adresser.

Vers une heure de l'après-midi, Léo fit une brève halte dans une brasserie où il avala une omelette et une salade, accompagnées d'un quart de côtes-du-rhône. Il commanda ensuite un express et, tout en fumant une cigarette, porta son regard vers la rue. C'était la première fois de la journée qu'il cessait de tourner et de retourner dans sa tête cette histoire de disquette et prê-

tait réellement attention à ce qui l'entourait. Surpris, il réalisa alors qu'en dépit des innombrables zigzags auxquels l'avait entraîné sa marche forcée, quasi somnambulique, de la matinée, il n'en avait pas moins parcouru plus de la moitié de Paris et se trouvait maintenant rue Danton, à mi-chemin entre le boulevard Saint-Germain et la fontaine Saint-Michel.

En sortant du café, Léo, ne sachant trop vers où se diriger, opta pour la gauche et, après avoir rejoint la place Saint-André-des-Arts, emprunta la rue du même nom. Bien lui en prit car, la pluie se mettant à tomber, il put s'abriter dans le hall de l'un des nombreux cinémas qui, depuis que la rue était devenue piétonnière, l'avaient envahie, achevant d'ôter à cette très vieille artère ce qui lui restait, il y a peu encore, du charme de l'ancien Quartier latin. Comme la pluie redoublait de violence, Léo s'enquit de ce que l'on jouait et vit que son étoile l'avait plutôt bien guidé. Il avait atterri dans l'une des dernières salles d'art et d'essai de Paris, ironiquement appelée L'immuable, et la semaine y était consacrée à un cinéaste de talent, qui avait eu son heure de gloire mais que l'on avait depuis oublié, exclu des grandes salles parisiennes : Wim Wenders. En lisant le programme du festival, le jeune homme eut, à nouveau, une bonne surprise. Le film à l'affiche, ce jour-là, était *Si loin, si proche* dont il avait souvent entendu parler sans jamais réussir à le voir.

En retrouvant, deux heures plus tard, les pavés de la rue Saint-André-des-Arts, Léo dut inquiéter plus d'un passant. Il avait les yeux rougis par les larmes et quoiqu'il eût repris, et de plus belle, sa course folle dans les rues de la capitale, en direction des quais, il ne parvenait absolument pas à ravalier les sanglots

qui, continûment, lui montaient des tréfonds de l'être.

Le film ne l'avait pas seulement ému ou même bouleversé. Il l'avait chaviré, et à un point tel que, justement, il n'aurait su dire pourquoi. Sinon qu'il était entré en résonance avec ce qu'il était en train de vivre, en communion avec le sentiment d'abandon qui, depuis des jours, le tenaillait. Tout s'y était mis. L'histoire d'abord, qui l'avait littéralement subjugué. *Si loin, si proche* racontait le vol de drôles d'anges, vagabonds hybrides, mi-divins mi-humains, condamnés à épuiser leur regard céleste et bienveillant à discerner dans la fourmilière urbaine, non pas tant le bien et le mal, la petitesse ou la grandeur des actions terrestres, que le moment de leur redescente obligée sur la Terre. Léo les avait tout de suite aimés, ces anges, avec leurs corps d'hommes, leurs ailes blanches et fragiles, leur façon de se pencher sur le monde, de s'intéresser à lui sans y être. Pour sûr, il aurait voulu les rejoindre ou, mieux même, qu'ils viennent le secourir, lui, Léo, comme cette enfant que l'un d'entre eux, acceptant enfin sa mission, avait sauvé d'une chute mortelle au bas d'un immeuble. Déjà, au cinéma, la scène de l'ange, ouvrant tout grand les bras pour accueillir la fillette imprudente, l'avait fait fondre en larmes. Et maintenant qu'il y repensait, dehors, en longeant la Seine, il ne pouvait s'empêcher de continuer à en frémir, même s'il se jugeait ridicule et n'aurait osé avouer à quiconque pourquoi il lui fallait, de temps à autre, s'arrêter et regarder ailleurs, vers le fleuve, afin de reprendre ses esprits. Interrompre ce tremblement de solitude qui l'envahissait, s'emparait de lui, et cette honte aussi qui lui montait pour ce Paris animé, fiévreux mais parjure

qu'il avait auparavant tant aimé. Comme Wenders avait dû, lui aussi, aimer Berlin. Avant. Avant *Si loin, si proche* et cette fin de siècle inverse des anges, cette vision d'un univers glauque, violent et dévasté, pourri par l'argent et la corruption, peuplé de potentats cyniques et de petites crapules, dont Léo ne savait que trop bien la triste ressemblance qu'il entretenait avec le monde réel. Le sien. Celui de Violette qui lui manquait, d'Annie qui était morte. Celui que les anges-acrobates de Wenders cherchaient vainement à combattre ou que Kubrick avait depuis longtemps prévu. Ou celui de cet autre, plus éloigné encore, un écrivain d'avant-guerre dont Léo ne se rappelait plus le nom mais dont les phrases pourtant lui revenaient, avec une incroyable précision, alors même qu'il enjambait la Seine par le pont de la Concorde : « De loin, le remorqueur a sifflé ; son appel a passé le pont, encore une arche, une autre, l'écluse, un autre pont, loin, plus loin... Il appelait vers lui toutes les péniches du fleuve toutes, et la ville entière, et le ciel et la campagne, et nous, tout qu'il emmenait, la Seine aussi, tout, qu'on n'en parle plus. »

Ce soir-là, Léo prit une chambre dans le quartier de l'Opéra et, sitôt installé, alluma la télévision. Aussi bizarre que cela soit, il avait encore faim d'images et éprouvait le besoin d'oublier, dans la banalité attendue des programmes, l'exaltation, l'éblouissement que lui avait procurés, quelques heures auparavant, l'œuvre de Wenders. C'était, en quelque sorte, sa façon à lui de redescendre sur la Terre, de mettre un terme définitif à l'état lyrique, lucide mais invivable, auquel l'avaient conduit les visions poétiques du cinéaste allemand. Il n'y aurait pas d'anges, surtout pas pour lui, et pour bien

s'en pénétrer, il n'y avait rien de mieux que la télé, et sa prolifération continue, aussi apaisante qu'inconséquente, d'images et de sons.

Pendant plus d'une heure, le jeune homme « zippa » ainsi entre le bon millier de chaînes que recevait l'hôtel, dont le confort, tout à fait ordinaire, n'empêchait pas qu'il soit branché sur le RPT, le Réseau panoptique de télécommunications. Propulsé par le tapotement régulier de son index sur la télécommande, Léo vit d'abord successivement, par tranches de quelques secondes à quelques minutes chacune, une émission de variétés, un extrait des derniers vœux du président du Directoire de l'ONU à la population mondiale, un match de polo en Australie, une tornade dans les Caraïbes, quelques publicités, une fellation, un débat sur une éventuelle taxation du marché des changes, un dessin animé, deux reportages, l'un sur les femmes vendues dans le monde, l'autre sur le Mont-de-Piété parisien, des publicités encore, des publicités à nouveau, que suivirent de près un très vieux clip des Beatles et le résumé filmé des cérémonies de la passation de pouvoir à l'Élysée. Puis, comme rien, vraiment rien, au sein de ce chaos visuel et sonore, ne parvenait à retenir son attention et qu'il en avait, de plus, assez du petit grésillement que provoquait chaque changement manuel de canal, Léo plaça la télécommande sur la position « Totalview », qui assurait la présentation automatique de l'ensemble des chaînes, à raison de trente secondes chacune. Le défilé reprit donc, curieux ou admirable par instants, quelconque ou insipide le plus clair du temps, sans autre intérêt, sans autre sens en fait que d'exister, d'être là, prenable, indéfiniment. Surgirent ainsi, avec une régularité d'horloge, trois ou quatre mesures de l'*Ave Maria*

de Schubert, le tirage quotidien du Loto, un bulletin météo européen, de la publicité, un documentaire sur la vie des dinosaures, un carambolage sur une autoroute colombienne, des extraits d'un classique du cinéma dans lequel Léo crut reconnaître *Citizen Kane* d'Orson Welles, de la publicité, un cunnilingus suivi d'une nouvelle fellation, une série policière américano-japonaise, le portrait de l'un des derniers pêcheurs bretons, le début d'un opéra de Verdi, un entretien avec un ancien communiste devenu milliardaire, un exposé de la situation au Zaïre depuis la reprise des combats, à nouveau deux ou trois écrans publicitaires, auxquels succédèrent les résultats du jeu-concours hebdomadaire sur les taux d'audience respectifs des chaînes... dont Léo, enfin gagné par le sommeil, ne comprit d'ailleurs que très imparfaitement la teneur !

À son réveil, le lendemain matin, le jeune homme regarda sa montre et constata avec satisfaction qu'il était neuf heures passées. C'était la première fois depuis son départ du palace qu'il dormait aussi longtemps et retrouvait, au lever, un peu de sérénité. Spontanément, il l'attribua au trop-plein d'émotions de la veille, qui avait servi d'exutoire, et pensa surtout qu'il se devait d'en profiter.

Délaissant la télé qui avait fonctionné toute la nuit et déversait encore, imperturbable, son flux ininterrompu de séquences d'une demi-minute par canal, Léo repoussa la couverture, se leva et fit ce qu'il aurait dû faire la veille au soir, en arrivant à l'hôtel : il se déshabilla. Ensuite, il passa dans la salle de bains où il prit une douche et se rasa de près, tout en songeant à la manière dont il allait occuper cette journée. De retour

dans la chambre, il mit des vêtements propres et rangea ses affaires dans son sac. Puis, il se saisit de la télécommande, dans l'intention d'éteindre la télévision.

Mais, à l'instant même où il allait appuyer sur le bouton, il s'arrêta net. Violette venait d'apparaître à l'écran, au beau milieu d'un flash d'informations, sa photo en médaillon, placée comme d'habitude en haut et à droite de l'image ! Malgré sa stupéfaction, Léo ne perdit pas son sang-froid et augmenta immédiatement le son afin d'entendre ce que disait le journaliste : « Des nouvelles viennent de nous parvenir à propos de l'enquête, récemment ordonnée par l'Élysée, sur le vol d'un document top secret intervenu il y a une dizaine de jours place de l'Étoile. Rapidement menée par les services de l'OPCM, l'Organisation de la planification civile et militaire, cette enquête a d'ores et déjà permis la capture d'une jeune femme, prénommée Violette et jusqu'à présent inconnue des services de police et de renseignement. Interrogée hier dans les locaux de l'OPCM, elle aurait nié toute participation directe au vol mais aurait reconnu son implication dans un réseau terroriste étranger, confirmant ainsi l'hypothèse émise dès les premiers jours par les autorités. Sans transition maintenant, une page de publicité, avant de vous faire part des résultats sportifs... »

Encore sous le choc, Léo ferma d'un geste mécanique la télévision et demeura quelques instants silencieux et immobile, assis sur le rebord du lit. Puis, attrapant d'une main son sac et, de l'autre, ses papiers qui traînaient sur la table de nuit, il sortit précipitamment de la chambre et dévala les escaliers jusqu'au hall d'entrée. Là, il s'approcha de la réception, demanda qu'on lui prépare au plus vite sa note et, celle-ci réglée, quitta aussitôt l'hôtel.

Une fois dans la rue, Léo respira à deux ou trois reprises à pleins poumons et, reprenant sa marche, serra les poings. Le soulagement de savoir Violette vivante et la colère contre la désinformation à laquelle il venait d'assister se bouscuaient dans son esprit, provoquant un tremblement intérieur au moins aussi intense que celui qu'il avait éprouvé la veille, à la sortie du cinéma. Mais cette fois-ci, il ne pleurerait pas, c'était juré !

Laissant l'Opéra-Garnier sur la droite, Léo emprunta la rue Auber et, parvenu au coin du boulevard Hausmann et de la rue du Havre, s'arrêta pour contempler une dernière fois la ville. Il songea qu'il n'avait pas erré en vain durant toute cette semaine : de Paris, il avait fait son deuil, définitivement, et plus rien donc ne le retenait. Le temps des illusions, des hésitations était révolu. Il devait agir car il n'y avait, au fond, rien de surprenant qu'en ce monde d'où les anges avaient disparu, un pouvoir policier et médiatique, anonyme, lui ait volé celle qu'il aimait.

La nuit s'effaçait, cédant la place à un soleil prometteur. À l'entrée de la gare de Lyon, le thermomètre lumineux affichait déjà 21° et l'air, contrairement à la semaine précédente, charriait de nouveau la moiteur étouffante de l'été.

D'un pas résolu, Léo pénétra dans la salle des TGSV, les trains à grande et super vitesse. Il la parcourut sur presque toute sa longueur avant d'obliquer vers la droite, en direction de la galerie où se trouvaient les consignes. Arrivé devant le casier qui portait le numéro 155, il s'arrêta, l'ouvrit et en retira le carton qui contenait l'argent que lui avait transmis l'organisation d'Annie.

Après l'avoir discrètement glissé dans son sac, il rebroussa chemin et chercha, sans tout de suite les trouver, les toilettes. Lorsqu'il les eut dénichées, il s'enferma dans l'une des cabines et sortit du carton 5000 écoros. Avec soin, il plia dans le sens de la longueur le maximum de billets que pouvait contenir sa ceinture-portefeuille et mit le reste de l'argent dans la poche inté-

rieure, à fermeture Éclair, de son blouson. Puis il referma le carton, retourna dans la galerie et l'entreposa dans un nouveau casier.

En reprenant la clef, deux idées lui vinrent, qu'il jugea d'abord tout à fait saugrenues et, immédiatement après, plutôt de bon augure sur son état moral. La première était que, tout compte fait, il s'était montré relativement économe puisqu'il restait maintenant dans le carton 41 000 écoros. Durant tous ces jours passés dehors, il n'avait donc dépensé que 4000 écoros, ce qui, au tarif actuel de l'hôtellerie parisienne, n'avait en définitive rien d'exorbitant. La seconde idée qui lui traversa l'esprit lui parut encore plus incongrue : il se demanda en effet ce qu'allait bien pouvoir devenir tout cet argent, après, et s'il lui ne serait pas possible de le conserver...

Au cours de la matinée, Léo poursuivit les préparatifs du plan qu'il avait finalement échafaudé assez vite, à partir du moment où il avait acquis la certitude que Violette était encore vivante. Dans un magasin de cycles et cyclomoteurs, situé à deux pas de la gare, il acheta d'abord un casque et un scooter, qu'il prit soin de choisir plus rapide et robuste que l'ancien. Moyennant quelques billets supplémentaires au vendeur, il n'eut aucun mal à le faire enregistrer sous un faux nom et à obtenir sur-le-champ des papiers tout ce qu'il y a de plus « en règle ». Puis, au volant de son nouvel engin, il traversa la Seine par le pont d'Austerlitz et rejoignit bientôt le quartier du Montparnasse où il se souvenait qu'avait ouvert, il y a peu, un vaste libre-service informatique, fonctionnant vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Contre une somme modique, il y fit trois copies de la disquette d'Annie. Pensant qu'il valait

mieux ne pas tout regrouper, l'argent et les informations, il les déposa dans une consigne de la gare Montparnasse et conserva sur lui la disquette d'origine. De là il descendit directement par les escaliers roulants jusqu'au centre commercial où, après avoir tourné une bonne dizaine de minutes, il tomba enfin sur ce qu'il cherchait : une succursale de Jardinopratric, la chaîne de magasins spécialisée dans les articles de jardinage. Il y acheta les quelques objets et vêtements que son plan exigeait et, revenu à la surface, les rangea dans les deux mini-coffres de son scooter.

Vers une heure de l'après-midi, Léo se trouva ainsi fin prêt et put souffler un moment dans une brasserie qui donnait sur le parvis de la gare. Il n'avait pas vraiment faim mais se força tout de même à manger un morceau, autant pour se récompenser des efforts déjà accomplis qu'en prévision de ceux à venir.

En sortant de la brasserie, Léo reprit son scooter qu'il avait laissé au début de l'avenue Edgar-Quinet et s'arrêta trois cents mètres plus loin, sur le terre-plein central, en face de l'entrée du cimetière du Montparnasse. Il ôta son casque et, à califourchon sur le deux-roues, contempla les lieux. L'endroit était exactement comme il l'avait prévu. Ombragé, peu passant et doté de deux cabines téléphoniques, côte à côte, d'où il allait pouvoir, sans être dérangé ni transpirer à grosses gouttes, contacter celui par qui le cauchemar avait commencé.

– Allô, est-ce que vous pourriez me passer Michel Antelme, s'il vous plaît ?

– Qui le demande ? interrogea celle qui devait être la remplaçante d'Annie.

– C'est personnel, répondit fermement Léo.

– Ne quittez pas, je vous prie...

Le jeune homme dut attendre une demi-minute environ avant d'entendre la voix du directeur de Rapido.

– Allô...

– Bonjour, monsieur Antelme. C'est Léo à l'appareil.

– Qui ?

– Léo. Vous m'avez très bien entendu. Ne faites pas comme si vous ne compreniez pas. Je veux parler à monsieur Richard. J'ai un marché à lui proposer.

À nouveau, une ou deux minutes s'écoulèrent pendant lesquelles Léo songea que le téléphone de Rapido devait être sur écoute et qu'il ferait donc bien de raccrocher s'il ne voulait pas voir débouler d'ici peu une escouade de l'OPCM. Mais, au moment même où il allait reposer le combiné, il entendit un dé clic dans l'appareil : monsieur Richard venait de prendre la ligne.

– Tiens, un revenant ! dit-il. Tu fais bien d'appeler, mon garçon. Tu sais que...

– Ce que je sais, coupa Léo que le ton ironique et paternaliste de son interlocuteur avait déjà eu le don d'agacer, c'est que vous êtes un beau salaud et que tout ce merdier, c'est de votre faute ! Alors maintenant, il va falloir nous en tirer...

– Et tu proposes quoi ? s'enquit simplement monsieur Richard, que l'agressivité de Léo avait un peu décontenancé.

– C'est facile. Vous et vos copains de l'OPCM, vous voulez la disquette que m'a donnée Annie. Et moi, ce que je veux, c'est Violette. Et la paix. Il n'y a donc qu'à échanger. Vous gardez vos précieuses informations dont

je n'ai rien à fiche, et moi, je récupère Violette, avec l'assurance que vous nous laisserez tranquilles.

– C'est pas mal, pas mal du tout, mon garçon, ce que tu proposes... reprit avec la même insupportable condescendance monsieur Richard. Mais c'est vite dit. Qu'est-ce qui me prouve que tu n'as pas déjà lu la disquette et que tu ne vas pas t'en resservir ?

– Rien évidemment, répondit avec calme Léo qui, prévoyant l'objection, avait choisi de laisser planer le doute. Mais vous savez bien que des systèmes de cryptage comme ceux-là, on ne les perce pas en claquant des doigts et qu'il faut, de plus, un équipement informatique sophistiqué que je n'ai pas. Et de toute façon, moi, vos histoires d'armes, de réseaux terroristes, ça ne m'intéresse pas ! Ni moi, ni Violette. Les médias peuvent dire ce qu'ils veulent, la vérité c'est que nous n'avons rien à voir dans tout ça et que nous voulons donc rester en dehors...

À l'autre bout du fil, monsieur Richard laissa passer un silence durant lequel il se demanda s'il devait croire ou non Léo.

– Écoute, mon garçon, conclua-t-il, je veux bien, moi, te donner une chance, mais il faut que tu comprennes que, maintenant, je n'ai plus grand pouvoir dans cette affaire : elle m'a échappé. C'est en haut, beaucoup plus haut que ça se passe. Et d'ailleurs, à ta place, je me rendrais dare-dare avant que... Mais bon... je vais les informer de ta proposition. Rappelle-moi dans deux jours, je te dirai ce qu'ils ont décidé.

La clef tourna dans la serrure et, pour la énième fois, l'appel retentit :

– Madame, préparez-vous, on recommence dans un quart d'heure !

Surprise dans son sommeil, Violette se leva d'un bond et, encore vacillante, s'approcha du lavabo. Elle ouvrit le robinet et, se penchant en avant, s'aspergea consciencieusement le visage jusqu'à ce que l'eau la réveille tout à fait.

Elle releva alors la tête et se regarda dans le miroir placé juste au-dessus de la cuvette : elle se trouva fatiguée, les traits tirés et le teint plus que pâlot. Tout en se refaisant, de la main, un semblant de coiffure, elle se demanda combien de fois elle avait déjà entendu cet appel, cette même phrase, lancée à travers la porte entrebâillée par cette voix d'homme rauque et forte qui ne manquait jamais de la saisir. À raison de deux interrogatoires par jour, l'un tôt le matin, l'autre en fin d'après-midi, elle calcula que cela devait être la dix-huitième fois car, si elle avait bien compté, elle

croupissait dans cette cellule depuis neuf jours exactement.

Agacée par une mèche rebelle, Violette repassa la main dans ses cheveux et s'aperçut que celle-ci tremblait légèrement. D'instinct, elle en sut la raison : elle venait de penser au prochain interrogatoire, le dix-neuvième, et la peur la reprenait.

Jusque-là, Violette avait fait partie de ces rares et heureuses personnes qui peuvent se vanter de n'avoir pas rencontré la peur ou, tout au moins, croient fermement et sincèrement ne l'avoir jamais éprouvée. Bien sûr, il lui était arrivé une fois ou deux dans sa vie, comme à tout le monde, de connaître ce vacillement subit de la conscience que provoque l'effroi, voire la panique, devant une situation inattendue, de violence par exemple. Mais le sentiment en était resté momentané ou superficiel et n'avait surtout pas entamé ce caractère assuré et volontaire qu'enfant de l'Assistance publique, elle avait dû se forger et qu'on lui avait toujours envié, Léo, ses amis ou les autres hommes qu'elle avait côtoyés. Et avec les années, cette image rassurante d'elle-même que lui renvoyait les autres, cette identité solide qu'on lui prêtait, l'avaient peu à peu renforcée dans ses certitudes : elle avait survécu à l'Assistance et ne serait donc jamais du genre à prendre peur, à craquer. Or, depuis sa capture et son incarcération, c'était cette image, cette identité précisément qui, Violette le sentait bien, étaient en train, interrogatoire après interrogatoire, de se fissurer. Des questions qu'elle ne s'était jamais posées auparavant et qui n'avaient que de lointains rapports avec le contenu des interrogatoires lui traversaient désormais régulièrement l'esprit. Pourquoi avait-elle choisi la criminologie ? Pourquoi donc, deve-

nue adulte, n'avait-elle pas cherché à retrouver ses parents ? N'avait-elle pas toujours menti, joué aux autres autant qu'à elle-même la comédie de la jeune fille énergique et intrépide, puis celle, plus tard, de la femme forte, sans faille ? C'était comme si, insidieusement, par le seul biais de ces confrontations verbales répétées avec les hommes de l'OPCM, une brèche s'était ouverte dans le bel ordonnancement de sa personnalité, lui laissant entrevoir pour la première fois l'arrière insondable de la façade, le revers si craintif de la carapace.

Violette voulut se ressaisir et franchit les quelques mètres qui la séparaient de la fenêtre. Cherchant à tromper sa myopie, elle cligna des yeux – ce qui aux dires de Léo lui donnait un charme fou – et vit à l'horloge de la cour qu'il lui restait un peu moins de cinq minutes avant que la porte ne se rouvre et que reprenne l'angoissant rituel. Comme à chaque fois, l'homme lui demanderait de se tourner et de poser les mains sur le montant du lit afin qu'il puisse, sans être vu, lui passer les menottes et lui bander les yeux. Ensuite, il l'empoignerait par le bras et la conduirait, sans prononcer un seul mot, jusqu'à la salle d'interrogatoire. Là, on l'assaillirait de questions, toujours les mêmes, auxquelles elle répondrait en s'arc-boutant à la version du début, la seule d'ailleurs qu'elle puisse tenir. Elle n'avait jamais rencontré Annie avant de se rendre au café de la rue Saint-Maur, elle n'était pas membre de ce réseau anti-gouvernemental dont elle ignorait, il y a quelques jours encore, jusqu'à l'existence et n'avait pas non plus la moindre idée où pouvait bien se trouver en ce moment Léo. Quant à la disquette, il l'avait prise, c'était tout ce qu'elle savait.

Appuyée au rebord de la fenêtre, Violette sentit soudain que la peur l'envahissait à nouveau. « Combien de temps allait encore durer cette mascarade ? En quoi donc pouvait-elle bien leur être utile puisqu'elle n'était au courant de rien, d'absolument rien ? N'allaient-ils pas finir par se lasser et décider de recourir à d'autres méthodes, plus expéditives ? », se demanda la jeune femme, réprimant avec difficulté le tremblement intérieur que provoquaient ces interrogations menaçantes et sans réponse.

Il y eut un deuxième cliquetis dans la serrure et, devançant les ordres de son geôlier, Violette pivota sur elle-même et agrippa des deux mains le barreau supérieur du lit. L'homme opéra comme à l'accoutumée et, en moins d'une minute, elle se retrouva menottée et aveugle, traînée d'un bras ferme dans une enfilade inexorable de couloirs et d'escaliers dont elle s'était entraînée, sans savoir à quoi cela pourrait bien lui servir, à mesurer la longueur : trois cents pas environ séparaient la cellule du lieu de l'interrogatoire.

Or, à l'instant même où elle arrivait au bout de son décompte et s'apprêtait à réentendre le grincement coutumier de la porte de la salle, Violette eut la surprise de constater que, loin de ralentir l'allure, son gardien pressait le pas, l'obligeant presque à courir à sa suite.

Parvenu au pied d'un escalier, l'homme s'arrêta et libéra Violette de ses menottes et de son bandeau.

– Dépêchez-vous ! lui dit-il. Je vais vous sortir d'ici. Mais d'abord, prenez ce revolver et cachez-le sur vous. Vous en aurez certainement besoin, au-dehors...

Violette s'exécuta et regarda, stupéfaite, celui qu'elle avait pris depuis neuf jours pour son garde-chiourme, son ennemi et dont elle apercevait pour la première fois

le visage. Encore méfiante, elle ouvrit la bouche pour réclamer des explications.

– Ne me posez pas de questions ! Sachez simplement que l'organisation vous doit bien ça...

Il ouvrit une dernière porte qui donnait accès sur une ruelle et, poussant Violette vers l'extérieur, lui souhaita bonne chance.

Au-dehors, la jeune femme continua de courir un long moment et reconnut bientôt qu'elle avait débouché dans l'îlot Chalon, tout près de la gare de Lyon. Bien qu'elle ne pût savoir que Léo, quelques heures plus tôt, s'était trouvé là, presque dans ses propres pas, sa première pensée, dès qu'elle se sentit hors de danger, fut pour lui.

Monsieur Richard décrocha le téléphone et, reconnaissant la voix de Léo, lui dit :

– Ils sont O.K. Ils veulent seulement savoir où aura lieu l'échange et quand, et comment, il s'effectuera.

– Au Jardin d'Acclimatation, par le petit train qui va du Jardin à la Porte Maillot...

Le patron officieux de Rapido partit d'un grand éclat de rire qu'interrompit brutalement Léo.

– Ça sera comme ça et pas autrement ! affirma-t-il péremptoire, visiblement de plus en plus à l'aise dans son nouveau rôle. Je veux que l'échange ait lieu en fin d'après-midi, juste avant la fermeture, au moment où tous les enfants quittent le Jardin. Dites-leur qu'ils n'ont qu'à faire monter Violette, seule, sans surveillance, dans le train. Dès que j'aurai l'assurance qu'elle est hors d'atteinte et qu'ils ne cherchent pas à la suivre, je renverrai la disquette par le même chemin. Ils la trouveront sous une banquette.

– Eh bien, t'en as de l'imagination, mon garçon ! répondit monsieur Richard qui, mal remis de sa sur-

prise, voulait par son ton condescendant déstabiliser Léo. Je suppose que tu sais où tu vas...

– Parfaitement. Je connais l'endroit et je sais bien qu'ailleurs, je ne ferai pas le poids. Précisez-leur bien que c'est à prendre ou à laisser. Je ne marche pas si c'est eux qui décident des conditions de l'échange. Ce sera tant pis pour tout le monde...

– Bon, je vais leur en parler. Franchement, je ne sais pas si ça passera, vu le mal qu'ils ont déjà eu à accepter ta proposition. Mais bon, rappelle-moi demain, je te donnerai leur...

– Non, pas question ! interrompit à nouveau Léo. Je veux que l'échange se fasse aujourd'hui même, mercredi. Je vous retéléphonerai dans une heure. S'ils veulent leur disquette, ils auront bien assez de temps pour se préparer.

Et afin de prévenir toute réponse, le jeune homme raccrocha aussitôt et sortit de la cabine téléphonique. Il s'épongea le front : il avait eu chaud mais n'avait pas commis la moindre erreur. Au contraire, il avait dirigé la conversation d'un bout à l'autre, quasiment de main de maître, sans donner à monsieur Richard le temps de respirer.

Léo gara son scooter, l'avant vers la chaussée, entre deux camions qui stationnaient boulevard Maillot, à Neuilly. Son regard se porta, à travers les arbres du bois de Boulogne, relativement clairsemés à cet endroit, vers la ligne du petit train. De là où il se trouvait, à mi-chemin entre la Porte et l'entrée du Jardin, elle était distante d'une centaine de mètres à peine. Il ne pouvait donc être mieux placé.

Les parcs, les jardins, les squares sont à Paris,

comme dans n'importe quelle ville au monde, un morceau d'éternel, planté là, dans l'univers urbain en perpétuel changement. Tout, autour d'eux, peut être modifié, remodelé, bouleversé, ils paraissent immuables et, génération après génération, accueillent dans une sorte de temps suspendu les mêmes parents inquiets et nostalgiques, les mêmes flopées d'enfants sautillants ou pleurnichards. Ils figurent un monde à part, intouchable, presque sacré de se reproduire ainsi à l'identique.

L'esprit absorbé par l'exécution de son plan, Léo n'eut pas le loisir de goûter à cette permanence et se dit seulement, en pénétrant dans le Jardin, qu'il ne s'était pas trompé de jour. Il n'était pas encore deux heures de l'après-midi et, déjà, on progressait avec peine sur l'allée principale, encombrée de familles au complet, de poussettes, de tricycles, de vendeurs de ballons et de friandises. « D'ici quelques heures, tout ce beau monde devra rentrer chez soi et le train sera plein à craquer... », songea avec satisfaction Léo.

Porté par le flot des visiteurs, le jeune homme s'arrêta au premier stand, celui des glaces déformantes, où s'attroupaient enfants et parents, les uns hilares les autres plus effrayés que ravis. Se mêlant à un groupe en station devant un miroir qui allongeait démesurément les silhouettes, il jeta un coup d'œil sur son déguisement. Vêtu d'une belle combinaison vert bouteille, tenant dans la main droite un arrosoir d'où dépassaient quelques outils, il ressemblait à s'y méprendre à l'un des jardiniers du parc ! Très, très, très grand et aminci mais néanmoins plus vrai que nature ! Quant à sa fausse barbe, poivre et sel, elle semblait elle aussi du meilleur effet et le vieillissait autant qu'il était possible.

Rassuré sur son accoutrement et conscient du risque qu'il y avait à s'attarder, Léo rejoignit l'allée centrale et reprit tranquillement sa marche, s'autorisant de courtes haltes, ici et là, afin d'arroser un parterre de fleurs, tailler un bosquet, soigner un arbuste mal en point. Dans l'heure qui suivit, il fit ainsi un premier tour complet du Jardin au cours duquel il ne repéra aucune présence suspecte. Apparemment, l'OPCM n'avait pas eu le temps de lui tendre un piège à l'intérieur du parc ou bien alors en avait abandonné l'idée, vu l'affluence du mercredi.

Durant le reste de l'après-midi, Léo continua d'arpenter le jardin et de profiter de ses travaux plus ou moins prolongés d'horticulture pour suivre les allées et venues, repérer les mouvements de foule insolites et surveiller surtout les entrées d'où pouvait à tout moment surgir le danger. Mais rien d'anormal ne se produisit et le jeune homme put même, maintes fois, vérifier la qualité de sa tenue et de son maquillage. Pendant tout le temps que dura son manège, il dut en effet indiquer leur chemin à une bonne douzaine de familles, en quête les unes du Dragon ou des auto-tamponneuses, les autres de la Rivière enchantée ou de la ferme-modèle ! Et c'est ainsi que, poussant plus avant la conversation avec l'une d'entre elles, il l'accompagna jusqu'au théâtre de marionnettes où se jouait Guignol et, là, goûta au plaisir nostalgique de réentendre la petite chanson qu'il avait lui-même, quand il était enfant, si souvent fredonnée :

« Guignol est terminé
Mes chers petits enfants
Vous nous applaudirez

Si vous êtes contents
Revenez donc nous voir
Avec vos petits amis
Car pour vous amuser
Nous sommes toujours ici
Bravo Guignol ! »

Une demi-heure avant la fermeture, Léo se rapprocha de la sortie des Sablons et fit mine de s'occuper de la grande horloge fleurie, d'où il pouvait sans difficulté apercevoir la gare du petit train. Une file, longue et tapageuse, s'était déjà formée et prenait son mal en patience sous un soleil de fin d'après-midi, particulièrement chaud ce jour-là.

Alors qu'il commençait à se demander si monsieur Richard ne lui avait pas menti sur les intentions de l'OPCM, Léo vit arriver au loin, perdues au milieu de la foule qui se pressait sur l'allée centrale, trois silhouettes, une femme qu'escortaient deux hommes grands et costauds, dont le groupe détonnait singulièrement de la cohue des familles. Prudemment, en levant à intervalles réguliers la tête de ses fleurs, Léo les regarda venir vers lui. Ils passèrent devant l'horloge et allèrent, comme les autres visiteurs, se placer dans la queue. Bien que la femme portât un chapeau à larges rebords et une robe qu'il n'avait jamais vue, Léo n'hésita pas une seconde. C'était Violette ! Il sentit un frisson le parcourir. Violette n'était pas encore dans ses bras mais tout se passait bien comme il l'avait prévu : ces bandits de l'OPCM n'avaient pas imaginé qu'il ait pu avoir le culot de s'enfermer à l'intérieur du Jardin ! Ils jouaient donc le jeu de l'échange et avaient dû concentrer leurs troupes à l'arrivée du train, près de la Porte Maillot.

Se frayant un passage à travers la foule, Léo prit à contre-sens l'allée et, dès qu'il eut la certitude d'être sorti du champ de vision des agents de l'OPCM, se précipita vers une guérite, qu'il avait repérée non loin du Théâtre du Jardin. En un clin d'œil, il y abandonna ses vêtements, son attirail de jardinier et, après s'être assuré que sa fausse barbe était toujours bien en place, il rejoignit du plus vite qu'il le pouvait la file d'attente, qui grillait maintenant littéralement sous le soleil. Tout en reprenant son souffle, il vérifia qu'il se trouvait à bonne distance, ni trop loin ni trop près : cinq ou six personnes le séparaient de Violette et des deux mastodontes qui avaient l'air de mal supporter la chaleur et le brouhaha enfantin qui les entourait.

Quand le petit train revint, à vide, de la Porte Maillot, Léo profita de la bousculade pour gagner quelques mètres et s'installer dans le même wagon que Violette. Assis dans son dos, à deux banquettes de distance, il jeta un œil sur les hommes de l'OPCM dont les agissements confirmaient maintenant la tactique. Ils avaient abandonné Violette et s'étaient placés, l'un dans le wagon suivant, l'autre dans celui de devant, comme s'ils ne la connaissaient pas. Tout en continuant discrètement de les surveiller, Léo regarda la nuque de son épouse et, aussi curieux que cela soit en ces circonstances, eut envie d'elle, diablement.

Le petit train s'ébroua et, plein à ras bord, passa la grille d'entrée du Jardin avant de s'engager dans le bois. Autant les enfants avaient été bruyants et dissipés dans la queue, autant ils devinrent alors brusquement silencieux, gagnés par la fraîcheur et assagis par le balancement régulier du train. Tendus à l'extrême, Léo sentait, lui, approcher le moment où il allait devoir passer à

l'action. Dans une minute tout au plus, il se lèverait, attraperait Violette par le bras et, ensemble, il leur faudrait alors bondir à l'extérieur du wagon. Ensuite, il ne leur resterait plus qu'à courir à travers bois jusqu'au scooter. C'était risqué mais Léo comptait sur l'effet de surprise et la promptitude à réagir de Violette. « Ça doit marcher, il faut que ça marche », se répéta-t-il intérieurement afin de s'encourager.

Grinçant sous la charge, le petit train aborda une courbe et arriva à l'endroit qu'attendait Léo. Il était à deux doigts de se lever quand, juste devant lui, sur la banquette située entre celle de Violette et la sienne, un enfant, un garçonnet qui ne devait pas avoir plus de trois ans, tapota sur l'épaule de la jeune femme et, tendant le bras vers son chapeau, voulut le lui chiper. Instinctivement, elle se retourna, donnant à Léo l'occasion de voir pour la première fois son visage. Il en resta bouche bée : ce n'était pas Violette ! Elle lui ressemblait étrangement, incroyablement, ce qui expliquait qu'il ait pu ainsi se méprendre, mais ce n'était pas elle, ce n'était pas sa Violette !

Sous le choc, Léo faillit commettre l'imprudence de bondir quand même hors du train. Mais il parvint heureusement à se retenir et descendit donc quelques instants plus tard, comme tout le monde, à la Porte Maillot où il ne fut pas reconnu.

L'immense table ovale de la salle de conférences de l'OPCM relevait d'un abrupt mélange de styles : pour une part, elle rappelait le mobilier massif et pataud du réalisme socialiste le plus pur, tel qu'il avait fonctionné dans l'ensemble des pays de l'Est, longtemps, bien longtemps avant la chute du Mur ; pour une autre, elle reflétait cette esthétique, fumée et mensongère, de la transparence qui s'était répandue au cours des deux dernières décennies du XX^e siècle en Occident. Bref, on aurait difficilement pu faire plus laid !

À une extrémité de la table, celle située au fond de la salle qui devait, à vue de nez, mesurer pas moins d'une centaine de mètres carrés, quatre personnes, trois hommes et une femme, s'étaient rassemblés. Ils composaient l'essentiel du staff de direction de l'OPCM et on pressentait à leurs mines renfrognées et au tapotement nerveux de leurs doigts sur le plateau de verre que la conversation n'aurait rien d'agréable. Au centre du groupe, enfoncé dans un large fauteuil, se tenait Albert Palak, le directeur en titre de l'Organisation. À sa

droite, on reconnaissait l'un des deux mastodontes qui avait participé à l'opération ratée du Jardin, tandis qu'à sa gauche se trouvait le responsable du Service Action qui n'était autre que le représentant de l'OPCM à la première réunion à Enghien-les-Bains. Juste à ses côtés, était assise la femme, qui répondait au nom de France Hamel. Quoique beaucoup plus jeune que les autres, elle avait, grâce à un professionnalisme allié à un tempérament naturellement ambitieux, gravi très vite les échelons de l'Organisation pour en devenir récemment la numéro 2. Directrice adjointe de l'OPCM, elle était donc la plus proche collaboratrice d'Albert Palak en même temps que sa concurrente la plus directe...

– Je sais, je sais, ce petit con n'est pas venu ! lâcha le mastodonte en guise d'introduction et en s'affaissant un peu plus dans son fauteuil.

– C'est fâcheux, très fâcheux... bougonna le responsable du Service Action. Monsieur Richard m'avait pourtant assuré qu'il marcherait du moment qu'on lui laissait choisir le lieu. Vous êtes sûr de ne pas l'avoir raté ?

– Absolument certain, chef ! Il n'est pas venu. On s'est payé la marmaille, les mamans et les papas hystériques, le soleil de plomb, le petit train une demi-douzaine de fois... Rien, je vous jure, ne nous a été épargné ! Mais lui, aucune trace, il n'a pas montré le plus petit bout de son nez !

– C'est la faute à votre plan, grogna Albert Palak en se tournant vers son subordonné du Service Action. Je vous avais prévenu, cette histoire d'appât, c'était beaucoup trop compliqué. Il y avait une chance sur mille qu'il tombe dans le panneau. Il aurait mieux valu recourir à nos bonnes vieilles méthodes...

– Nous n’avons pas eu le temps, monsieur. Vous le savez bien, il ne nous a laissé que quelques heures pour nous retourner. Et en plus, intervenir en force dans un endroit pareil, ça n’aurait été ni simple ni, dans la conjoncture présente, du meilleur effet. Je vous assure, monsieur Palak, que le dispositif choisi était remarquablement adapté à la situation, au contexte, aux contraintes particulières du lieu d’intervention, et je veux bien croire, vraiment, que ce pseudo-coursier nous ait posé un lapin. Car s’il avait été là, il se serait accroché à elle comme un poisson à l’hameçon et on l’aurait pincé, vu le nombre d’agents que nous avons à la sortie, Porte Maillot.

À cet instant, on frappa à la porte. C’était justement le sosie de Violette que le responsable du Service Action avait fait venir exprès, afin de convaincre son supérieur de la qualité de « l’hameçon ». Il salua la jeune femme et la pria de s’asseoir.

– Vous voyez bien, entonna sans attendre le mastodonte, même lorsqu’on connaît la vérité, la ressemblance reste frappante...

– Je dois avouer que...

– Et pourtant, et pourtant, monsieur Palak... Voudriez-vous ôter votre masque, mademoiselle, s’il vous plaît ?

Elle obéit et, retirant avec lenteur son faux épiderme, le plaça devant elle, soigneusement étalé sur la table. Tous les regards se portèrent vers le masque, qui semblait encore si vivant, puis se croisèrent dans un silence entendu : même ainsi, on ne pouvait s’empêcher de regretter le beau visage de Violette... La jeune femme, effectivement fort disgracieuse, dut le sentir et préféra réalimenter la conversation.

– Monsieur Palak, si vous me le permettez, je voudrais confirmer les propos qu’a dû vous tenir mon collègue. Bien que placée, si j’ose dire, aux premières loges, je n’ai rien remarqué. Pas le moindre comportement étrange. Il n’était pas là, c’est certain.

– Bon, mettons... concéda le directeur de l’OPCM. Mais alors il faut en tirer les conséquences car je ne vous cache pas que nous sommes dans de sales, de très sales draps. En haut, ils veulent des résultats, vu l’importance de ces... de leurs maudits documents. Et nous qu’avons-nous à leur présenter sinon un bilan désastreux ? D’un côté, une gamine qui ne savait rien, qu’on a utilisée comme on pouvait pour donner du grain à moudre aux médias et qui nous a finalement filé entre les pattes à cause d’un traître, ici même, dans nos propres rangs, que nous avons heureusement coincé et mis hors d’état de nuire. Et, de l’autre, son jules, un gamin encore, qui nous a baladé dans un endroit loufoque pour un pseudo-échange qui n’a pas eu lieu. Je n’ai pas besoin de vous faire un dessin sur leur réaction lorsqu’ils vont apprendre ça. En définitive, il se pourrait bien que nous ne nous soyons pas autant trompés que cela en diffusant nos fausses informations à la presse. Je suis de plus en plus persuadé que nous avons affaire à de vrais professionnels de l’action antigouvernementale, ici comme dans l’ensemble de nos institutions, et il importe donc que nous, nous arrêtions de travailler dans l’artisanat. Je vais leur en parler.

– Monsieur, m’autoriseriez-vous une suggestion ? demanda alors France Hamel qui n’avait pas encore ouvert la bouche.

– Allez-y, nous vous écoutons, France.

– Ne croyez-vous pas qu'il serait utile, avant d'avertir nos supérieurs, d'effectuer une enquête auprès des deux services concernés ?

– Pourquoi ? Vous suspectez quelque chose ? Rien dans leur attitude ne permet de...

– Certes, certes, monsieur. Mais si, comme vous le dites, nous avons pris à la légère ce jeune couple et qu'ils font effectivement partie d'un réseau puissant, vous savez aussi, comme moi, que ce genre d'organisation ne peut fonctionner de manière efficace sans complicités. Or quels sont, dans cette affaire, les premiers endroits à infiltrer sinon l'Office central de l'immigration et le Bureau des affaires écologiques, c'est-à-dire les services émetteur et récepteur des documents ?

– Vous oubliez cette fameuse Annie, de chez Rapido, que nous avons réussi à neutraliser. C'est d'elle, apparemment, qu'est venue la fuite, c'est elle qui a prévenu le coursier.

– Peut-être. Mais je vous rappelle quand même qu'elle a été abattue par le Service Action sans que nous ayons pu l'entendre. J'ajouterai que les deux hypothèses ne sont pas forcément contradictoires : le coursier a très bien pu bénéficier de plusieurs sources. Délaisser cette piste me semblerait...

– Soit. Il est inutile de poursuivre, France. Mademoiselle Hamel, vous avez mon accord. Et par la même occasion, je vous charge officiellement, en tant que directrice adjointe de l'OPCM, de cette enquête. Occupez-vous-en dès demain et rendez-moi compte au plus vite des résultats.

– Monsieur, me permettrai-je d'aborder encore un autre point ?

– Naturellement, naturellement... grommela Albert

Palak que la politesse feinte et les circonlocutions hasardeuses de son adjointe avaient le don d'énerver.

– Il s'agit du document. Pour l'instant, nous n'avons jamais eu en main le fameux rapport qui a l'air d'affoler nos dirigeants mais seulement le texte émis par les services à la suite du vol et intitulé, je crois, « Note sur les difficultés rencontrées par l'OCI et le BAE ». Or, d'après ce que vous m'en avez dit, cette note ne comporte que quelques rares et vagues indications sur le contenu du document volé. Ne croyez-vous pas qu'il serait temps d'en demander un exemplaire ? Je ne vous apprendrai rien en vous disant que nous n'avons pas pu, faute de ce document, respecter la règle d'or du plus simple des policiers : suivre le mobile ! Il me semble qu'on ne peut à la fois exiger de nous une efficacité maximale et ne pas nous en donner les moyens...

La démonstration était imparable et, malgré l'allusion perfide au fait que France Hamel n'avait pu lire elle-même la note, Albert Palak ne put que se ranger à l'avis de son adjointe.

– D'accord. Vous avez également mon accord sur ce point, mademoiselle Hamel. Et je vais dès aujourd'hui téléphoner à l'Élysée car il nous faut leur feu vert pour obtenir le document.

– Feu vert ? Feu vert ? Mais ça ne serait pas écologique ça ? lança à la cantonade le mastodonte, convaincu qu'il faisait un bon mot...

C'était un pari un peu fou que seul l'amour pouvait avoir inspiré.

Violette poussa la porte du café et vit que la table à laquelle elle avait pensé s'asseoir était libre. Elle sourit : c'était de bon augure. Délaissant la chaise, elle repoussa légèrement la table voisine et, se faufilant, s'installa sur la banquette de moleskine rouge. Elle y déposa son sac à dos, en nubuck noir, qui bien que de petite taille contenait toutes ses affaires, ainsi que le revolver que lui avait fourni son mystérieux libérateur, infiltré à l'OPCM. Comme il faisait déjà chaud, elle ôta sa veste de lin et la mit sur le sac, repliée en deux. Puis, de la main, elle palpa le tout, comme pour s'assurer que rien ne manquait et qu'elle pourrait rapidement s'en saisir, si besoin était.

La jeune femme regarda autour d'elle. L'endroit n'avait pas vraiment changé. Quoique fraîchement repeinte, la salle, vaste mais biscornue, rappelait un peu celle des Deux Magots, à Saint-Germain-des-Prés, et conservait ce charme désuet qui lui avait tellement plu

la première fois. Quant à l'horloge, elle se trouvait toujours à la même place, accrochée au mur d'en face. Elle cligna des yeux pour voir quelle heure il était et songea presque instantanément que, de toute façon, cela n'avait aucune importance. Elle était décidée à rester là le temps qu'il faudrait, aujourd'hui jusqu'à la fermeture, et à revenir régulièrement les jours suivants.

Pourtant, deux heures à peine devaient s'être écoulées quand Violette, habituée à relever la tête à chaque mouvement de porte, et à l'abaisser aussitôt, vaguement déçue, s'immobilisa, le visage comme suspendu en l'air, irradié de bonheur. Elle avait gagné son pari : Léo avait eu la même idée qu'elle et venait de faire son entrée dans le bistro !

Trop émue et certaine qu'elle trébucherait, elle se retint de courir vers lui et le laissa donc traverser la salle, s'approcher pas à pas puis s'asseoir lentement, en silence. Un long moment, ils demeurèrent ainsi l'un en face de l'autre, muets, et sans même oser se toucher. Ils n'en avaient en fait nul besoin car c'étaient leurs regards qui se croisaient, s'étreignaient, s'enchaînaient, illuminés d'une indicible joie qui, pour n'appartenir qu'à eux seuls, envahissait, inondait la salle tout entière. Puis, le désir leur vint de vérifier qu'ils ne rêvaient pas et que le miracle s'était bel et bien produit : leurs mains se joignirent alors, dans un geste d'abord hésitant, tendre et gauche, qui faillit emporter le verre de Violette. Léo le rattrapa au vol et le posa sur la table d'à côté. Ils se sourirent, pouffant presque de leur maladresse et ce fut au tour des visages de s'unir, des cheveux de s'emmêler, des lèvres de se chercher, avides. Plus personne, dans le café, n'osait les observer tant leur gourmandise, mêlée d'innocence, imposait le respect, la discrétion. Ils ne se

retrouvaient pas, ils vivaient une rédemption que plus rien, paradoxalement, ne menaçait.

– Je savais que tu viendrais. Je le savais, je le savais... répéta dans un souffle Violette, sans cesser d'étreindre Léo.

– Dire que je t'ai crue morte, Violette... ! Oh mon amour, je n'arrive pas à croire que tu sois ici, avec moi ! Que t'ont-ils fait ? Comment as-tu réussi à... ?

Violette posa son doigt sur la bouche de son amant :

– Plus tard, plus tard, mon Léo, je t'expliquerai, je te le promets. Tu sauras tout. Mais pour l'instant, je...

Elle s'interrompt, et pour masquer son trouble, embrassa à nouveau Léo avec ardeur, couvrant son visage de baisers. Puis elle se rejeta en arrière et s'adossa à la banquette, immobile et pensive. Le souvenir des interrogatoires la dominait encore et elle redoutait qu'à en parler tout de suite, sans précautions, la peur ne la reprenne. Léo saurait, il devait savoir, mais pas maintenant, pas ici...

Elle esquiva donc et, revenant vers la table, passa son bras autour de la nuque de Léo.

– Dis-moi toi, d'abord ! lança-t-elle. Raconte ! Après tout, la première fois que nous sommes venus ici, c'est moi qui ai beaucoup parlé, vu que tu n'en menais pas large. Aujourd'hui, c'est ton tour. Parle, je t'en prie, mon Léo... Comment as-tu pensé à notre café ?

– Je n'en sais rien. C'est hier seulement que ça m'est venu, après... Oh ! si tu savais Violette, il faudrait moi aussi que je te raconte tout ce qui est arrivé depuis la mort d'Annie ! Non, simplement j'ai eu cette idée parce qu'il n'y avait plus rien d'autre et que je ne voulais pas croire que je ne puisse jamais te revoir. C'était inimaginable ! Et je me suis dit que si, par un hasard extraor-

dinaire, tu avais réussi à te sortir de leurs griffes ou qu'ils avaient décidé de te libérer après s'être servi de toi, à la télé, tu penserais forcément à venir ici. C'était notre seule chance...

Léo et Violette ne restèrent pas longtemps dans le café de la rue Monge. Assez vite, ils éprouvèrent l'un et l'autre la sensation que leurs retrouvailles étaient peut-être le signe que le destin était en train de tourner et qu'elles exigeaient donc, pour être vraiment scellées, le mouvement, l'air libre. Il leur fallait, en quelque sorte, honorer le miracle et cela ne pouvait avoir lieu qu'au-dehors, ailleurs, loin...

En sortant, ils reprirent donc le nouveau scooter et s'arrêtèrent chez le premier marchand qu'ils trouvèrent sur leur chemin afin d'acheter un casque à Violette. Ce n'était pas le moment d'attirer bêtement l'attention de la police ! Puis, sans se préoccuper de savoir où ils allaient, ils roulèrent pendant une heure environ, sans échanger la moindre parole. Le fait d'être de nouveau accrochés l'un à l'autre, emportés par cette machine plus nerveuse et rapide que l'ancienne, leur suffisait.

À un feu rouge, Violette se pencha en avant et proposa à Léo de quitter Paris. Ravi, il acquiesça à plusieurs reprises de la tête, c'est-à-dire du casque, et comme la Porte de la Chapelle était toute proche, il la rejoignit et attrapa la bretelle qui descendait vers l'auto-route du Nord. À vive allure, ils passèrent devant l'ancien Stade de France, qui avait servi de cadre au dernier meeting de campagne du président au cours duquel s'étaient rassemblées plus de deux cents mille personnes. Léo eut un haussement d'épaules : l'événement, considéré comme historique et annonciateur de la vic-

toire, n'avait pourtant pas empêché les gouvernements successifs de laisser le stade se délabrer peu à peu, faute du minimum de crédits d'entretien et de rénovation. Maintenant abandonné et voué à n'être plus que friche de béton, ce monument de nationalisme, érigé à la gloire du sport, du fric et de la politique, faisait ainsi piteuse figure, ce qui rappela à Léo les nombreux surnoms dont de mauvais esprits, jouant sur ses initiales, l'affublaient : « Le Sous-Développé du Football », « Le Sans Domicile Fixe », « Le Sans-le-sou de France ».

Au bout d'une quinzaine de minutes, arrivé au premier grand nœud autoroutier, Léo bifurqua vers la gauche, sur la A60 en direction de Beauvais, puis Dieppe ou Amiens. À la vue du panneau-indicateur, Violette comprit quelle était l'intention de Léo : la mer. Et pour lui faire sentir combien elle partageait son choix, elle se serra un peu plus fort contre lui.

À la sortie de Beauvais, Léo quitta la A60 pour la A76 et, après avoir roulé une cinquantaine de kilomètres, emprunta une départementale qui longeait la Béthune jusqu'à la côte. Mal lui en prit : un barrage de police, près du site de déchets radio-actifs de Neufchâtel-en-Bray, bloquait la route et il fallut donc rebrousser chemin et reprendre la A76 plutôt que de risquer un contrôle.

À leur arrivée à Dieppe, Léo et Violette se rendirent directement sur le front de mer mais ne descendirent pas sur la plage. Le voyage leur avait donné soif et, abandonnant le scooter sur l'esplanade, ils s'engouffrèrent dans le centre-ville, vers la Grand-Rue piétonnière. En ce début de saison touristique, elle était noire de monde et se mêler à tous ces gens, inconnus et affairés, les rassura, ajoutant à leur sentiment de liberté. Même

si, presque par habitude maintenant, ils ne purent s'empêcher de se tenir aux aguets et de lancer, de temps à autre, des regards derrière eux.

En fin d'après-midi, ils quittèrent Dieppe et, suivant la côte, remontèrent vers le nord, dans la direction du Tréport, à la recherche d'une plage où il leur serait possible de s'isoler. Après plusieurs échecs, ils en dénichèrent une entre Mers-les-Bains et Ault dont le nom, curieux et poétique, les attira : La Forêt des Quatre-Vents. C'était l'une de ces trouées, comme en compte beaucoup la région, ouvertes entre deux falaises et où viennent s'abriter, quelquefois un petit port de pêche relativement actif, quelquefois un hameau d'une dizaine de maisons tout au plus. Appartenant à la seconde catégorie, La Forêt des Quatre-Vents plut immédiatement à Léo et Violette car il y régnait, même en cette saison, une atmosphère de bout du monde qui convenait à merveille à leur désir d'oubli et de solitude.

Parvenus à la limite de la route asphaltée, ils déposèrent le scooter sur le bas-côté et prirent un sentier qui les conduisit jusqu'au sommet d'un escalier qui descendait, en marches larges et inégales, jusqu'à la plage. Deux personnes en remontaient qui, lorsqu'ils se croisèrent, les avertirent que la marée étant montante et la plage étroite à cet endroit, ils ne devaient pas trop s'attarder. Léo et Violette les remercièrent vivement de leur conseil et les rassurèrent d'un mensonge sans gravité : ils descendaient faire un tour et ne seraient pas longs, c'était juré !

En bas de l'escalier, Léo et Violette durent constater, non sans une certaine déception, qu'ils n'avaient peut-être pas menti autant qu'ils le croyaient. La plage en effet, pour être vide, s'étrécissait rapidement et les deux

amants ne purent ainsi sacrifier à l'image d'Épinal de la promenade en bord de mer que très peu de temps, après quoi il leur fallut se dépêcher de regagner le pied de la falaise, qui demeurait hors de portée des flots.

Et c'est là que, blottis l'un contre l'autre et protégés des embruns par une anfractuosité de la roche, détachés de tout et du reste, ils cédèrent à un autre rite, qui, pas moins stéréotypé que le précédent, leur parut cependant n'être qu'à eux, la suite logique de la rue Monge, la fin attendue, cent fois contenue, de leur escapade, de leur voyage. Ils se mirent ainsi à parler, Violette d'abord, Léo ensuite, puis tous deux en même temps, s'interrompant, se coupant sans cesse et sans autre but que de se délivrer, ensemble. Et ils y parvinrent si complètement que, ce soir-là, dans la chambre d'hôtel, de retour à Dieppe, ils se découvrirent une impudeur amoureuse qu'ils ne se connaissaient pas et que nul, d'ailleurs, ne saurait conter.

Dans la nuit, pourtant, Léo se trouva ramené là où il ne voulait plus être : Paris. Paris en rêve mais Paris quand même...

Il est à l'avant-dernier étage de la Tour Montparnasse, le 56^e, en train de dîner seul au restaurant panoramique. L'oreille attirée par un bruit sourd et régulier venant de la terrasse, juste au-dessus, il avise un escalier en colimaçon qui y monte directement depuis les cuisines. Il le prend et, arrivé sur le toit de la tour, se met à chercher d'où peut bien venir le bruit. Après avoir erré pendant de longues minutes d'un bout à l'autre du toit, il finit par distinguer, dans un coin, la boîte de ses anciens cauchemars. C'est d'elle que provient le martèlement et cela lui glace les sangs. Il s'approche

pourtant et alors qu'il va pour se pencher, la boîte s'ouvre et laisse apparaître, comme à chaque fois, la main aux doigts articulés et nickelés. Léo veut se réveiller mais n'y parvient pas et doit au contraire assister à son déploiement, ce qui ne fait qu'augmenter sa terreur.

Mais, à l'inverse des autres fois, la main devient soudainement amicale et tend à Léo un minuscule écrin dont il se saisit. Il l'entrouvre et sent alors que des ailes lui poussent. Médusé mais fier, il s'envole du toit et plane en silence au-dessus de la capitale. L'air est doux, Paris n'a jamais été aussi belle et lui, Léo, se sent libre, d'une liberté unique et sans entraves. C'est alors qu'il aperçoit, là, tout en bas, sous le porche d'un immeuble, Violette. Elle pleure. D'un battement, il vient se poser auprès d'elle et l'entoure de ses ailes pour la consoler, mêler à ses larmes ses propres sanglots....

La sonnerie retentit à cinq reprises jusqu'à ce qu'on veuille bien décrocher. Surprise, Violette réempoigna alors le combiné qu'elle s'apprêtait justement à reposer.

– Allô, j'écoute...

La jeune femme soupira intérieurement. Jamais elle n'aurait cru que la formule-fétiche de Bernard pourrait un jour lui procurer autant de plaisir. Ni elle, ni Léo ne comptaient plus en effet les coups de téléphone, passés à l'Institut ou à son domicile, qui étaient ces derniers jours restés sans réponse.

Du doigt, elle fit signe à Léo de prendre l'écouteur pour qu'il puisse suivre la conversation et dit :

– Allô, Bernard, c'est V...

– Ah... Martine... c'est vous ! Je suis vraiment content que vous m'appeliez. J'espère que... vous avez pu finir la frappe ?

– Euh... oui... oui... c'est fini... bredouilla Violette qui, dans le doute, jugea simplement préférable d'acquiescer. Il devait y avoir quelqu'un dans son bureau ou sa ligne était probablement sur écoute.

– Très bien, continua Bernard. Il me faudrait ce texte le plus tôt possible mais... vraiment... non... je ne peux malheureusement vous recevoir aujourd'hui ! J'ai un emploi du temps extrêmement chargé et je ne vais rentrer que tard ce soir. Verriez-vous un inconvénient à me le déposer chez moi, dans la journée, dans ma boîte aux lettres ? Comme ça, je pourrai y retravailler dès demain matin.

– Non, bien sûr. Je peux passer vous le déposer, répondit la jeune femme qui avait pris entre-temps un peu d'assurance.

– Bon, très bien. Vous vous souvenez de mon adresse personnelle ?

– Oui, je crois. Vous êtes toujours bien rue Alexandre Parodi, près du quai de...

– ... Valmy. Oui, c'est ça. Parfait. Je compte donc sur vous. Et surtout n'hésitez pas à ouvrir la boîte aux lettres si vous voyez que le texte ne rentre pas. Je ne la ferme jamais à clef. Au revoir, Martine.

Dans l'après-midi, Léo et Violette revinrent sur Paris et, dès leur retour, filèrent rue Alexandre Parodi. Sur l'insistance de Léo, qui ne parvenait toujours pas à se défaire de la mauvaise impression que Bernard lui avait faite lors de leur première rencontre à l'Institut, ils décidèrent de ne pas pénétrer immédiatement à l'intérieur de l'immeuble et firent donc le guet dans la rue durant une petite heure.

Comme ils ne remarquèrent rien de suspect, Léo se résolut finalement à s'aventurer dans le bâtiment et trouva tout de suite dans l'entrée, sur le mur de droite, le panneau des boîtes aux lettres. Il chercha celle de Bernard et, soulevant la façade, y plongea la main pour

en retirer le courrier. Il le tria du plus vite qu'il le pouvait et découvrit effectivement une enveloppe sur laquelle était écrit, à l'encre rouge et en lettres capitales soulignées, MARTINE. La lettre lui parut tout ce qu'il y a de plus banal et, une fraction de seconde, en relisant le prénom, Léo pensa que cette Martine existait bel et bien et que Bernard l'avait réellement confondue avec Violette. Mais il se reprit aussitôt et se dit qu'il commençait vraiment à perdre la boule : au téléphone, Bernard avait demandé à ce que ce soit Martine qui dépose un document dans la boîte et non l'inverse ! L'enveloppe ne pouvait donc être destinée qu'à Violette et Bernard avait bien tenu des propos à double sens.

Fourrant la lettre dans la poche intérieure de son blouson, Léo sortit de l'immeuble et vit que Violette était toujours là, qui l'attendait à l'angle de la rue. De loin, il lui signala la bonne nouvelle d'un hochement de tête répété et la rejoignit. Contenant difficilement leur fébrilité, le jeune couple remonta alors le quai de Valmy vers la place Stalingrad, à la recherche d'un café où ils pourraient tranquillement prendre connaissance du message de Bernard.

Dans l'enveloppe, ils trouvèrent un trousseau de clés et une lettre. Habitée à l'écriture de son patron, Violette reconnut tout de suite qu'elle était de sa main et les deux amants se plongèrent alors, confiants, dans la lecture :

« Ma chère Martine,

Je voudrais d'abord te dire combien je m'en veux de n'avoir pu te donner, à toi et à ton mari, de nouvelles depuis notre dernière rencontre. J'imagine combien, dans les circonstances présentes, me joindre vous aurait été d'un précieux secours.

Si vous ne m'avez pas trouvé, c'est que j'ai dû m'absenter de Paris peu de temps après votre visite et c'est avant-hier seulement que je suis rentré. Je vous en expliquerai les raisons, indépendantes de ma volonté, dès que nous nous verrons.

Sachez seulement que je ne vous ai pas tout à fait oubliés. Connaissant vos difficultés actuelles de logement, je me suis permis, dès mon retour dans la capitale, de vous louer un appartement. Il se trouve 6 rue Daguerre, dans le 14^e arrondissement, au troisième étage de l'immeuble. C'est un meublé, plutôt petit, mais douillet, et dans lequel vous pouvez vous installer dès aujourd'hui, en toute sécurité, avec l'ensemble de vos affaires.

J'essaierai de passer vous voir ce soir, probablement assez tard car mes activités à l'Institut ont repris sur les chapeaux de roues.

Votre ami Bernard. »

Violette replia la lettre et, se tournant vers Léo, l'interrogea du regard. Il sourit, prit le trousseau qui traînait sur la table, le soupesa et dit simplement :

– On y va ?

En remontant sur le scooter, Léo jugea qu'étant à proximité de la Porte de Pantin, il serait plus rapide, pour se rendre dans le quatorzième, de prendre le périphérique. Ce qui s'avéra justifié jusqu'à mi-parcours seulement car, au niveau de la Porte d'Ivry, il y eut une alerte à la pollution. Une alerte ordinaire...

En moins de cinq minutes, suivant en cela la procédure dite de « confinement d'urgence », les BCIF, les Brigades de la circulation en Île-de-France fermèrent

tous les accès au boulevard périphérique et, grâce aux haut-parleurs installés le long des voies, prièrent les automobilistes prisonniers de s'immobiliser et d'éteindre leur moteur afin de réduire les émissions toxiques et faciliter l'intervention des unités spécialisées dans la dépollution des grands axes routiers urbains et péri-urbains.

Dans un gigantesque embouteillage, non plus dominé par le bruit continu, familier des moteurs, mais par les appels réitérés au calme que délivraient les haut-parleurs et le ronflement des immenses ventilateurs qui s'étaient déclenchés dans les tunnels, les équipes de dépollution – « les dépollueurs » en langage courant – firent bientôt leur apparition, empruntant de leurs motocyclettes rapides et maniables les bandes d'arrêt d'urgence placées de part et d'autre des voies. Chacun, conducteur de voiture particulière, camionneur ou motard, se taisait car chacun savait que de la célérité et de l'efficacité de leur action dépendait la vie de tous. Et, en plus, ils étaient impressionnants, presque beaux ou, en tout cas, d'une esthétique qui forçait l'attention tant elle mêlait de registres différents et de sensations contradictoires : la fascination craintive pour la puissance technique et virile, le désir de santé et la compassion pour son prochain, la vitesse, la peur... Habillés de combinaisons fluorescentes bicolores, blanches et vertes, munis d'aspigaz ou de tubes à oxygène qu'ils portaient dans le dos, ils se divisèrent presque instantanément en deux groupes. Les uns entreprirent le travail de nettoyage proprement dit, brandissant comme des lances les tuyaux de leurs aspirateurs dépolluants. Quant aux autres, utilisant leurs propres masques à gaz branchés sur les bouteilles d'oxygène, ils se chargèrent

de porter assistance aux nombreuses personnes qui, au fur et à mesure que le temps passait, étaient prises de crises d'asthme, de vertiges et de malaises divers.

Bloqués sur le périphérique durant plus de trois heures, à attendre que les taux de pollution veuillent bien revenir aux niveaux autorisés, Léo et Violette n'arrivèrent ainsi rue Daguerre que tard dans la soirée, passablement intoxiqués et surtout désespérés à l'idée que Bernard ait pu déjà passer à l'appartement.

Par le pare-brise de sa voiture, France Hamel aperçut au loin le drapeau tricolore qui flottait sur la façade de l'immeuble. Il avait fière allure et elle songea qu'elle ne s'était pas trompée de carrière : ce drapeau, il fallait le défendre !

Elle rangea son véhicule devant le 28 de la rue Desaix, sur le bateau, juste en face de l'entrée de l'Office de l'immigration et montra sa carte de fonctionnaire de l'État central, ainsi que son badge de l'OPCM, au policier en faction. Aussitôt, celui-ci renonça à la prier d'aller stationner ailleurs et s'écarta pour la laisser passer, remis à sa place au propre comme au figuré.

Ainsi que Léo l'avait fait le matin même du vol, elle traversa le hall et se présenta à l'accueil. Arborant à nouveau ses papiers, elle indiqua à l'hôtesse qu'elle avait rendez-vous avec le directeur de l'Office, monsieur Mouland.

– Je vais prévenir son secrétariat. « Assoyez-vous » en attendant, lui répondit-elle avec empressement, sans même prendre le temps de se corriger.

Quelques instants plus tard, alors que France Hamel, négligeant l'offre de l'hôtesse, était occupée à faire les cent pas dans le hall, arriva la secrétaire particulière de Pierre Mouland. Les deux femmes se saluèrent et reprirent ensemble l'ascenseur jusqu'au dernier étage. Durant la montée, elles ne s'adressèrent pas la parole et n'échangèrent même pas l'un de ces regards furtifs que suscite couramment la promiscuité inhérente à ce genre de lieu, étroit, clos et transitoire.

À la sortie, les deux fonctionnaires suivirent un couloir, puis un autre et débouchèrent enfin sur une vaste rotonde, située sous une verrière, au centre de laquelle se trouvait une double porte capitonnée de cuir marron. La secrétaire en ouvrit le battant de droite, et s'effaçant, laissa passer la directrice adjointe de l'OPCM.

– Entrez, entrez ! Je vous en prie, mademoiselle, entrez ! s'écria Pierre Mouland, tout en se levant de son fauteuil et en faisant signe de la main à la jeune femme d'approcher du bureau.

La pièce était d'une superficie toute directoriale et il fallut à France Hamel pas moins d'une quinzaine de secondes pour la traverser. Lorsqu'elle parvint à proximité du bureau, Pierre Mouland posa son stylo et l'invita à s'asseoir. Puis, sur un ton courtois mais légèrement ampoulé, il ajouta :

– Je suis particulièrement heureux de faire votre connaissance, mademoiselle Hamel. Vous avez donc demandé à me voir ?

– Oui. J'aurais souhaité vous poser quelques questions sur... disons... l'affaire qui nous préoccupe, vous et moi, et pour laquelle votre avis nous serait extrêmement précieux.

Ayant eu vent du caractère atrabilaire de son interlocuteur, France Hamel préférait mettre les formes et laisser à Pierre Mouland le soin d'appeler un chat un chat.

– J'imagine que vous voulez parler du vol de notre rapport confidentiel, à Lakroa et à moi ?

– Oui. Je ne vous cacherai pas que l'enquête piétine et c'est pour cette raison que monsieur Palak vous a transmis, par la voie officielle, une demande d'entretien. Malheureusement, il n'a pu venir en personne et m'a prié de vous faire ses excuses. Je le remplace donc en tant que...

– Je vous en prie, mademoiselle Hamel, j'ai été prévenu et je sais fort bien qui vous êtes ! Vos états de service sont, à ce qu'on dit, très brillants et c'est un honneur pour moi de... Soyez-en persuadée, je suis à votre entière disposition !

Estimant qu'il en faisait un peu trop, France Hamel choisit de n'exprimer aucun remerciement et décida au contraire que le moment était venu d'en finir avec les politesses d'usage :

– Et bien voilà, monsieur Mouland, j'ai pas mal de questions à vous poser et je crois qu'il vaut mieux être franche de manière à ce que nous ne perdions pas de temps, vous et moi. Pensez-vous qu'il ait pu y avoir, à partir d'ici, je veux dire, de l'Office de l'immigration, des fuites concernant ce rapport ? Des fuites, non pas tant sur le contenu que sur les conditions du transport, le jour et l'heure par exemple, des fuites susceptibles donc d'être à l'origine du vol.

Contrairement à ce qu'elle craignait, Pierre Mouland, dont l'autorité était pourtant mise en cause, ne se rebiffa pas.

– Je croyais ce point résolu, dit-il, vaguement interloqué. D’après mes informations, c’est au sein de la société de Rapido que...

– Apparemment oui, interrompit France Hamel. Mais nous n’en avons pas la preuve formelle et nous ne devons négliger aucune piste, aussi insolite soit-elle. Cela vous paraît-il donc vraisemblable que...

– Absolument invraisemblable. Et je peux facilement vous expliquer pourquoi. Ce rapport a été préparé, sur ordre exprès de l’Élysée, par une cellule de cinq hauts fonctionnaires : deux ici, deux aux Affaires écologiques, un au Service du chiffre. Ces fonctionnaires ont été choisis... comment dirais-je ?... non seulement pour leur compétence mais également parce qu’ils sont de très anciens militants du parti du président, et qui plus est, des fidèles de l’homme. Des gens prêts à le servir jusqu’au bout, quel qu’en soit le prix. Hormis l’entourage direct du président, François Lakroa et moi-même, ainsi que ces cinq fonctionnaires, personne donc n’était au courant de l’existence de ce rapport. Pas même Matignon ou les ministres de tutelle. Je ne vois donc pas comment des fuites auraient pu se produire à ce niveau. En tout cas, je me porte garant de mes deux subordonnés et je suis convaincu qu’aux Affaires écologiques, François Lakroa vous dirait la même chose.

Comme c’était devenu chez elle un réflexe de ne jamais se satisfaire de la première réponse, France Hamel tenta un nouvel essai :

– J’entends bien, monsieur Mouland. Mais quand même, malgré toutes ces précautions, on ne sait jamais...

– On ne sait jamais quoi, mademoiselle Hamel ? s’exclama le directeur de l’Office. Vous n’iriez tout de

même pas jusqu'à suspecter l'Élysée, ou moi, ou un agent de l'État aussi dévoué que Lakroa ? À moins encore que ne vous soupçonniez des gens proches de chez vous, comme ce fonctionnaire du Chiffre... ?

France Hamel sentit qu'elle faisait fausse route : elle allait braquer Pierre Mouland et n'en tirerait plus rien. Elle ne releva donc pas la perfidie et préféra esquiver un sourire qui donnait à penser à Pierre Mouland qu'elle prenait la chose sur le ton de la plaisanterie.

– Bien sûr que non, monsieur Mouland ! Mais comprenez-moi bien, je...

– Vous faites votre travail, mademoiselle, je le comprends, et c'est parfaitement normal. Mais je vous l'assure, à ce niveau, entre des personnes de cette qualité, aussi peu nombreuses, une fuite est inconcevable et vous pouvez, en toute tranquillité, chercher ailleurs. Vous le devez même ! Une autre question ?

– Oui. Étiez-vous au courant, avant cette affaire, de l'existence d'un réseau organisé, disposant d'éléments infiltrés dans certaines administrations ou entreprises, et ayant pour objectif de contrecarrer l'action du nouveau gouvernement, voire de le déstabiliser ?

– Non. Je me souviens qu'on en a beaucoup parlé à l'époque, dans les mois qui ont suivi l'élection. Mais il ne s'agissait que de rumeurs et je n'ai, pour ma part, jamais eu connaissance d'une action précise de ce réseau avant le vol. Depuis...

– Depuis... ? reprit au bond la jeune femme, visiblement très intéressée par ce que le directeur de l'Office allait dire.

Il eut un air narquois et continua :

– Depuis... Disons, si vous le voulez bien mademoiselle, que je n'en sais rien et que, dans le doute, je m'en

tiens à la version officielle. Celle que vous-même, à l'OPCM, vous avez proposée aux médias et qu'ils ont reprise : une organisation terroriste, à forte composante étrangère, a fait la preuve de son efficacité, de son caractère hautement nuisible, au point qu'elle nous a dérobé un projet d'arme biologique...

– Mais vous savez bien que...

– Dans la conjoncture actuelle, je ne sais rien d'autre, mademoiselle Hamel. Et puis, les indices ne manquent plus ! Cette Violette que vos services ont arrêtée... Et la mort, comme qui dirait au combat, de l'employée de Rapido...

France Hamel comprit qu'il valait mieux, une nouvelle fois, changer de sujet. Elle bredouilla quelques phrases sans véritable intérêt, seulement destinées à calmer le jeu, puis en vint à l'essentiel : le contenu du document et le feu vert demandé à l'Élysée.

– Je suis déjà au courant, mademoiselle. Je sais que Palak a pris contact avec l'Élysée afin que le rapport lui soit, dans son intégralité, communiqué. C'est son droit le plus strict. Et si tant est que mon avis ait une quelconque importance en la matière, ce qui n'est en fait pas le cas, je n'y vois personnellement, croyez-le bien, aucune objection.

– Justement, monsieur Mouland. Je sais bien qu'il s'agit d'une question délicate et je voudrais donc que vous me compreniez bien. Si nous attendons le feu vert de l'Élysée, nous allons perdre un temps précieux, ce qui n'est ni votre intérêt ni le mien. Je ne vous demande évidemment pas de me donner une copie du document avant l'avis de la Présidence mais seulement de nous aider à accélérer les choses. Accepteriez-vous... disons... de nous mettre sur le chemin ?

Pierre Mouland conserva le silence, observant la jeune femme avec une lueur d'inquiétude dans les yeux. Puis, il songea qu'il ne risquait pas grand-chose à jouer le jeu, bien au contraire : elle n'avait aucun moyen, du moins pour l'instant, de vérifier l'exactitude de ses réponses et il n'était peut-être pas inutile, pour l'avenir, de lui donner l'impression qu'il collaborait à l'action de l'OPCM. Mais il fallait d'abord le lui faire sentir.

– Vous me placez, mademoiselle, vous le comprenez bien, dans une position inconfortable. Tant que...

– Je sais, je sais, monsieur Mouland. Aussi, ce que je vous demande, ce n'est pas de me dévoiler le contenu du rapport mais simplement de confirmer ou d'infirmer certaines des hypothèses sur lesquelles nous travaillons en ce moment.

– Je vois. Vous voudriez que je vous dise si vous brûlez ou pas, en quelque sorte. Pourquoi pas, si vous m'assurez que tout ceci reste bien entre nous...

– Sans aucun doute, monsieur Mouland ! Vous avez ma parole. Je peux donc y aller ? Ce ne sera pas long, de toute façon...

– Faites, faites...

– Et bien voilà... Nous avons pensé, par exemple, qu'il y pouvait y avoir un lien entre le vol et le développement récent de la consommation de kum, cette drogue que certains prétendent écologique ?

– Non. Vous pouvez laisser ça de côté, répondit, catégorique, le directeur de l'Office.

– Et avec la recrudescence des délits de racisme écologique ? Vous avez su, je suppose, que la jeune femme que nous avons interceptée travaillait à l'Institut de criminologie ?

– Non plus. Si je peux me permettre, vous gelez, mademoiselle Hamel... plaisanta Pierre Mouland qui commençait à prendre plaisir à ce drôle d'interrogatoire.

France Hamel eut un large sourire et poussivit :

– Nous réchaufferions-nous en nous tournant vers les groupuscules qui s'opposent à la nouvelle politique engagée par le gouvernement dans le domaine de la lutte contre l'immigration clandestine ?

– Non. Pas le moins du monde. Je dirais même que...

– Je me refroidis ?

– Oui. Mais reprenons notre sérieux, si vous le voulez bien. Comment pourrais-je vous faire gagner du temps sans trahir mon devoir de réserve ? Disons que vous faites fausse route parce que vous vous méprenez sur notre rôle ici, à l'Office. On ne le sait pas assez mais nous ne nous occupons pas uniquement des aspects négatifs de l'immigration. De la drogue, du travail au noir, des clandestins, etc. Nous sommes aussi chargés de réfléchir sur les investissements étrangers en France, d'établir des bilans, d'élaborer des schémas prospectifs. Et cela ne plaît pas toujours, ni à tout le monde, si vous voyez ce que je veux dire...

– Vaguement, vaguement seulement, monsieur Mouland. Cette affaire ne concernerait donc pas seulement l'État mais aussi des sociétés privées étrangères ?

– Pardonnez-moi, mademoiselle Hamel, mais je ne peux rien dire de plus. Je suis certain que vous le comprenez. Et de toute façon vous serez bientôt fixée...

Au ton très officiel de son interlocuteur, la numéro deux de l'OPCM comprit alors qu'insister n'avancerait à rien. Elle se leva donc et, après avoir chaleureusement

remercié son hôte, prit congé. Dans l'après-midi, elle tenta d'en savoir plus de la part de François Lakroa auprès duquel une demande d'entretien avait également été faite. Mais ce fut peine perdue. Moins disert que son homologue de l'Office, le directeur des Affaires écologiques ne mentionna même pas la piste indiquée par Pierre Mouland.

À cette heure avancée de la nuit, la rue Daguerre était presque déserte et, de là où il se trouvait, Bernard pouvait apercevoir au loin, d'un côté la jonction avec l'avenue du Maine, et de l'autre, le débouché de la voie piétonnière sur l'avenue du Général Leclerc.

Plus circonspect que jamais, Bernard demeura quelques minutes sur le trottoir afin de vérifier qu'on ne l'avait pas suivi. Par hasard, son regard tomba sur les devantures de deux boutiques qui se faisaient face, de part et d'autre de la rue. L'une était une librairie qui avait pour nom L'éclat de lire, l'autre celle d'un caviste qui avait aussi choisi une enseigne humoristique : Vin sur vin. Il songea qu'il en aurait bien bu un peu, histoire de se détendre.

Prudemment, il pénétra dans l'immeuble du 6 dont l'entrée, pourvue d'un système automatique d'éclairage, s'illumina. Il s'avança et, délaissant l'interphone, composa directement le code qui déclenchait l'ouverture de la double porte vitrée. Les deux battants coulissèrent, donnant accès à la zone d'habitation.

Au pied du premier escalier, celui de l'immeuble qui donnait sur la rue, il s'immobilisa et se rappela soudain que le meublé était situé dans le second bâtiment, côté cour. Il lâcha donc la rampe et, opérant un demi-tour sur lui-même, suivit le couloir jusqu'à la courette intérieure, qu'il traversa tout en jetant un œil sur les fenêtres du deuxième étage. Les rideaux étaient tirés et aucune lumière ne filtrait de l'appartement.

Sur le pas de la porte, Bernard fouilla dans la poche de son veston et en sortit le double des clefs qu'il avait pris soin de faire faire avant de déposer l'enveloppe au nom de Martine dans sa boîte aux lettres. Alors qu'il allait engager la clef dans la serrure, il s'arrêta et remit le trousseau dans sa poche : mieux valait sonner afin de ne pas effrayer Violette et Léo.

À force d'attendre, ceux-ci s'étaient assoupis et Bernard dut donc actionner la sonnette à plusieurs reprises avant d'entendre du bruit dans l'appartement. Violette, dont le sommeil avait toujours été léger, se réveilla la première. Aux coups brefs et répétés, elle réalisa immédiatement que ce devait être Bernard et se précipita donc vers la porte d'entrée. Par l'œil de bœuf, elle reconnut son visage et lui ouvrit.

La porte refermée, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, ce qu'ils n'avaient jamais osé faire auparavant, et ne se séparèrent qu'à l'arrivée de Léo. Les deux hommes se serrèrent la main, avec chaleur, manifestement heureux de se revoir mais aussi embarrassés par l'effusion affichée par Violette. Celle-ci perçut leur trouble et, les poussant vers le salon, déclara qu'elle allait préparer un café.

Quand elle revint de la cuisine, la gêne paraissait n'être plus qu'un lointain souvenir et Léo et Bernard

étaient déjà en pleine conversation. Délicatement, la jeune femme déposa les tasses sur la table basse et s'assit sur le canapé, aux côtés de Léo qui avait entrepris de mettre au courant Bernard des événements des dernières semaines.

Quand il eut fini, Bernard resta un moment silencieux, pris entre le désir de les informer à son tour et la certitude que son récit allait les décevoir. Finalement, il se leva de son fauteuil et, arpentant la pièce, s'engagea dans un long monologue d'où il ressortait que, très peu de temps après leur venue à l'Institut, il avait reçu la visite d'agents de l'OPCM qui, connaissant ses liens privilégiés avec Violette, souhaitaient l'interroger. Il avait eu le sentiment de plutôt bien s'en sortir : il leur avait expliqué qu'il était sans nouvelles d'elle depuis assez longtemps et que, leurs relations étant surtout d'ordre professionnel, il n'avait jamais rencontré son mari. Toutefois, dès le surlendemain – qui devait être le jour où Léo et Violette s'étaient rendus au café de la rue Saint-Maur – il s'était rendu compte qu'on le filait et avait donc dû redoubler de prudence. Persuadé d'être placé sur écoute, il avait préféré désertier son bureau à l'Institut et avait débranché son téléphone chez lui. Ce qui expliquait pourquoi ils n'avaient jamais pu le joindre, ni à l'un ni à l'autre des numéros. Ensuite, comme la surveillance ne se relâchait pas, il s'était dit qu'il valait mieux quitter Paris et avait saisi l'opportunité d'un colloque international de criminologie qui avait lieu en province, à Toulouse. Il y était resté jusqu'à avant-hier et c'est de là qu'il avait appris la capture de Violette, d'abord à la télé puis dans les journaux. Vu la situation générale, et la réputation de l'OPCM, il ne pensait plus la revoir de sitôt, ce qui expliquait son étonnement,

l'autre jour, au téléphone, étonnement qu'il avait d'ailleurs eu le plus grand mal à surmonter.

– Pour le reste, c'est-à-dire le fond de l'affaire, je n'ai pas avancé d'un pouce, continua Bernard. Avec ce voyage et ces sbires à mes basques presque sans arrêt, je n'ai rien pu faire. Sinon, quand j'ai vu que mon petit voyage avait eu l'effet escompté et que, remonté à Paris, la surveillance s'était un peu distendue, louer cet appartement, sous un faux nom, d'où je comptais me mettre sérieusement au travail, chercher à contacter le réseau. Aussi, quand tu m'as téléphoné, Violette, j'ai tout de suite pensé que vous deviez en avoir besoin.

– Pour le moins ! s'exclama Violette tout en regardant Léo qui confirmait vigoureusement de la tête. Tu ne peux pas imaginer à quel point c'est bon de se retrouver dans un appartement, après tout ce qu'on a vécu... Mais, dis-moi, tu es certain qu'ils ne savent pas pour ici ?

– Certain. L'appartement a été loué sous un nom d'emprunt, et par l'intermédiaire d'un ami dont je suis parfaitement sûr. C'est la première fois que je viens ici. Ne craignez rien, nous sommes ici en sécurité et nous allons pouvoir y travailler. Au fait, cette disquette, vous l'avez sur vous ?

– Bien sûr, répondit Léo. Et j'en ai aussi plusieurs copies dans une consigne, à la gare Montparnasse.

Le lendemain après-midi, après être rentré chez lui dormir quelques heures, Bernard revint rue Daguerre et installa dans l'une des deux chambres de l'appartement une véritable station informatique miniaturisée. L'ensemble, qu'il avait acheté le matin même dans une grande surface, était à tous égards une merveille tech-

nologique. Tout en déballant le carton, il en détailla le contenu à Léo et Violette. Il comprenait : un ordinateur panoptique, doté d'un processeur ultrarapide de 1225 gigahertz, à conformité réglable, c'est-à-dire capable de se mouvoir dans quantité de systèmes ; un lecteur-graveur à sextuple vitesse multisupports (disques durs, disquettes, CD-ROM, galettes, etc.) ; un scanner à balayage automatique et reformatage en ligne ; et enfin, la traditionnelle imprimante laser couleur. Le tout, d'un bloc, avait en outre l'avantage d'être facilement transportable car d'une exceptionnelle légèreté : cinq kilos, pas un gramme de plus ou de moins !

Sur des étagères, au mur, il déposa ensuite quelques périphériques et cartes amovibles, ainsi qu'une imposante collection de supports de dimensions et de formes variées, dont il précisa qu'elle ne composait pourtant qu'une infime partie de sa logicothèque. Outre ses compétences de criminologue, Bernard était en effet un ingénieur informaticien hors pair. Diplômé du *Massachusetts institute of technology* (MIT) américain et du *Taiwan multimedia institute* (TMI), il avait longtemps travaillé à l'étranger dans les plus grandes firmes informatiques internationales, en tant que concepteur de logiciels.

Pendant une heure, Bernard s'affaira ainsi seul dans la chambre, effectuant les procédures d'installation, vérifiant les multiples connexions et organisant les premiers essais. Puis, vers le milieu de l'après-midi, il appela Léo et Violette :

– Bon. Ça y est, c'est prêt ! Donne-moi la disquette. Nous allons bientôt savoir s'il y a ou non un espoir de lui faire cracher ce qu'elle a dans le ventre.

Léo tendit l'objet à Bernard qui l'enfourna dans la fente du lecteur. La machine avala la disquette et, en

une nano-seconde, l'icône apparut à l'écran, juste en dessous de celui du disque dur. Bernard prit la souris et dirigea la flèche sur l'icône. Il cliqua alors deux fois dessus pour l'ouvrir.

Il se produisit alors un curieux phénomène : l'écran se mit à scintiller tandis que l'icône était affecté par un mouvement continu de rotation et un changement accéléré de couleur.

– Merde, une DIP ! hurla Bernard.

– Une quoi ? s'écrièrent d'une seule voix Léo et Violette.

– Une disparition intégrée progressive. C'est un vieux système de... Mais attendez ! Je vous expliquerai plus tard. Il faut que j'essaie quelque chose...

Fébrile, Bernard pianota sur le clavier tandis que Léo et Violette, retenant leur souffle, s'étaient tus afin de ne pas déranger leur ami. Mais ses efforts semblaient vains. L'icône de la disquette continuait de tourner sur lui-même, et plus il virait de couleur, parcourant et répétant indéfiniment la palette, toujours dans le même ordre, plus il se réduisait, inexorablement. En moins d'une minute, il devint si petit qu'il était devenu difficile de le distinguer. Finalement il disparut complètement, comme s'il s'était fondu dans l'écran, comme s'il n'avait jamais existé.

Bernard, que la tension nerveuse avait grandement éprouvé, repoussa alors le clavier et s'affala contre le dossier de la chaise, les bras ballants.

– Merde, merde et merde ! Une DIP ! Ces mecs ont introduit une DIP. C'est pas croyable... Tu es sûr, Léo, d'avoir des copies ?

– Oui, certain. Elles sont dans la consigne, à la gare. Tu veux que j'aille les chercher ?

– Non, pas tout de suite. Je vais voir d’abord si, en engageant un gub, je ne peux pas la récupérer...

– Tu nous expliquerais ? demanda Violette qui ne comprenait rien à ce que racontait Bernard.

– Oui, bien sûr. Excusez-moi. En réalité, c’est assez simple. Ceux qui ont mis au point ce foutu document ont utilisé, pour le protéger, la technique de la DIP, de la disparition intégrée progressive. Si l’utilisateur ne tape pas, avant le double clic d’ouverture, une instruction particulière, comme un mot de passe, par exemple, le fichier entre, grâce à l’activation d’un virus préincorporé, dans un processus d’autodestruction qu’il est très difficile d’arrêter. C’est un très vieux système de protection que plus personne n’utilise aujourd’hui et sans doute est-ce pour cette raison qu’il a échappé aux logiciels de contre-verrouillage que j’avais introduits tout à l’heure dans la mémoire de l’ordinateur.

Bernard s’interrompt et observa Léo et Violette. Ils semblaient à la fois profondément déçus et très intrigués, presque suspendus à ses lèvres. Il pensa que, décidément, ils les aimaient bien, ces deux jeunes gens que rien, vraiment rien n’avait préparé à pareille mésaventure.

– Mais, bon, ne vous inquiétez pas, reprit-il. C’est moins catastrophique qu’il n’y paraît. Il va seulement me falloir un peu de temps pour tenter ce que l’on appelle, dans notre jargon, un gub. C’est-à-dire littéralement, lettre pour lettre, l’inverse d’un bug, qui est une sorte d’erreur, de gros couac informatique qui provoque le blocage complet de l’appareil. Et donc un gub, cela consiste à aller rechercher le document qui, bien qu’ayant disparu de l’écran, est en fait toujours là, numérisé dans un coin de la mémoire de l’ordinateur.

Le problème, c'est qu'il s'agit d'une procédure non seulement longue mais incertaine. Je ne suis pas sûr de pouvoir le récupérer et c'est pourquoi je te posais la question à propos des autres copies.

– Ça va prendre combien de temps ? interrogea Violette, avec l'esprit pragmatique de la néophyte.

– Difficile à dire. Une heure ou deux, peut-être trois dans le pire des cas. Mais je saurai assez vite si je peux le ramener à la vie. De toute façon, il est indispensable que j'engage cette procédure car le laisser là, en quelque sorte en suspension dans la mémoire, peut avoir des répercussions néfastes sur l'utilisation des copies. Dans le cas où je ne parviens pas à le ressaisir, je dois de toute manière détruire ce qu'il en reste.

– Et pour le mot de passe ? demanda à son tour Léo.

– À vrai dire, ce n'est pas ce qui m'inquiète le plus. S'ils ont adopté le système DIP, ils n'ont pas dû, logiquement, choisir une instruction d'ouverture trop complexe. Non, c'est après que cela risque de se compliquer, avec le dispositif de codage du document lui-même dont Annie vous avait parlé avant de mourir. Mais chaque chose en son temps ! Violette, si tu veux bien, tu me fais un café et je me remets ensuite au boulot...

En fin de compte, le gub prit à Bernard plus de temps qu'il ne l'avait prévu. Et ce n'est qu'à la tombée de la nuit, vers dix heures, qu'il put annoncer à ses amis la bonne nouvelle : il avait retrouvé le document et l'icône était revenu tout ce qu'il y a de plus normalement à l'écran. Fatigués, ils décidèrent alors d'un commun accord d'interrompre le travail jusqu'au lendemain matin. Ils dînèrent et, cette nuit-là, Bernard resta dormir rue Daguerre, sur le canapé du salon.

Dans la matinée, Léo et Violette purent de nouveau apprécier le professionnalisme de leur ami. Disposant sur galettes de logiciels IKD (*Informatic kees discovery*), spécialisés dans la recherche des dispositifs de verrouillage informatique, Bernard soumit la disquette à leur traitement et découvrit très vite quelles étaient les instructions à introduire afin d'éviter le déclenchement du système DIP. Comme il l'avait suggéré la veille, les programmeurs du document n'avaient pas opté pour une protection trop emberlificotée, du type mot de passe, mais pour un ensemble d'opérations-clavier que l'un des logiciels avait retrouvé sans difficulté dans son catalogue.

Le moment crucial était donc venu d'ouvrir pour la deuxième fois la disquette et Bernard, entouré de Violette et Léo, repositionna la flèche de la souris sur l'icône. Il regarda ses deux amis et refit un double clic.

Instantanément, une fenêtre s'ouvrit, contenant un seul fichier dont l'intitulé provoqua chez Bernard une moue désabusée. C'était un nombre : 64.

– Ouais... dit-il. C'était à prévoir. Tout a été passé au chiffre. Ils n'ont même pas, comme cela arrive quelquefois, fait apparaître en titre un mot, un nom de code. Je vois d'ici la suite !

Reprenant la souris, Bernard déplaça la flèche vers l'icône du fichier et, double-cliquant dessus, ouvrit le document.

Une première page, sur laquelle figurait au centre le nombre 64, apparut. C'était la page de garde et elle ne portait aucune autre inscription. Déroulant alors le menu, Bernard activa la commande « Feuille suivante » et une nouvelle page envahit l'écran : elle était pleine de

chiffres. De chiffres arabes, des chiffres romains, mélangés mais seuls, sans adjonction de la moindre lettre d'un quelconque alphabet. Afin d'en avoir le cœur net, il renouvela plusieurs fois l'opération, déterminant l'affichage des cinq ou six premières pages du document. Le résultat fut sans surprise : des chiffres, encore des chiffres, les mêmes montagnes de chiffres se mirent à défiler devant les yeux du trio. Par acquit de conscience, Bernard prit alors la direction de la fin du texte. La dernière page était identique à toutes les autres et l'on ne pouvait même pas distinguer, dans son agencement, la trace d'une signature, de cet intitulé des institutions émettrices qui aurait logiquement dû y figurer.

– Apparemment, ils ne signent même pas leur forfait, dit Bernard sur un ton ironique et amusé.

– Tu crois que tu vas pouvoir en sortir quelque chose ? s'enquit Léo, inquiet.

– Ça, c'est la grosse inconnue ! J'ai apporté des logiciels du même genre que ceux que j'ai utilisés tout à l'heure pour déverrouiller la disquette mais spécialisés cette fois dans le déchiffrement, la cryptographie. Mais ils sont beaucoup moins performants. Faut dire que c'est pas du tout le même type de travail : dans un cas, il suffit simplement de retrouver dans la bibliothèque du logiciel le dispositif particulier de verrouillage et de s'y conformer ; dans l'autre, c'est la grille de codage elle-même qu'il faut percer, comprendre le raisonnement, les mécanismes, les choix volontairement arbitraires, illogiques, qui ont été opérés par le chiffreur. Et ça, c'est une toute autre paire de manches ! De plus, comme la cryptographie existe depuis bien plus longtemps que l'informatique, les logiciels ne répertorient

que les systèmes de chiffrement les plus récents. En fait, sous leurs apparences savantes et sophistiquées, elles ont la mémoire courte, ces petites bêtes. Mais attendez, vous allez voir comment cela fonctionne...

Bernard se leva et, attrapant l'une des galettes qu'il avait placées sur les étagères, l'introduisit dans le lecteur multisupports. Celui-ci ronronna un très court instant jusqu'à ce qu'apparaisse le nom du logiciel : « Cryptomat ». Il tapa alors sur le clavier la commande « Ouvrir » et l'écran se couvrit d'une liste de mots en plusieurs langues :

– Ce sont les noms des systèmes de codage, expliqua-t-il. Vous en avez de toutes sortes : des russes, des américains, des chinois, des français, des allemands, des combinés, des polyglottes en quelque sorte... Cette seule galette, et j'en ai trois autres pareilles, en contient plus de huit cents qu'il va falloir faire travailler, un par un, sur notre document.

– Et tout ça est en vente libre ? interrogea, étonné, Léo

– Oui... enfin... surtout depuis la chute du Mur. À l'époque, il y a eu de tels bouleversements dans les services secrets à l'Est que les informaticiens se sont mis à vendre tout ce qu'ils avaient sous la main pour se faire un peu d'argent et compenser la baisse de leur niveau de vie. Comme à ce moment-là, avant de m'orienter vers la criminologie, je m'intéressais au renseignement, j'en ai profité !

– Mais s'il faut les tester un par un, ça va prendre un temps fou ! fit remarquer Violette.

– Pas tant que ça. Car je vais établir un petit programme qui permettra une interactivation automatique du document avec chaque dispositif de chiffrement.

Les procédures de recherche en seront accélérées d'autant, et nous, nous n'aurons qu'à attendre tranquillement, si je puis dire. S'il déchiffre quelque chose, l'ordinateur nous préviendra.

Ferdinand de la Renaudière se frotta les yeux et sentit tout de suite qu'il serait d'humeur maussade. Il avait très mal dormi, contrarié par deux ou trois affaires politico-financières à propos desquelles ses interventions de la veille étaient restées sans effet et parce qu'il avait surtout passé la plus grande partie de la nuit à ruminer contre l'emploi du temps du lendemain. Il n'y avait pas de doute : il appréhendait la journée qui s'annonçait. Et tout spécialement la matinée.

Un instant, le chef de cabinet de l'Élysée observa sa femme qui dormait, elle, à poings fermés, émettant cet imperceptible ronflement qui l'exaspérait depuis si longtemps mais dont il n'avait pourtant jamais osé lui parler. Songeur, il pensa qu'il aurait aimé être à sa place et que, pour une fois, il aurait apprécié d'abandonner les affaires de l'État pour vaquer à de domestiques occupations. « Et si, ce matin, j'accompagnais les enfants à l'école et que je m'occupais ensuite du jardin ? Après tout, je pourrais bien tomber malade... », se dit-il, incrédule.

Machinalement, il tourna la tête vers la table de chevet et vit qu'il était 5 heures 55. Dans cinq minutes, la radio se mettrait en marche et, déversant son flot coutumier d'informations, réveillerait son épouse, inutilement puisqu'on était samedi. Il appuya donc sur le bouton afin d'en empêcher le déclenchement et se refrotta vigoureusement les yeux. Il était temps de se lever, même s'il en avait envie comme d'aller se faire pendre.

Une fois dans la salle de bains, Ferdinand de la Renaudière sentit le moral lui revenir peu à peu et se surprit même à pousser quelques vocalises. Ce n'était pas encore la franche gaieté mais c'était bon signe et cela l'encourageait. Ensuite il s'habilla, avala le café-croissant qu'avait préparé la bonne et, avant de sortir, se regarda une dernière fois dans le miroir de l'entrée. Avec son costume trois-pièces, son nœud-papillon et ses souliers vernis, il était d'une élégance certaine, qui rattrapait sa mine flapie par le manque de sommeil.

Sans bruit, il referma la porte de la gentilhommière qu'il avait acquise quelques mois après sa nomination à l'Élysée et contempla le gazon qui jaunissait déjà sous le soleil. Un moment, il resta sur le perron à humer l'air estival, puis descendit l'escalier en pierre qui donnait directement sur la pelouse. Comme chaque matin, il aperçut alors les deux policiers chargés de la surveillance de son domicile, qui venaient à sa rencontre. Il leur fit un signe amical de la main et, ensemble, ils traversèrent le parc qui descendait en pente douce jusqu'à la rue. Arrivés devant la grille, l'un des deux policiers le pria d'attendre une minute, le temps de vérifier que le dispositif de sécurité extérieure était bien en place et de faire avancer la voiture.

À peine assis à l'arrière de la Peugeot-Impériale que la République mettait gracieusement à sa disposition, Ferdinand de la Renaudière fut repris par les soucis qui avaient causé son insomnie. Comment allait-il parvenir à contourner ce juge de la HCDD, la Haute cour des deniers publics, qui s'acharnait depuis des mois, sans raison valable, contre son vieil ami des Mines, Michel Saint-Priest, qui l'avait si souvent soutenu au cours de sa carrière et sans lequel il ne serait jamais entré à l'Élysée ? Que pouvait-il bien tenter, avec ce magistrat particulièrement imbu de lui-même et rétif à toute intervention ? Une mutation ? Un détournement de procédure ? Et sa vie privée, au fait, n'avait-il vraiment rien à cacher... ? Et puis, il y avait ces deux autres affaires, inextricables, celle de l'appartement du maire de Paris et celle des détournements massifs de fonds à la Sécurité sociale ! Et puis, il y avait encore cet entêtement incompréhensible des Finances à lui refuser la rallonge budgétaire destinée à financer la contribution française à la création d'un nouveau programme européen de grands travaux. Pourquoi donc ces argentiers adoptaient-ils une position aussi intraitable alors que tous les experts s'accordaient pour prévoir, grâce à ce programme, une baisse substantielle et durable du chômage ? Et puis, et puis... Ferdinand de la Renaudière préféra s'arrêter de penser : il faisait ce qu'il pouvait, un point c'est tout !

En arrivant à proximité du tunnel de Saint-Cloud, il y eut un fort ralentissement et le chauffeur, qui n'avait pas dit un seul mot depuis le départ, se tourna vers la banquette arrière et ouvrit plus grand la glace qui le séparait du chef de cabinet.

– C'est une manifestation spontanée, monsieur. Je viens de le vérifier sur le conducteur automatique. Je

crois qu'il serait préférable de quitter l'autoroute et de prendre, comme d'habitude, par les hauts de Meudon.

– Encore ! beugla Ferdinand de la Renaudière. Et c'est quoi, cette fois-ci ? Ils le disent, sur le conducteur ?

– Ce sont des sous-traitants de *Portage Computers*, vous savez, la société spécialisée dans la transmission d'objets en trois dimensions. Ils n'acceptent pas de suivre l'entreprise qui va se délocaliser.

– C'est un comble ! Allez-y, Paul. Mais vous êtes sûr que la voie est bien libre, par là ? Je suis très pressé, ce matin, et je ne voudrais pas qu'il nous arrive la mésaventure de l'autre fois.

– Absolument certain, monsieur. C'était une erreur de programmation de l'ordinateur de bord. Elle a été réparée depuis...

« Toutes ces manifestations, c'est de la broutille, du pipi de chat ! », vitupéra intérieurement Ferdinand de la Renaudière, une fois que la Peugeot-Impériale se fut dégagée des encombrements. Car ce qui l'inquiétait au plus haut point, sans aucun doute possible, c'était l'entretien de ce matin, avec le chef de l'État, sur le dossier volé. Toute cette affaire, il en avait la conviction, avait été mal embarquée et sentait maintenant le soufre. À plusieurs reprises, il avait tenté de dissuader son « patron » de s'engager dans la préparation d'une action aussi originale. Mais, à chaque fois, il avait eu la sensation de se heurter à un mur : le président tenait au projet comme à la prune de ses yeux et estimait – à tort – que sa réalisation lui conférerait une légitimité sans égale. « De toute manière, l'heure de vérité est proche. Avec les nouvelles que je vais lui annoncer, il va devoir prendre une décision définitive... », pensa le chef de cabinet, caressant toujours l'espoir de faire abandonner au président son idée fixe.

La Peugeot-Impériale pénétra dans la cour de l'Élysée et s'arrêta devant le perron. Un huissier vint ouvrir la porte et Ferdinand de la Renaudière descendit de la voiture, saluant la demi-douzaine de journalistes qui, malgré l'heure matinale, faisaient déjà le pied de grue. D'un pas faussement alerte, il gravit les marches et vit que sa secrétaire, prévenue par le chauffeur de son arrivée, l'attendait dans le vestibule d'honneur. Il lui dit bonjour et l'invita à le suivre immédiatement dans son bureau. Il leur restait une heure avant son entretien avec le président, de quoi donc prendre connaissance du courrier, dicter quelques lettres et peut-être même cogiter ensuite, seul, sur la meilleure manière d'aborder cette satanée conversation...

– Entrez, monsieur de la Renaudière. Comment allez-vous, ce matin ?

– Bien, très bien, monsieur le président, répondit-il sur le ton le plus affirmatif qui soit, sachant l'aversion quasi phobique du président à l'égard de ses collaborateurs fatigués et plaintifs – « les avachis de la République », comme il les appelait...

– Parfait ! Vous savez pourquoi je vous ai fait venir. Où en sommes-nous aujourd'hui ?

– Je vous ai préparé une note, monsieur le président, dans laquelle vous retrouverez tous les éléments. D'abord, nous sommes saisis d'une demande officielle de l'OPCM qui réclame la transmission du document aux fins de poursuite d'enquête. Je ne vous cache pas que je suis contre : la direction de l'OPCM n'est pas suffisamment sûre pour que nous puissions prendre un tel risque.

– Qu'entendez-vous par là ? J'espère que vous ne pensez pas à notre...

– Non, bien évidemment, monsieur le président ! Je ne me le permettrai pas ! Non, je pense exclusivement à son adjointe, France Hamel. Elle est malheureusement devenue très active sur ce dossier et je sais, par Albert Palak lui-même, qu'elle a rencontré les directeurs de l'Office de l'immigration et des Affaires écologiques. Or, d'après les renseignements que j'ai pu recueillir à son sujet, elle aurait échappé de peu à la Commission de sauvegarde de l'intégrité publique mise en place aux lendemains de votre élection. Bien qu'elle ait donné jusqu'à présent entière satisfaction, je crois donc qu'il serait préférable d'agir avec prudence et de ne rien communiquer, compte tenu de l'objet...

– Certes. Mais je ne voudrais pas non plus que nous ayons l'air de rompre le Pacte de transparence... Faites traîner, monsieur de la Renaudière, faites traîner ! Ce sera le plus simple...

– C'est à quoi je pensais justement, monsieur le président. Le temps, d'ailleurs, nous est compté et il faudrait que nous prenions...

– Ah non monsieur de la Renaudière ! mugit alors le chef de l'État. Vous n'allez pas encore m'infliger vos élucubrations sur cette opération ! Je connais par cœur votre opinion : vous n'y croyez pas, vous vous inquiétez, vous la trouvez dangereuse. C'est parce que vous êtes excessivement précautionneux, monsieur le chef de cabinet, pusillanime, et que vous ne regardez pas suffisamment loin. Ma décision est désormais irrévocable ! Ce projet, dont le document élaboré par les Affaires écologiques et l'Office de l'immigration démontre la faisabilité technique, sera l'une des grandes actions de mon mandat. Et je veillerai personnellement à ce qu'il soit mis, le moment venu, à exécution.

– Je... euh... je... ne voulais pas vous offenser, monsieur le président, balbutia Ferdinand de la Renaudière. Je connais votre détermination, vos dons... comment dirais-je ?... de visionnaire et il n'était pas du tout dans mon intention de vous inciter à abandonner l'opération. Non, si j'évoquais l'urgence, c'est que j'ai eu une nouvelle information...

– Ah ! Et de quoi s'agit-il ?

– Le responsable du Service du chiffre, qui a eu en charge le cryptage du document et qui suit le déroulement de l'affaire, m'a informé avant-hier, par télécopie, de l'envoi sur le Réseau panoptique de télécommunications, le RPT, d'un curieux message qui pourrait avoir un rapport avec le dossier volé...

– Hum, hum... Et quel en est le contenu ? demanda, soupçonneux, le président.

– Vous en trouverez le texte exact dans ma note, monsieur. Mais, en substance, il s'agit d'une demande, adressée à toute personne connectée au réseau, dont l'objectif est d'obtenir des clés de déchiffrement. À suivre notre spécialiste, quelqu'un s'activerait donc afin de percer à jour le document...

Le chef de l'État fronça les sourcils. Il avait l'air de ne pas apprécier du tout la nouvelle.

– Ceci est de la plus haute importance, monsieur de la Renaudière. Avons-nous pu obtenir l'identité de l'émetteur ? Est-ce cette organisation terroriste dont il a été fait état au moment du vol ?

– Malheureusement nous n'en sommes pas encore sûrs, monsieur le président. Dès que j'ai été averti, j'ai bien entendu donné l'ordre à nos services de se mettre sur-le-champ au travail afin de répondre par des leurres à ce message et d'en découvrir surtout l'origine. Mais,

vous le savez comme moi, c'est techniquement difficile. Sur le RPT, navigent aujourd'hui des centaines de millions d'individus et les procédés d'occultation sont devenus extraordinairement sophistiqués et efficaces.

Le chef de l'État se renfrogna plus encore et assena :

– Ce qui signifie, en langage clair, non contorsionné et administratif, que nous avons une chance infinitésimale de retrouver ces jean-foutre et de nous en débarasser ?

– Oui... et... non... monsieur le président. Nos meilleurs informaticiens sont déjà, si j'ose dire, à leur poursuite sur le réseau et j'ai la plus grande confiance en leur savoir-faire. Dès qu'ils auront abouti, nous n'aurons plus qu'à faire intervenir l'OPCM. J'ajouterai, de plus, que le fait qu'ils en soient réduits à passer un message sur le RPT prouve qu'ils n'ont jusqu'à présent pas pu déchiffrer le document. Ce qui, à vrai dire, ne me surprend pas car notre cryptographe...

– ... a effectué un travail parfait, remarquable, excellentissime ! ironisa le président. Je vous reconnais bien là, monsieur le chef de cabinet : votre foi en la haute administration m'étonnera toujours et confine vraiment parfois à la stupidité ! Car vous me dites aussi que ces activistes n'ont jusqu'à présent rien trouvé. Jusqu'à présent seulement, monsieur de la Renaudière, ne l'oubliez pas ! J'en conclus donc, moi, qu'il faut accélérer la mise en œuvre de l'opération ! Il serait en effet désastreux, vous le savez bien, que nous nous trouvions pris de vitesse...

Le président laissa passer un bref silence puis reprit :

– Je vous demande donc, monsieur le chef de cabinet, de bien vouloir prendre des dispositions en ce sens. Et faites-le immédiatement, dès que vous aurez franchi

le seuil de cette pièce. Nous n'avons que trop perdu de temps !

Ferdinand de la Renaudière opina du chef, se leva et quitta sans plus attendre le bureau présidentiel. Il savait ce qui lui restait à faire et, que cela lui plût ou non, son sens du devoir et des hiérarchies était bien trop grand pour qu'il y résistât.

Les Lions de Denfert avaient perdu leur impassibilité. Personne ne pouvait le voir mais ils n'étaient plus de pierre : ils vivaient ! Descellés, despotiques, ils avaient abandonné leurs habits lithiques et regagné l'état animal dont le sculpteur avait voulu vainement les extraire. Et ils étaient de nouveau là, gueules ouvertes, muscles proéminents, dents et griffes acérées, pareils à deux rois ébouriffés, s'ébrouant, prêts à s'élan- cer l'un contre l'autre en un combat bestial et fratricide.

Léo détourna son regard des deux statues et chercha au loin, vers Alésia, quelque chose, un monument, une rue, un visage, qui pourrait bien faire cesser cette vision insane. Il n'y avait plus à tergiverser : plus le temps passait, plus il divaguait, délirait, plus il devenait fou ! À force de vivre ainsi, reclus et impuissant, sans comprendre ni le pourquoi ni le comment, sans entrevoir ne serait-ce qu'un signe d'espoir, il perdait chaque jour un peu plus la raison. Pour rien ou, tout au moins, quelque crime dont ni lui ni Violette ne portaient la responsabilité.

Bien qu'encore sous le coup de son hallucination, le jeune homme décida de rentrer et, après avoir repris sur une vingtaine de mètres, l'avenue du Général Leclerc, s'enfonça à droite dans le marché de la rue Daguerre, déjà grouillant de monde. Sur le chemin, il n'acheta que deux ou trois bricoles pour le déjeuner, choisissant de remettre le gros des courses au lendemain. Après tout, cela aussi pouvait bien attendre !

Alors qu'il s'apprêtait à pousser la porte d'entrée de l'immeuble, il vit arriver Bernard qui semblait très excité. Il l'attendit et, tout en montant les escaliers, lui en fit la remarque et lui demanda pourquoi.

– Il y a du neuf ! J'ai eu des réponses à mon message... chuchota ce dernier dont Léo put admirer, une fois encore, le sang-froid ; en toutes circonstances, même les plus électrisantes, le professeur de criminologie savait rester prudent et parler bas, s'il le fallait.

Dès qu'ils eurent pénétré dans l'appartement, Bernard et Léo prévinrent Violette et le trio, de nouveau réuni, se précipita dans le bureau, auprès de la station informatique. Chacun retrouva sa place, les deux jeunes gens entourant leur ami, assis face au clavier.

– Je ne m'attendais pas à ce que les réponses arrivent si vite, précisa Bernard en introduisant la disquette dans le lecteur.

Il fit deux doubles clics successifs et, posant son doigt sur l'écran, dit :

– Ça, c'est le message que j'ai envoyé hier matin sur le RPT. J'ai préféré faire dans l'humour, histoire de ne pas éveiller les soupçons : « Recherchons clés de déchiffrement. Serruriers sophistiqués, ne pas s'abstenir ! » Et ça, c'est le fichier des réponses. Apparemment, j'en vois cinq...

– Mais comment... tu ne sais pas ce qu'elles contiennent ? interrogea Violette, étonnée.

– Non. Pour des raisons de sécurité, je suis allé les récupérer dans un libre-service, comme n'importe quel panopnaute. Ce serait un peu long à vous expliquer mais s'il est aujourd'hui facile de lancer un message sur le RPT sans risque de se faire repérer, il est beaucoup plus complexe de conserver l'anonymat, à la réception. C'est à ce moment-là, en général, que les gens se font pincer. J'ai donc simplement copié les réponses sur une disquette, en bloc, sans les consulter, car plus le temps de connexion est court, moins le risque est grand.

– Si je comprends bien, c'est un peu comme le téléphone. Pour repérer le numéro d'appel, on dit toujours qu'il faut faire durer la conversation, fit remarquer Léo.

– Oui, c'est ça. À cette différence près que le premier appel – l'envoi du message – j'ai pu le passer d'ici, grâce à une petite subtilité informatique de ma fabrication qui rend le repérage de la source pratiquement impossible. Pour le reste, tu es dans le vrai : je me suis servi du libre-service comme d'une cabine, en « raccrochant » le plus rapidement possible.

– Et tu as des moyens de savoir qui nous a répondu ? demanda Violette.

– Non. Absolument pas. Nous ne le saurons que si les émetteurs ont bien voulu laisser leur adresse...

Les deux premières réponses causèrent au trio une déception inattendue : deux entreprises de vente de coffres-forts à serrures électroniques avaient pris la seconde moitié du message de Bernard à la lettre et vantaient sur plusieurs pages leurs produits !

– Eh bien, si j’avais pu imaginer que ma prose serait aussi mal comprise ! Si ça se trouve, il va falloir tout recommencer, observa Bernard, dépité.

– Attends ! Continue... Tu sais bien que le réseau, c’est encore mieux que la télé pour passer de la pub, objecta, ironique, Violette. Regarde les autres messages. On ne sait jamais...

Jouant de la souris, Bernard passa à la réponse suivante, plus palpitante mais presque aussi déconcertante que les deux premières : « Possédons renseignements pouvant vous intéresser. Mais vous ne croyez quand même pas que nous allons vous les “loader” sans contrepartie financière ! Prière de donner suite si paiement par carte en se connectant à hw/gb/Arz limited/Leeds 451/. »

– Tiens, voilà autre chose ! s’exclama Bernard.

– Tu crois que c’est sérieux ? demanda Léo.

– Je n’en sais fichtre rien. Ça se peut. Comme il est aussi possible que cela n’ait aucun rapport. Comment pouvons-nous être sûrs que les renseignements qu’ils se proposent de nous « loader », comme ils disent, c’est-à-dire de charger sur le réseau, moyennant finances, ont un quelconque intérêt pour décrypter la disquette ? Nous pouvons très bien avoir affaire à des fabricants de galettes du genre de celles que j’ai déjà utilisées... En tout cas ce sont des Anglais, ce qui fait pencher plutôt vers la deuxième solution car je ne vois pas ce qu’ils pourraient bien savoir sur un document émis par des administrations françaises. En plus ils ne sont pas franchement aimables... mais bon... qui sait ?

– Et si on se connectait pour voir ? proposa Léo.

– Peut-être. C’est évidemment la seule solution pour tirer ce message au clair. Mais c’est risqué car il va fal-

loir transmettre un numéro de carte, et à mon avis dès la première connection. Mais attends ! Avant de tenter quoi que ce soit, on va d'abord voir quels sont les deux derniers courriers.

Bernard plaça la flèche sur la colonne de déroulement et la quatrième réponse, à peine affichée, les laissa sans voix. Le début était en effet du plus haut intérêt : « Connais et travaille sur le document 64 depuis un bon moment. Voici le résultat de mes recherches. »

Bernard fit apparaître à l'écran la suite du message. Sur trois pages bien tassées, s'étalait un tableau de correspondances chiffres-lettres qui présentait, semble-t-il, toutes les caractéristiques d'une grille de déchiffrement. Mais il n'était pas signé.

– Je crois qu'on tient le bon bout ! s'écria Bernard. Laissez-moi voir ça de plus près...

Et abandonnant Léo et Violette qui bouillaient d'impatience, il se plongea dans la lecture du tableau.

– Je ne suis pas cryptographe mais ça m'a tout l'air, effectivement, d'un système de décryptage qui pourrait s'appliquer à un document tel que le nôtre. Et puis, il y a cette référence, au début, au nombre 64. Ça, nous le savons, c'est bien le titre.

– Tu peux l'utiliser tel quel ? questionna Violette.

– Oui. Je ne vois rien, en tout cas, qui l'empêche. Sinon que...

– ... Sinon que nous ne savons absolument pas qui l'a envoyé et qu'il s'agit peut-être d'un piège, continua la jeune femme, devant les pensées de Bernard.

– Exactement. Quoique, d'un certain point de vue, il soit plutôt positif qu'il n'y ait ni signature ni adresse. Cela prouve que l'émetteur de ce message, lui aussi, se méfie.

– Et si c'était l'organisation d'Annie ? lança Léo. Avant de mourir, elle nous avait dit que le document était en cours de décryptage chez leurs spécialistes. Peut-être essaient-ils de nous aider, de nous livrer le résultat de leurs recherches, comme le précise le début du message ?

– C'est une hypothèse qui se tient. Et, à dire vrai, c'est un peu ce que j'espérais en passant l'appel sur le réseau. Car le paradoxe, dans toute cette histoire, c'est que nous n'avions pas, jusqu'à maintenant, le moindre moyen d'entrer en contact avec ceux qui sont, *a priori*, nos alliés. Écoutez, je ne sais pas si c'est un piège ou, au contraire, un début de solution à nos problèmes mais je crois que nous n'avons de toute façon pas vraiment le choix. Il faut essayer cette grille ! On verra bien ce qu'elle donne...

– Et si on consultait d'abord le dernier message ? proposa Violette qui ne parvenait pas à se défaire d'une certaine appréhension.

Bernard activa la colonne de déroulement et la cinquième réponse apparut, découvrant une starlette au regard coquin et aux formes appétissantes, qui appelait d'une voix suave tous les panopnautes à se brancher sur les meilleures parties de son anatomie. « Venez voyager en moi... susurrerait-elle. Vous pouvez m'avoir à votre guise : tout entière ou par morceaux, une heure ou une nuit, corps ou esprit... Mais soyez-en sûrs, quel que soit votre choix, je vous appartiendrai ! »

– Une autre erreur... Il y a vraiment à boire et à manger sur ce RPT, plaisanta Bernard qui avait retrouvé le sourire. Bon, ce coup-ci, j'y vais !

Et reposant les mains sur le clavier, il effectua les quelques manipulations indispensables à l'interactiva-

tion du document et du tableau transmis. Puis, quand il eut fini, il avertit les deux jeunes gens et, d'un index tendu et solennel, frappa devant eux sur la touche « Retour chariot ». L'opération de déchiffrement était lancée !

Cinq ou six minutes s'écoulèrent, sans autre bruit que le ronronnement régulier de la machine réfléchissant. Son souffle couvrait le leur et il semblait qu'elle fût devenue presque humaine de soupirer ainsi continûment.

Soudain, une fenêtre d'information apparut à l'écran. Comme le texte en était incompréhensible au profane, Léo et Violette se tournèrent vers Bernard.

– Tout se passe normalement. Il a ingurgité le tableau de correspondance et va entrer maintenant dans la séquence de décryptage proprement dite, expliqua-t-il. Encore quelques instants, mes amis, et nous serons fixés...

L'ordinateur continua de travailler pendant deux minutes environ, produisant toujours ce soufflement insistant qui remplissait la pièce et la maintenait dans une sorte de suspens vital et inquiet. Le voile, chacun le pressentait, l'espérait, serait peut-être bientôt levé.

Mais, tout à coup, une nouvelle fenêtre d'information s'ouvrit et Bernard s'écria :

– Merde ! Il y a quelque chose qui ne va pas. Merde, merde et merde ! Regardez, ça nous bouffe le texte ! C'est encore un virus...

Sur l'écran, sous la fenêtre, le document était en effet en train de disparaître. Il s'évanouissait, se volatilisait ligne après ligne, page après page, sans que les tapotements frénétiques de Bernard sur le clavier ne puissent l'empêcher ou en freiner même le mouvement.

Lorsque la fenêtre disparut à son tour et que l'écran reprit sa physionomie habituelle, la machine cessa brusquement son ronronnement, abandonnant le bureau à un silence pesant que Léo fut le premier à rompre. L'espace d'un instant, il eut envie d'évacuer tout ce qu'il avait sur le cœur : ses cauchemars répétés, ses journées d'errance, les lions hallucinés de Denfert, la haine qu'il sentait monter en lui... Mais il n'en fit rien et dit simplement :

– Bon. Je crois qu'il est temps que j'aille chercher les autres copies...

Sans naturellement l'oser, les cinq hommes qui stationnaient dans l'antichambre du bureau présidentiel auraient volontiers tombé la veste tant la chaleur était, ce soir-là, particulièrement étouffante, éprouvante.

Pomponné comme à son habitude, Ferdinand de la Renaudière paraissait de loin le plus affecté de tous. Bien que placé sous le souffle continu de l'un des deux ventilateurs que l'intendance élyséenne avait disposé le matin même dans le salon, il avait sorti son mouchoir et s'épongeait régulièrement le front, décochant de temps à autre, à qui voulait bien le voir, un sourire d'excuse dont la mièvrerie en disait long sur sa culpabilité d'être à ce point sujet à la transpiration. Face à lui, mais à l'autre bout de la pièce, étaient installés, côte à côte, le visage tourné l'un vers l'autre, Pierre Mouland et François Lakroa. Assis sur une banquette aux bois dorés et au beau tissu de velours carmin, que surplombait une imposante tapisserie d'Aubusson, les directeurs de l'Office de l'immigration et des Affaires écologiques s'étaient engagés, à voix basse, dans une discussion dont

le contenu ne faisait mystère à quiconque : ils se concertaient afin d'harmoniser ce qu'ils allaient dire tout à l'heure au président. Quoique très absorbés par la conversation, il leur arrivait néanmoins de relever par instants la tête et de lorgner du coin de l'œil les deux autres hommes présents dans l'antichambre. L'un était Albert Palak, le patron de l'OPCM. Affectant de ne s'intéresser ni aux mouvements désespérés de mouchoir du chef de cabinet ni à l'inutile conciliabule de ses collègues, il se tenait debout près de l'une des fenêtres donnant sur les jardins de l'Élysée et affichait là une impassibilité toute policière dont le moins que l'on puisse dire est qu'elle contrastait singulièrement avec le comportement du dernier « invité » : le haut fonctionnaire du Chiffre, Florian de Saint-Rémy. Se sachant sur la sellette à cause des événements survenus sur le RPT, celui-ci ne pouvait en effet s'empêcher d'appréhender les foudres présidentielles et n'avait ainsi rien trouvé de mieux, pour tenter de masquer son trouble, que de marcher de long en large dans la pièce, sans jamais faire la moindre halte et sans cesser non plus de se curer, par gestes nerveux et intermittents, le nez ! Nez qu'il avait cyranien, faut-il le préciser...

– Messieurs, c'est à vous, clama le Suisse en entrant dans l'antichambre par la porte qui ouvrait sur le vestibule d'honneur. Le chef de l'État va vous recevoir. Si vous voulez bien me suivre...

En moins de temps qu'il n'en faut pour faire ouf, le groupe se forma et, emboîtant le pas à l'huissier, rejoignit la partie du salon attenante au bureau présidentiel. Là, sur les conseils avisés du Suisse qui rappela l'importance qu'accordait le président au respect de l'étiquette, les cinq hommes se livrèrent à un ballet, court mais gra-

cieux, au terme duquel ils se retrouvèrent en file indienne, ordonnés en fonction de leur rang au sein de la hiérarchie publique. Et c'est donc ainsi, à la queue leu leu, qu'ils pénétrèrent dans l'antre du chef de l'État, Pierre Mouland fermant, déçu, la marche.

Après avoir salué le président et s'être assis, en arc de cercle, devant son bureau, les cinq hommes ne pipèrent d'abord mot, adoptant par là même la seule attitude conforme aux circonstances. Chacun, en effet, connaissait l'ordre du jour et avait pleinement conscience que des décisions capitales pour l'avenir du pays allaient être prises. À ce premier motif de silence, s'en ajoutait un autre, non moins essentiel : tous avaient beaucoup travaillé depuis que Ferdinand de la Renaudière leur avait annoncé l'intention du chef de l'État d'accélérer la mise en œuvre de l'opération. Chacun préparait, ruminait, peaufinait donc en son for intérieur son intervention...

– Entrons immédiatement, si vous le voulez bien messieurs, dans le vif du sujet. Où en êtes-vous des préparatifs et quand pouvons-nous raisonnablement engager l'opération ?

Toujours accroché à son mouchoir et continuant également de faire fi de ses sentiments personnels à l'égard du projet, Ferdinand de la Renaudière assumait alors ses fonctions de chef de cabinet.

– Afin de procéder à un rapide tour d'horizon, monsieur le président, j'ai demandé à messieurs Lakroa, Mouland et Palak de bien vouloir nous exposer à tour de rôle, chacun dans son domaine d'attribution, ce qui a été entrepris depuis votre décision. Naturellement, je me permettrai, si le besoin s'en fait sentir, de les inter-

rompre afin de vous fournir des précisions supplémentaires, sur tel ou tel point de détail...

– Naturellement ! déclara le chef de l'État, manifestement agacé par la manière dont Ferdinand de la Renaudière cherchait à se mettre en avant. C'est très bien ainsi. Allez-y donc monsieur La...

À cet instant, une sirène retentit, couvrant la voix du président qui se tourna vers l'une des fenêtres, restée entrouverte.

– Qu'est-ce que c'est que ce bruit ? demanda-t-il, forçant sur son organe. Même ici, on ne peut jamais être tranquille ! Vous ne vous imaginez pas, messieurs, combien la proximité des Champs-Élysées est nuisible. Ce doit être encore l'un de ces foutus embouteillages...

– Non, monsieur le président. Je crois qu'il s'agit d'autre chose, dit Albert Palak sur le ton courtois mais ferme de celui qui sait de quoi il parle. Nous sommes aujourd'hui vendredi et il est 17 heures 30. C'est le jour, et l'heure très exactement, où les BPTL, les Brigades de protection des lieux touristiques commencent à intervenir sur l'avenue, en prévision du week-end. Elles ont dû repérer quelques mendiants... Puis-je fermer la fenêtre ?

– Faites, faites, monsieur Palak ! Et reprenons au plus vite, monsieur Lakroa. Nous avons une heure tout au plus.

– De notre côté, s'empressa de répondre le responsable des Affaires écologiques, je puis vous affirmer, monsieur le président, que nous sommes pratiquement fin prêts. Dès que j'ai été averti de votre souhait, j'ai fait procéder, évidemment dans la plus grande discrétion, et en liaison aussi avec l'OPCM, aux aménagements des sites relevant du domaine public. À l'exception des

centrales nucléaires et de certaines décharges où sont entreposés des déchets spéciaux, qui vont demander un peu plus de temps, ces aménagements sont d'ores et déjà terminés. En ce qui concerne nos partenaires privés, j'ai exigé d'eux qu'ils accélèrent aussi les travaux. Certains d'entre eux ont réclamé un délai mais, après discussion et attribution de quelques subventions – vous savez comment ils sont, monsieur le président... – je suis parvenu à réduire celui-ci au strict nécessaire. En résumé, je peux dire que d'ici à quinze jours, tous les préparatifs qui incombent dans cette opération aux Affaires écologiques devraient être achevés.

– Parfait, monsieur Lakroa. Je n'en attendais pas moins de vous. Et à l'Immigration, où en sommes-nous, mon cher Mouland ?

– Je serai, moi aussi, très bref, monsieur le président. Huit jours, pas plus de huit jours ! Voilà ce qu'il me faut ! proclama le directeur de l'Office qui ne cachait pas sa fierté de pouvoir supplanter en rapidité son collègue. Depuis l'annonce par Ferdinand de la Renaudière de la mise en œuvre de notre plan, j'ai pris, en collaboration avec Albert Palak, toutes les dispositions nécessaires au bon déroulement de la phase 3, de tri et de première manutention, dont j'ai la charge. Il me reste quelques détails logistiques à régler. Mais c'est peu de choses. Une huitaine, mon président, pas un jour de plus, je puis vous le garantir !

– Parfait, parfait, répéta le chef de l'État dont le torse gonflait à vue d'œil sous l'afflux des bonnes nouvelles. Je vous fais, à vous aussi, toutes mes félicitations, mon cher Mouland. Je reconnais bien là votre efficacité et votre fidélité, sans faille. Et vous, monsieur Palak ? Où en est-on de votre côté ? Nos précieux objets seront-ils

bien transportés ? Et qu'en est-il, à propos, de votre adjointe, celle qui paraît nous poser un problème, cette... cette... ?

– France Hamel ! rappela avec diligence Ferdinand de la Renaudière.

– Ce problème, comme vous dites, monsieur le président, est d'ores et déjà réglé : elle a été neutralisée. Humainement mais neutralisée...

– Voilà une bonne chose ! s'exclama Pierre Mouland. Elle m'avait paru effectivement fort... comment pourrais-je dire... ennuyeuse. Et je ne savais pas si les fausses pistes que je lui avais soufflées... Mais je vous ai interrompu, mon cher Palak...

– Ce n'est rien. Donc, quant à l'opération, nous nous trouvons également en fin de préparatifs, monsieur le président. Comme vous le savez, l'OPCM aura une double fonction : assurer la coordination, l'harmonisation et la surveillance du dispositif d'ensemble et prendre plus particulièrement en charge les phases 1, 2 et 4, de logistique générale et de transport, qui précèdent ou s'intercalent entre les interventions des services de messieurs Mouland et Lakroa. Je ne vous cacherai pas, monsieur le président, qu'il n'a pas été simple, loin de là, d'organiser en si peu de temps la logistique d'une opération de cette envergure. Mais nous touchons maintenant au but. Nous devrions, nous aussi, pouvoir être prêts dans huit jours.

– À vous entendre, messieurs, il apparaît donc que nous pourrions mettre à exécution notre plan dans un délai très rapproché, de l'ordre d'une semaine, si les Affaires écologiques parvenaient encore à hâter les préparatifs. Cela vous paraît-il envisageable, monsieur Lakroa ?

Tous les regards se tournèrent vers le directeur des Affaires écologiques. Il savait qu'on ne lui laissait pas vraiment le choix et qu'il se devait d'obtempérer.

– Je peux gagner cinq jours, monsieur le président, pas plus. Il m'est impossible de faire mieux sans mettre en péril l'organisation de la phase 5.

– Si je compte bien, le top de départ pourrait donc être donné dans dix jours exactement, fit observer le chef de l'État. Pensez-vous que votre codage puisse tenir jusque-là, monsieur de Saint-Rémy ? demanda-t-il alors, sur un ton moqueur.

– Oui, oui, sans aucun doute, monsieur le président ! s'écria le haut fonctionnaire du Chiffre qui n'avait plus osé s'occuper de son orifice nasal depuis l'entrée dans le bureau. En dépit des mauvaises nouvelles qui nous sont parvenues concernant l'émission de messages sur le RPT, je puis vous assurer que notre système de cryptage est tout ce qu'il y a de plus solide. J'ai participé moi-même à sa mise au point et je peux vous garantir que nos cryptographes ont élaboré un dispositif quasi impénétrable. De plus, nous avons lancé suffisamment de leurres sur le RPT pour faire perdre à nos opposants au moins une dizaine de jours.

– Bien. De toute façon, il nous faut vous croire sur parole... Si vous en êtes donc d'accord, messieurs, l'opération aura lieu dans dix jours, soit...

– Le mercredi 15 ! affirma Pierre Mouland qui avait entre-temps sorti son agenda.

– Le 15 ? Pourquoi pas ? C'est un bon chiffre, presque rond. Qu'en pensez-vous ?

Les cinq hommes acquiescèrent d'un même hochement de tête, long et emprunté : après l'incommensurable moment de gloire qu'avait constitué la première

élection de leur chef, ils avaient la sensation que l'Histoire les touchait une nouvelle fois de son aile...

– Avant que nous nous quittions, reprit alors le président, je voudrais examiner avec vous, messieurs, un dernier point, capital. Avez-vous pensé à la présentation de l'opération aux médias ? Comme, pour des raisons que vous connaissez tous, nous ne pouvons nous reposer sur les services de communication du Gouvernement, je tiens à ce que cet aspect de la question soit particulièrement bien préparé. Le succès de l'ensemble de notre action en dépend.

Pierre Mouland, qui avait prévu la question et souhaitait continuer à se mettre en valeur, voulut répondre. Mais Ferdinand de la Renaudière le devança.

– C'est un point que j'ai suivi de très près, monsieur le président. J'ai prévu que tout soit centralisé ici, à l'Élysée. Les communiqués de presse, les dossiers, votre première intervention télévisée ont déjà été rédigés et la cellule d'information serait prête à se mettre au travail dès demain, s'il le fallait. Je vous transmettrai, cet après-midi même, les documents...

– Bien. Il me paraît en effet de bonne politique d'organiser les choses d'ici. Je vous renverrai mes observations, monsieur de la Renaudière.

– Puis-je ajouter un mot à ce sujet, président ? demanda alors Pierre Mouland, qui piaffait d'impatience.

– Allez-y, mon cher Mouland, nous sommes là pour ça...

– Sans vouloir, bien sûr, offenser mes collègues, je me suis permis, monsieur le président, de prendre une initiative concernant cette question des médias. Ce n'est encore qu'une idée mais je tenais à vous en parler.

Voilà, j'ai élaboré un questionnaire, qui pourrait très vite faire l'objet d'un sondage téléphonique pour mesurer quelle serait la réaction de l'opinion à l'annonce officielle de l'opération. Bien entendu, je l'ai travaillé, tant du point de vue du texte que des listes de sondés, de façon à ce qu'il n'y ait aucun risque de fuite avant le déclenchement de l'opération. Et j'ai aussi préparé une seconde version, destinée à être publiée dans les heures qui suivent le début de notre action, dont je n'ai pas à vous préciser les résultats...

– Il n'en est pas question ! répondit catégorique le chef de l'État. J'apprécie votre intention, mon cher Mouland, et je vous pardonne de ne pas avoir avisé vos collègues de votre idée. Mais idée elle est, idée elle restera ! Nous n'allons tout de même pas répéter les erreurs de médiatisation de nos prédécesseurs ! La sondomanie, c'était bon pour les gouvernants de l'Ancien Régime qui avaient besoin de mettre en condition les populations et de se consoler de leur impopularité foncière. De toute façon, je n'ai aucune espèce d'inquiétude quant à la popularité de notre action. Mieux vaut vous concentrer sur le concret, mon cher Mouland. Et cela vaut pour vous tous, messieurs ! Le concret, ne pensez plus qu'au concret ! C'est ainsi que nous gagnerons. J'ai trop d'expérience en politique pour ignorer l'extraordinaire force de persuasion que possède le fait accompli. Veillez seulement à ce qu'il soit parfaitement préparé et exécuté. Le reste suivra !

Léo ouvrit brusquement les yeux : le sommeil venait de le quitter, le plongeant d'un coup dans le silence et la pénombre de la chambre.

Doucement, il se tourna vers Violette et, prenant appui du coude sur l'oreiller, l'observa. Elle était encore endormie. La nuit avait emmêlé ses cheveux et le peu qu'ils laissaient voir de son visage paraissait extraordinairement paisible, délassé, empreint d'une incompréhensible indolence. Qui aurait pu deviner ce qu'elle éprouvait vraiment, depuis... ? Cela lui rappela le jour où remontant de la salle de restaurant de l'hôtel de La République à Clichy, il l'avait trouvée attablée, près de la fenêtre, en train de prendre son petit déjeuner. Une seconde, il avait imaginé ne rien lui dire de la dépêche de *Paris-Matin*, de crainte de détruire cette vision, trompeuse et fugitive, du bonheur.

Léo approcha son visage de celui de Violette et, écartant délicatement les mèches qui recouvraient sa bouche, l'embrassa. Ses lèvres étaient chaudes et il eut envie de la réveiller ainsi qu'elle l'aimait, par ces longues, ten-

dres et frivoles caresses de l'aube qu'il aimait tant lui-même lui prodiguer et sous lesquelles elle se mettait à onduler, à soupirer, à haleter d'un plaisir qu'elle ne tardait généralement pas à lui rendre.

Mais il n'en fit rien et, refrénant son désir, donna seulement à Violette un autre baiser, plus furtif encore que le précédent. Puis, il se retourna et, à nouveau couché sur le dos, les yeux grands ouverts, rivés au plafond, il se mit à penser à perte de vue ainsi qu'on peut le faire au début ou au sortir du sommeil quand plus rien, ou rien encore, ne vient perturber les tournoiements désordonnés de l'esprit placé hors du temps. Toutes sortes d'images, d'abord agréables, lui revinrent. Celles, magiques et si lointaines, de leur rencontre, de leur mariage et de leur emménagement dans le petit appartement du boulevard Voltaire, quand rien de tout cela n'avait encore commencé. Celles, plus nombreuses et vivaces, de leurs retrouvailles dans le café de la rue Monge et de leur virée sur la côte normande. Mais, très vite, Léo sentit que s'imposaient à lui d'autres visions, celles-là sombres, et qu'il se laissait regagner par l'inquiétude et le désarroi.

Depuis plusieurs jours, une idée, notamment, l'obnubilait. En fait, plus qu'une idée, c'était un raisonnement dont la logique lui paraissait imparable et dont il ne parvenait donc pas à se défaire. « Si nous ne sommes en rien responsables, se disait-il, s'il n'y a aucune raison valable pour que nous soyons ici, enfermés, à attendre on ne sait quoi, on ne sait quel message d'un improbable réseau, alors il n'y a aucune raison, non plus, pour qu'il y ait une issue, pour que cela prenne fin. » Léo regarda vers la fenêtre, cherchant dans le jour qui pointait entre les rideaux, un signe, un rai d'espoir. Sans

qu'il puisse le dater avec une complète certitude, il lui semblait que ce drôle d'argumentaire, ce mauvais sophisme avait commencé le matin où le texte de la disquette s'était volatilisé sous les doigts de Bernard. À y réfléchir, il ne s'agissait que d'un épisode, un parmi tant d'autres, idiot, ridicule presque, au regard de ce qu'ils avaient déjà enduré, et sans véritable conséquence aussi, puisqu'il n'avait eu qu'à aller chercher les copies pour permettre à Bernard de continuer ses recherches. Mais, en même temps, rien n'y faisait. Depuis ce moment-là, le sentiment d'absurdité qu'il éprouvait depuis le vol avait été *crescendo* et s'exprimait maintenant au travers de cette suite de phrases, obsessionnelle, sans faille apparente, dont il n'arrivait pas à s'affranchir pas plus qu'il ne réussissait à en parler, pas même avec Violette. C'était, encore une fois, à devenir fou ! Fou de non-sens, fou d'amertume, fou d'injustice... « L'injustice », pensa très fort Léo. L'injustice ! Tel était, paradoxalement, le mot juste, celui qui résumait le tout, surnageait des semaines passées, emplissait le présent et en appelait aussi un autre : la vengeance. Le jeune homme soupira, soulagé. Elle était là, bien là, la faille, si évidente qu'il se demanda pourquoi il n'y avait pas pensé plus tôt et s'était ainsi laissé empoigner, tourmenter par ce raisonnement. Parce que leur innocence avait été trompée, bafouée, parce qu'on avait emprisonné Violette, parce qu'on avait fait de lui un hors-la-loi, un errant, parce qu'on les avait finalement humiliés, ravalés au rang de criminels sans crime, il fallait, il faudrait bien que quelqu'un paye le prix de l'outrage, expie.

Léo ferma les yeux et se raidit, s'appliquant à combattre l'émotion que lui procurait cette découverte,

banale, incommunicable, mais que la solitude et l'obscurité magnifiaient, rendaient capitale et libératrice. De nouveau, il se retourna et contempla Violette. Elle tressaillit et, s'éveillant à peine, vint se couler dans ses bras. Et sans rien se dire, sans qu'aucun ne sache ce que l'autre imaginait, ils se livrèrent alors à leur rituel amoureux, persuadés que cela au moins n'appartiendrait jamais qu'à eux seuls.

Quand un peu plus tard, les deux amants, dans un dernier froissement de draps, se désunirent et retombèrent chacun d'un côté du lit, Léo sentit le sommeil le happer, l'envelopper insensiblement, faisant affluer ces images plus vraiment réelles mais pas encore tout à fait rêvées qui caractérisent si bien ces instants intermédiaires, vaporeux et fragiles, que seules les fatigues de l'amour parfois produisent. Les yeux clos, n'entendant plus que la respiration de Violette dont le rythme s'apaisait progressivement, il se laissa glisser, flotter pendant quelques minutes et, de savourer intérieurement cet état impalpable et transitoire où se dilue la conscience, ne s'aperçut même pas qu'il s'endormait pour de bon, envahi par un nouveau cauchemar...

Il se trouvait dans l'appartement, mais de l'autre côté du couloir, dans le bureau où Bernard avait installé son matériel informatique, assis à sa place, face à l'ordinateur. La machine était allumée et Léo avait la sensation de deux présences humaines, juste derrière lui, regardant par-dessus son épaule. Ce devait être Violette et Bernard, mais il ne pouvait le vérifier car il ne parvenait jamais à détourner les yeux de l'objet qui s'affichait en plein centre de l'écran. Et cet objet, bien sûr, c'était la boîte ! Bien qu'elle soit en couleurs, Léo en voyait, en transparence, un peu comme sur le négatif d'une pho-

tographie ou une image radiologique, l'intérieur. Et il n'y avait rien d'autre, en dedans, évidemment, que la main des cauchemars précédents, avec ses mêmes doigts longs et articulés se déployant et se refermant sans discontinuer. Leur agilité était telle qu'il lui fallut un moment pour discerner ce qu'ils avaient de différent des autres fois : ils n'étaient plus métalliques, recouverts d'une couche de nickel, et la main se présentait ainsi tout à fait comme une main humaine, avec sa myriade d'os et de ligaments.

Et alors que Léo sentait monter en lui le désir d'éteindre l'ordinateur, de faire disparaître à tout jamais cette vision horrifiante, la main se mit soudainement à parler, d'une voix rauque en même temps que chevrotante :

– Do... do... donne-moi la disquette, Léo, s'il te plaît. Do... do... donne-moi la disquette, si tu veux savoir...

Balançant entre la terreur et la curiosité, Léo s'exécuta et glissa l'objet dans le lecteur. Celui-ci l'avalait si vite et avec tant d'avidité qu'il crut un instant que ses propres doigts allaient être happés par la machine.

Et comme il les retirait in extremis, la main s'écria dans un éclat de rire :

– Ah ! ah ! ah ! mon pauvre Léo... Me faire confiance ! À moi ! Mais tu n'as donc pas encore compris ? Maintenant que j'ai la disquette, tu ne sauras jamais rien... rien... rien...

Ce fut une nuit d'ordre et d'ignominie.

En début d'après-midi, le CCBCIF, le Centre de coordination des brigades de la circulation en Île-de-France lança un appel à toutes ses unités : les deux boulevards périphériques devaient être fermés dans les plus brefs délais. L'alerte était maximale et requérait, contrairement à l'ordinaire, l'évacuation de l'ensemble de la circulation en direction de Paris *intra muros* et de la banlieue. Les taux de pollution avaient en effet atteint des niveaux anormalement élevés et des vapeurs hautement toxiques stagnant dans les tunnels, la santé des automobilistes ne pouvait être garantie si l'on se contentait de suivre la procédure habituelle, de confinement d'urgence des véhicules sur le périphérique et d'intervention des équipes mobiles, à motocyclettes, de dépollution. Une opération de dépollution, d'une ampleur sans précédent, devait être entreprise. Elle allait exiger l'engagement de moyens matériels et humains exceptionnels et durerait, annonçait-on, au moins toute la nuit.

Vers huit heures du soir, tandis que les gigantesques embouteillages qu'avait provoqués l'alerte se résorbaient progressivement, les forces de l'OPCM entrèrent en action et prirent en charge, sous le couvert de l'opération de dépollution, la mise en place de la logistique nécessaire à l'exécution du plan élyséen. Sur un périphérique que, de mémoire d'homme, on n'avait jamais connu, débarqua ainsi, durant les heures qui suivirent, une véritable armada dont la composition, sous son apparent désordre, avait en fait été soigneusement préparée. Par dizaines ou centaines selon les cas, venant de l'intérieur de la capitale comme de la province ou de la banlieue, se pressaient par flots successifs des jeeps et des camions militaires, des voitures, des motos et des bus de l'OPCM et des Compagnies républicaines de sécurité (CRS), des ambulances et des unités volantes des Services d'aide médicale d'urgence (SAMU), des semi-remorques et des citernes de dépollution, des grues mobiles porteuses d'aspigaz géants, des fourgonnettes d'entreprises appartenant à des secteurs d'activité extraordinairement variés... Plus les heures passaient, plus il en arrivait et moins, en même temps, il devenait possible aux rares observateurs présents, naturellement triés sur le volet, de distinguer les véritables visées de cet immense cordon écologico-sanitario-militaire qui ceinturait peu à peu Paris. Ce n'était que vacarme, fumée, tumulte et travail acharné ! Ici on rebâchait des camions ou on vérifiait, une dernière fois, le bon fonctionnement des armes et des moteurs. Là, on installait des projecteurs géants, on montait des tunnels de plastique, des baraques de chantiers en kit ou on pulvérisait depuis des plates-formes surélevées des gaz dépolluants. Ailleurs encore, on déboulonnait les glissières de sécu-

rité séparant les deux boulevards et on aménageait des voies de passage ou des aires de stationnement inédites. Et partout on criait, sifflait, commandait, courait en tout sens, conférant à cet incroyable bordel une organisation insoupçonnée. Le paysage du périphérique pouvait bien tenir du spectacle de l'armée en campagne ou du tournage d'un film-catastrophe, l'ouvrage n'en progressait pas moins, minute après minute.

Toutefois, alors que minuit s'approchait, le calme se fit, plus subit et profond encore que dans la réalité de succéder à pareil charivari. L'étape suivante, les phases n° 2 et 3, pouvait maintenant commencer. Quittant le boulevard extérieur par les Portes de Saint-Ouen, Clignancourt, la Chapelle et la Villette au Nord, Italie, Gentilly et Orléans au Sud, Bagnolet, Montreuil, Ivry à l'Est et La Défense et Saint-Cloud à l'Ouest, un bon millier de camions militaires prit la direction de la banlieue, et notamment des communes qui avaient jadis formé la ceinture rouge de la capitale. Conduits par un chauffeur de l'OPCM auprès duquel avait pris place un responsable de l'Office de l'immigration, flanqués de redoutables escortes composées de CRS, d'agents du Service Action de l'OPCM et de fonctionnaires, tous volontaires, de l'Office, ils se rendirent dans les cités à forte population étrangère. Et là, selon des listes établies de longue date, les hommes envahirent les tours et les immeubles, montèrent dans les étages et invitèrent les familles répertoriées à abandonner sur-le-champ leur domicile. Afin de prévenir tout risque d'émeute, la consigne qui leur avait été donnée était tout ce qu'il y a de plus nette : ils devaient invoquer l'expansion du nuage de pollution qui imposait un transfert massif de population vers la province et rassurer les familles en

leur promettant que dès que tout danger serait écarté, on les rapatrierait aussitôt chez eux. Bien entendu, ils ne devaient pas hésiter à recourir à la force, si la nécessité s'en faisait sentir, mais seulement en dernière extrémité. De toute façon, il était plus que probable qu'ils n'en aient nul besoin, les populations visées ayant été depuis la mi-journée abondamment averties du risque par les médias ou ayant même, pour nombre d'entre elles, été prises dans les embouteillages de l'après-midi et du début de la soirée. Le mensonge avait donc toutes les apparences de la vérité...

Et c'est effectivement ce qui se passa : la rafle, bien que d'impressionnante dimension, se déroula sans difficultés, à quelques « anicroches » près qui furent rapidement « maîtrisées ». Ainsi, entre deux et trois heures du matin, confluèrent sur le périphérique les mêmes escortes, les mêmes camions mais cette fois remplis, et souvent jusqu'à ras bord ! D'étrangers de toutes nationalités, d'enfants, de femmes, d'hommes mûrs ou de vieillards, d'individus sans papiers ou en règle, indistinctement mêlés, et fréquemment accompagnés de Français pris par erreur ou, à l'inverse, raflés volontairement afin de faire pièce aux soupçons que le rapatriement vers la capitale ne pouvait manquer d'éveiller. Mais, à ce stade aussi, on avait bien prévu les choses : le passage par le périphérique, rendu indispensable par l'organisation d'un déplacement si considérable de population, allait être de très courte durée et s'effectuerait dans des enceintes spéciales, des tunnels de plastique à air propre, et sous le contrôle permanent des équipes médicales présentes. Personne ne devait donc céder à la panique et, au contraire, il dépendait de chacun que la phase présente, de tri, de

premier secours et d'information sur les lieux de destination, se fasse dans les meilleures conditions et les délais les plus rapides. Moins on perdrait de temps dans les baraquements placés le long du boulevard extérieur, à délivrer les fiches nominatives d'affectation et le paquetage d'urgence – quelques vêtements, un peu de nourriture et les médicaments de base – plus vite aurait lieu le départ vers les centres de refuge en province. Vers l'air pur et la liberté.

Ainsi fut fait et si bien fait qu'au tout petit matin, les premières colonnes de camions s'ébranlèrent, quittant pour la deuxième fois le périphérique vers ce qui n'était autre, en guise de Terre promise, que des ZED ! Des Zones écologiquement dangereuses ! Parmi les 64 sites retenus – de trop fortes concentrations de population pouvaient en effet se révéler, à l'usage, difficiles à gérer – cinq étaient plus remarquables que les autres, soit que le volume de population accueilli y soit plus important qu'ailleurs, soit que le plan élyséen leur conférât une place à part, stratégique.

L'un de ces sites, distant de Paris d'une trentaine de kilomètres à peine, en direction de l'Est, consistait en un vaste espace, de plusieurs milliers d'hectares, qui avait abrité quelques décennies plus tôt un énorme complexe touristique-immobilier dont un parc de loisirs, connu dans le monde entier, avait longtemps constitué la pièce maîtresse en même temps que le produit d'appel. Malheureusement, moins d'une vingtaine d'années après son ouverture, le parc, puis dans son sillage l'ensemble du complexe, avaient dû fermer leurs portes à la suite d'une contamination, grave et durable, du sol liée à un usage excessif d'engrais, de fongicides et de produits antiparasitaires de toutes sortes destinés à mainte-

nir le paysage, exotique et alléchant, que l'on avait voulu artificiellement créer sur cette zone. Depuis, elle était donc restée en l'état, immense capharnaüm d'hôtels, d'immeubles de bureaux et d'installations récréatives désertés, délabrés, abandonnés à une terre impropre à toute nouvelle activité, agricole, industrielle ou de services. Deux autres ZED de grande dimension étaient, elles, situées dans l'Ouest, à une centaine de kilomètres environ de la capitale. La première était une ancienne centrale nucléaire, noble fleuron de l'audacieux programme « tout-électrique, tout-nucléaire » mis en œuvre dans les années soixante-dix du XX^e siècle ; ne produisant plus de courant depuis des lustres, elle n'avait cependant pas pu être démantelée, faute d'argent, et poursuivait donc encore sa morne existence, vestige hideux et monumental de l'ère glorieuse de l'atome civil et de l'indépendance énergétique française, suppurant d'une radioactivité, faible mais constante. Quant à la seconde zone, il s'agissait d'une importante et très vieille décharge, rassemblant des déchets dits spéciaux, de classe 5, qui avaient à ce point empoisonné le sol et l'atmosphère qu'on avait dû, là encore, fermer l'installation et évacuer le site au plus vite, laissant aux hasards de la nature et aux vertus du temps le soin de réparer les dégâts ; le pari avait d'ailleurs été, au moins en partie, gagné puisque la zone, longtemps totalement interdite, avait été récemment réouverte et livrée aux scientifiques et aux techniciens de la dépollution chimique. Enfin, les deux derniers sites avaient été, eux, sélectionnés en fonction de critères moins écologiques que médiatiques. Éloignés seulement de quelques kilomètres du village natal du président et pas plus pollués et dangereux que maints autres

espaces réputés viables, ils n'en avaient pas moins été classés ZED pour les besoins de la cause. Suivant en cela une idée géniale de Pierre Mouland, il avait en effet été prévu qu'ils servent de vitrine à l'ensemble de l'opération et que les observateurs invités puissent y vérifier le bon traitement réservé aux populations, comme le peu de risques encourus.

Si le trajet jusqu'aux zones – la phase 4 du plan – se déroula sans encombres, les familles raflées étant plutôt en confiance et surtout désireuses de s'éloigner au plus vite de la capitale, il n'en fut pas de même, ainsi qu'on l'imagine facilement, à l'arrivée. Dans la grande majorité des ZED en effet, une partie des victimes se révolta, contraignant les comités d'accueil mixtes, OPCM-Affaires écologiques, à faire usage de la force afin de mener à bien la dernière étape de l'opération : la séparation des familles, le tri des valides et des invalides et leur rassemblement en groupes homogènes, tant du point de vue de la nationalité d'origine que des compétences ou des capacités de travail. Si cette phase du plan, la n° 5, prit donc plus de temps qu'on ne l'avait pronostiqué, l'ordre n'en revint pas moins peu à peu sur l'ensemble des sites. Et c'est ainsi que, vers neuf heures du matin environ, tandis que la journée s'annonçait une fois encore belle et chaude, anticyclonique, on put en venir dans chacune des 64 ZED à ce qui, à tous égards, constituait l'apothéose de l'opération : le discours d'accueil. Déclamé par le directeur du site – généralement un cadre des Affaires écologiques – il avait été étudié, travaillé, peaufiné jusqu'à la virgule près par les services de François Lakroa et se voulait, par-dessus tout, rassurant :

« Mesdames, messieurs,

Nous sommes aujourd'hui entrés dans une ère nouvelle que vous serez demain, quoi qu'il arrive et quoi qu'il vienne de se passer, fiers d'avoir ouverte, pour le bien de la France, de l'Europe et du monde.

Certes, je le sais bien, nous vous avons menti ! Mais que pouvions-nous faire d'autre ? Seriez-vous venus de votre plein gré ? Durant des décennies, vos anciens gouvernants ont repoussé les décisions nécessaires, retardé les choix obligés, remis au lendemain l'inéluctable. Ils ont voulu vous faire croire que la lutte contre les ghettos invivables que sont devenues les banlieues de nos villes, et le combat pour la dépuración définitive des ZED, en fait une seule et même croisade, pouvaient s'effectuer sans la participation de tous. Or c'est faux ! Les menteurs, ce sont eux ! Et c'est seulement en nous unissant, hommes et femmes, jeunes et vieux, Français et étrangers, que nous parviendrons à vaincre ces deux fléaux qui gangrènent notre corps social et rendent notre monde de moins en moins habitable. C'est au seul prix du sursaut de tous, président, cadre, technicien ou ouvrier, que nous revivrons, de nouveau rassemblés et humains !

Je vois sur vos visages, dans vos regards, la crainte, l'angoisse, quelquefois même le désespoir. Et je veux donc, en tant que directeur de ce site, appelé dans l'avenir à vous rencontrer, à vous conseiller, à vous aider même, d'abord vous rassurer et vous apporter l'apaisement et le réconfort que tous, après cette trop longue nuit, vous méritez. Non, vous ne reverrez pas ici les horreurs de la dernière guerre, ni non plus les images que vous avez pris l'habitude de consommer, chaque soir, aux informations télévisées ! Non, soyez-en convaincus, nous

n'en voulons pas à votre vie, ni à celle de vos enfants ou de vos proches ! Et nous veillerons, je m'en porte personnellement garant, que votre contribution à la croisade écologique, sociale et civique qui commence aujourd'hui, se fasse toujours dans des limites humaines, compatibles avec la santé de tous et de chacun. Certes vous travaillerez, et même dur parfois ! Mais vous serez, je vous le promets, rapatriés au moindre doute et vous aurez ici, dans l'enceinte de cette zone, le droit d'aller et venir librement, de chérir vos enfants, vos parents, vos amis. Enfin votre peine, votre risque, vous avez aussi ma parole, sera largement, généreusement rétribué.

En conclusion, et avant que vous alliez prendre, durant cette première journée, un peu de repos, je voudrais vous dire combien je suis heureux de vous accueillir ici et combien je souhaite aussi qu'ensemble, main dans la main, corps et âmes enfin réunis, nous fassions dès demain œuvre commune, humanitaire, pour le bien du présent et le salut des générations futures.

De tout mon cœur, mesdames et messieurs, je vous remercie ! »

Dix heures du matin venaient tout juste de sonner sur la cheminée élyséenne quand Ferdinand de la Renaudière entra dans le bureau du chef de l'État et lui dressa un premier compte rendu de la manière dont s'était déroulée l'opération.

– Eh bien, vous voyez, monsieur de la Renaudière, je vous l'avais bien dit ! Tout s'est bien passé finalement ! Ce qui signifie, mon cher Ferdinand... laissez-moi donc vous appeler, en ce jour historique, par votre prénom... que nous pourrons bientôt aborder la dernière phase du plan, celle...

– Oui, monsieur le président. Je dois reconnaître que vous avez, une fois de plus, vu juste. C'est vrai, mais...

– Mais quoi, monsieur de la Renaudière ? Qu'y a-t-il encore cette fois-ci ?

– Ce sont les médias, monsieur le président. Je ne sais pas pourquoi mais je m'inquiète, leur réaction...

– Mais vous êtes vraiment incurable, mon cher Ferdinand ! Toujours à vous tourmenter, à vous faire du mauvais sang ! Mais cessez donc, je vous en conjure ! Je vous parie, moi, au contraire que ce que nous venons d'oser et qui, je vous le répète, n'est qu'un début, sera bien accueilli. Naturellement, nous n'échapperons pas à nos vieilles pleureuses qui vont invoquer les valeurs éternelles et nous rabâcher les Droits de l'Homme. Mais, vous verrez, ça se tassera très vite et je suis persuadé que nous n'aurons sans doute même pas besoin de faire jouer tous nos amis... D'autres observateurs, plus pragmatiques, se chargeront de rappeler à l'opinion que les grandes incantations, les superbes envolées lyriques, ça n'a jamais fait avancer les choses ! Et vous verrez, d'ici peu, ils seront une majorité à saluer notre initiative, à juger que notre action était réaliste, courageuse, ambitieuse ! Je les connais, allez, j'en suis certain. Et je vous fiche même mon billet qu'il ne se passera pas longtemps avant que certains, à coups d'éditoriaux ou d'entretiens télévisés, nous expliquent que ce que nous venons d'inaugurer, c'est une véritable Révolution, un nouveau modèle de comportement civique, aussi noble et exportable que celui de 89 ! Et ils auront raison : pourquoi en effet d'autres pays, d'autres nations ne nous imiteraient-elles pas, monsieur de la Renaudière ? Ils ont bien les mêmes problèmes que nous...

Le président s'interrompit, scrutant le visage de son chef de cabinet qu'il ne parvenait décidément pas à dérider.

– Mais qu'avez-vous encore, mon cher Ferdinand ? Ça devient lassant, à force...

– C'est votre discours de ce soir, monsieur le président. Croyez-vous qu'il soit vraiment judicieux de l'envoyer dès maintenant, dans son intégralité ?

– Mais oui, bien entendu ! Qu'avons-nous donc à craindre ? Cela leur laissera le temps de prendre le pouls de l'opinion, comme ils disent, d'ajuster leurs commentaires... Et je suis tout de même capable de faire mieux que les directeurs des ZED, non ? Allez, mon cher Ferdinand, finissez-en une bonne fois pour toutes avec vos peurs et vos atermoiements ! C'est le jour, non ? Et tenez, pour vous prouver ma parfaite sérénité et vous démontrer qu'un président, ça ne fait pas que parler et que ça sait aussi mettre la main à la pâte, je vais vous l'envoyer moi-même, ce discours ! Allez, venez...

Décontenancé par une proposition aussi inhabituelle, Ferdinand de la Renaudière tarda à se lever, ce qui obligea le chef de l'État à hausser la voix et à rudoyer gentiment son chef de cabinet :

– Mais levez-vous donc, mon cher Ferdinand ! Je ne vais quand même pas vous chanter la chanson de Piaf : « Allez, venez... » ! Conduisez-moi, de ce pas, à notre Bureau de la communication, auprès de vos ordinateurs, de vos fax et de ce cher RPT qui vous aura fait si peur... Je vais le leur transmettre, moi, ce discours ! À tous !

Deux mois s'étaient écoulés depuis les événements et les pronostics du président sur le comportement des médias s'étaient révélés, à peu de choses près, parfaitement exacts : on ne parlait pas encore de Révolution, de nouveau citoyen mais on parlait déjà, assurément, d'autre chose...

Qui en avait eu l'idée le premier ? Ni Violette ni Léo n'auraient su le dire et, de toute façon, cela n'avait plus aucune espèce d'importance. Ils arrêtaient leur scooter au coin de la rue Desaix et de l'avenue de Suffren et, une fois que le jeune homme eut bouclé l'antivol et rangé les casques dans les deux mini-coffres à l'arrière, ils marchèrent jusqu'au siège de l'Office de l'immigration. Tout semblait y être revenu à la normale : avec l'apaisement général des esprits, la surveillance s'était enfin relâchée.

Discrètement, en évitant de se faire voir du policier en faction devant l'entrée, ils se faufilèrent dans la foule des fonctionnaires qui pénétraient dans le hall. Et, fondus dans un groupe qui empruntait l'ascenseur, ils

montèrent jusqu'au dernier étage. Celui de Pierre Mouland.

Un peu avant la rotonde sur laquelle donnait son bureau, ils ralentirent la marche, laissant les fonctionnaires s'éloigner et se disperser chacun dans le sien. Puis, quand le couloir fut vide, ils pressèrent à nouveau le pas et Léo, reconnaissant d'un coup d'œil la double porte capitonnée devant laquelle la secrétaire de Pierre Mouland lui avait confié le colis de monsieur Richard, en poussa l'un des battants.

Au bruit, le directeur de l'Office leva le nez de ses papiers et regarda dans la direction de Léo. Interloqué mais réalisant très vite qu'il se passait quelque chose d'anormal, il tendit le bras vers le combiné du téléphone afin d'appeler le service de sécurité. Mais il n'en eut pas le temps car le jeune homme avait déjà traversé la pièce, le menaçant du revolver dont Violette avait hérité, juste avant son évasion de l'OPCM.

– Tu la fermes et tu ne touches à rien ! ordonna Léo. Tu vas te lever et aller t'asseoir dans le fauteuil, là, de l'autre côté. Et si tu tentes quoi que ce soit, je te prévient que je n'hésiterai pas...

Au ton du jeune homme, Pierre Mouland comprit immédiatement qu'il valait mieux obéir. Il se leva donc, fit le tour du bureau et ce n'est qu'une fois assis dans le fauteuil qu'il demanda :

– Mais qu'est-ce que vous venez faire ici ? Qui êtes-vous ? Je ne comprends pas. Que voulez-vous ?

– Nous voulons savoir pourquoi vous avez fait ça... répondit calmement Violette.

– Ça quoi ? Mais qui êtes-vous, bon sang ?

– Ne fais pas l'idiot ! poursuivit Léo. Tu sais très bien de quoi elle parle. De cette horreur, de ces étrangers, de

ces Français, de tous ces gens que vous avez déportés dans les ZED. Que vous avez « exportés pour le bien de la nation et le salut des générations futures », comme dit ton président. Pourquoi, Mouland, comment avez-vous pu en arriver là... ?

Malgré le revolver que Léo pointait toujours sur lui, le visage du directeur de l'Office s'illumina soudain :

– Ah... ça y est, j'y suis ! Vous êtes les deux jeunes qui... ceux de la disquette...

– Peu importe qui nous sommes, Mouland ! Cela n'a plus d'importance, plus maintenant ! Pourquoi ? Tu vas nous répondre, hein... ! cria Léo en brandissant son arme à quelques centimètres de Pierre Mouland.

Celui-ci détourna son visage du canon et, cherchant à gagner du temps, lança :

– Écoutez, vous feriez bien de laisser tomber tout ça ! Maintenant que l'opération a eu lieu, vous ne nous intéressez plus du tout. Et si tu reposes cette arme et que vous vous en allez, je vous donne ma parole que je ne ferai rien contre vous. On ne vous poursuivra pas, je te le promets ! La disquette, c'est fini, c'est de l'histoire ancienne ! Ce n'est pas de ma faute, à moi, si ces terroristes vous ont embarqué dans ce pétrin...

À ce moment, Violette s'approcha du fauteuil et, regardant le directeur de l'Office de l'immigration dans le blanc des yeux, lui dit :

– Il faut que vous compreniez, monsieur le haut fonctionnaire, nous ne sortirons pas d'ici avant que vous nous expliquiez...

– Mais qu'est-ce que vous voulez donc savoir ? hurla Pierre Mouland que l'impassibilité de Violette alarmait. Nous avons commencé à agir, un point c'est tout ! Vous êtes jeunes, je le vois, mais vous savez bien que cela ne

pouvait plus durer, cette situation. C'est pour ça qu'ils nous ont élus, parce qu'ils ont bien senti que nous seuls, contrairement à tous ceux qui nous ont précédés, nous seuls pouvions résoudre les vrais problèmes, les vraies questions ! La question écologique, la question sociale et celle de l'immigration... Et qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Ils avaient raison ! Grâce à cette opération, nous avons trouvé le moyen de traiter tout ça, d'un seul coup. Qu'auriez-vous fait à notre place ? Laisser les banlieues se dégrader encore un peu plus, les ZED s'étendre et nous menacer tous ? Cette horreur, comme vous l'appellez, c'est en fait votre avenir que nous construisons...

– Vous mentez, Mouland ! Vous mentez ! Vous savez très bien ce que vous avez fait, ce que vous allez...

Léo voulut continuer mais Violette lui mit le doigt sur la bouche, lui faisant sentir qu'il n'y avait rien de plus à attendre.

Le moment était simplement venu de mettre leur plan à exécution. La main de Violette rejoignit celle de Léo sur la gâchette et, ensemble, comme soudés par la même conviction, ils firent feu à plusieurs reprises. Le corps de Pierre Mouland tressauta, se plia et s'affala enfin, inerte sur le fauteuil.

Un instant, Léo observa le corps du directeur de l'Office et pensa, satisfait : le petit chef est mort. Mais il se ravisa aussitôt et songea que leur acte ne servirait à rien et qu'il serait bientôt remplacé.

Léo et Violette se regardèrent alors et, sans échanger un seul mot, s'attelèrent à leur dernière tâche. Ensemble, ils ouvrirent la fenêtre et montant sur le balcon, enjambèrent à moitié le garde-fou de fer forgé. Et ainsi installés, mal installés, à califourchon sur le métal

froid, ils contemplèrent un moment la vue tandis que leur parvenaient déjà les bruits d'enfoncement de la porte.

Il y avait l'air un peu frais du matin, tourbillonnant à cette hauteur, qui leur fouettait le visage. Il y avait le calme de la rue Desaix et le souvenir, obsédant et quelconque, du corps de Pierre Mouland. Il y avait Paris qui s'étalait, si pure et parjure sous leurs yeux. Il y avait, aussi, l'ultime baiser qu'ils s'octroyèrent, avant de lâcher prise, de se laisser emporter par le vide, convaincus par avance qu'aucune main secourable, qu'aucun ange égaré ne viendraient jamais les sauver de la peine de mort qu'ils préféreraient s'infliger.

Au sol ils s'écrasèrent en effet, dans un bruit dont nul, le lendemain, ne parla dans les journaux. Et c'est ainsi seulement quinze jours plus tard qu'en guise d'épithète, Bernard envoya sur le RPT ces quelques lignes, malvenues, d'un philosophe dont on connaissait alors encore le nom mais l'œuvre plus vraiment :

« Du passé, la table rase avance et s'étire
Nous avons, il y a bien longtemps,
Ouvert la boîte de Pandore
Et depuis vivons un présent outré d'avenir
Sur terre comme au ciel, sans rime ni avenir
Mais quand donc cesserons-nous de transformer
Les causes en péchés et les effets en bourreaux ? »

